

Le Samedi

VOL. X. No 43
MONTREAL, 25 MARS 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO: 5c

AU PAYS DES MOULINS A VENT



UNE LEÇON DE COUTURE EN HOLLANDE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

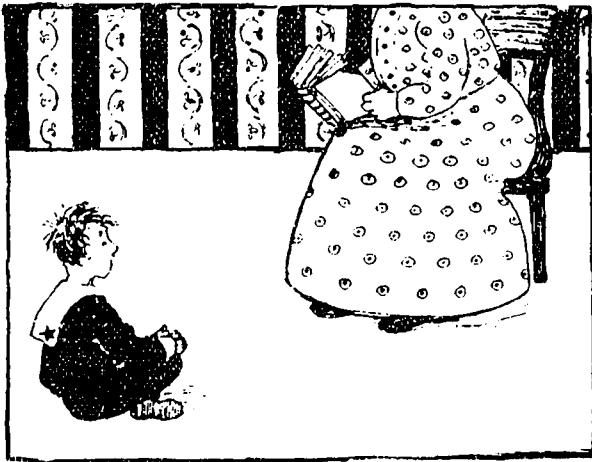
Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSIETTE & CIE, Éditeurs-Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 25 MARS 1899

LE PREMIER ARRIVÉ



Grand'maman (terminant son histoire). — Alors le bon petit Abel s'en alla au ciel et le méchant Caïn fut envoyé en enfer.

Gucardouche (après une pause). — Caïn, il a dû s'amuser chaudement le temps qu'il a été tout seul avec le diable dans l'enfer!

CONCOURS DE BÉBÉS

\$100 DE PRIMES

Le concours que nous avons ouvert entre tous les bébés de nos lecteurs a été accueilli avec le succès le plus complet et nous nous bornons à le constater en rappelant à tous ceux qui désirent y participer, les conditions générales insérées dans nos précédents numéros. Les photographies des bébés, — de 3 mois à 2 ans — doivent nous parvenir sous enveloppe, avec la mention: "Concours de Bébés". Elles doivent porter, au dos: les prénoms et âge de l'enfant, nom et adresse des parents.

Elles seront reçues jusqu'au 1er juillet 1899 et paraîtront successivement dans chacun de nos numéros du 25 mars au 1er juillet, portant le numéro d'ordre à elles affectées au fur et à mesure de leur réception à nos bureaux; les noms ne seront pas publiés.

Dans chaque numéro du SAMEDI est inséré un coupon de vote.

Les personnes désirant manifester leur préférence en faveur de tel ou tel des bébés dont paraîtront les photographies voudront bien insérer sur ce coupon le No d'ordre du bébé qu'elles choisissent, découper ce coupon et le conserver pour nous l'adresser au, plus tard le 1er juillet 1899, sous enveloppe portant la suscription: "Concours de Bébés".

Celui des bébés qui réunira le plus de coupons de vote aura la 1re prime de \$50; le second \$25; le troisième \$15 et le quatrième \$10.

Prière, afin de nous éviter un travail inutile, de suivre à la lettre ces prescriptions.

LE SAMEDI.

PENSÉES ET MAXIMES

Les heures tristes semblent longues.

x

Dans une minute, il y a bien des jours.

x

Les saints ne bougent pas quoiqu'ils exaucent les prières.

x

Une confession énigmatique ne reçoit qu'une absolution équivoque.

x

—Banni, prends patience; le monde est vaste et grand, il ne finit pas ici.

—Banni? Les damnés se servent de ce mot en enfer, les hurlements l'accompagnent.

(Roméo et Juliette) SHAKESPEARE.

IL A GAGNÉ SON POINT

Mme Joliette. — Je sais que vous avez fait la cour à ma fille secrètement et je dois m'objecter à des relations commencées de cette façon. Vous auriez dû me consulter d'abord.

Le prétendant. — Madame, si je vous avais vue d'abord, j'aurais oublié votre fille et je serais tombé amoureux de vous.

Mme Joliette. — Hum! Votre manière un peu irrégulière de procéder était ma seule objection. Venez avec moi, je vais vous présenter à mon mari.

UN QUI IRA LOIN

Le petit Bidou. — Maman, donne-moi, je t'en prie, un autre morceau de sucre pour mon café, j'ai laissé tomber celui que tu m'as donné tout à l'heure.

La maman. — Voici! Et où as-tu laissé tomber l'autre?

Le petit Bidou. — Dans mon café.

LE COUP DE Foudre

L'amie. — Ainsi votre cas est un amour à première vue.

Mme Positif. — Oui, en vérité. Je suis tombée désespérément amoureuse de mon cher mari au moment où mes yeux se sont arrêtés sur lui. Je me promenais avec mon père sur la rue Sherbrooke quand, tout à coup papa s'arrêta et me le désignant, il dit: "Là, ma chère, voilà un homme qui possède un revenu annuel de \$10 000."

IL SE RÉSERVAIT

Bouleau. — Ainsi votre oncle vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Avait-il conservé l'usage de ses facultés?

Rouleau. — Je ne saurais vraiment vous le dire. Son testament n'a pas encore été ouvert.

ELLE L'AVAIT BIEN JUGÉ

Le père (sévèrement). — La seule objection que j'aie contre ce jeune homme, ma chère enfant, c'est qu'il semble n'avoir aucune élévation de sentiments, aucune noble et louable ambition.

Alice. — Comment pouvez-vous dire cela, papa. Est-ce qu'il ne désire pas m'épouser?

RIEN QUE ÇA

Le nouveau constable. — J'ai fouillé le prévenu, Votre Honneur.

Le magistrat. — Eh bien, qu'avez-vous trouvé sur lui?

Le nouveau constable. — Seulement un œil au beurre noir, Votre Honneur.

ERREUR DE DATE

Lui (au lieu du rendez-vous). — Que de temps vous m'avez fait attendre, ma chère!

Elle. — Mais pas du tout, je suis au contraire en avance. Il est seulement six heures et je ne devais être ici qu'à sept heures!

Lui. — Précisément! Vous avez dû vous tromper de jour; je vous attends ici depuis hier.

PAS POSSIBLE DE SAVOIR

Un petit garçon d'environ cinq ans que sa mère avait envoyé à l'épicerie du coin pour faire je ne sais quelle commission, aperçut un baril de pommes qui avait été placé juste à côté de la porte. C'était tentant. En sortant, il en prit une et s'en revint vers sa mère en la croquant.

— Où as-tu pris cette belle pomme, Willy, demanda sa mère.

— C'est à l'épicerie, répondit Willy.

— Est-ce l'homme qui te l'a donnée?

— Non, je l'ai prise.

— Ah! Willy, cela n'est pas bien, il ne faut jamais prendre ni pommes, ni autres choses sans permission.

— Mais personne ne m'a vu, maman.

— Oh, si, Willy, il y a quelqu'un qui t'a vu.

— Qui donc m'a vu, maman?

— C'est le bon Dieu.

Willy réfléchit un moment et avec une expression très satisfaite, il répondit:

— Il ne peut pas m'avoir vu, il y avait un auvent au-dessus de la porte.

L'ordre a trois avantages: il soulage la mémoire, il ménage le temps, il conserve les choses. — CLAVEL.

EFFRAYANT



Le barbier. — Les cheveux de monsieur commencent à grisonner.

Le client. — Pas étonnant, depuis que j'attends mon tour!

MYTHOLOGIE FAMILIÈRE



Marchapied. — Qu'est-ce que c'est donc que ces trois grâces dont j'entends si souvent parler ?
Bois-sous-soif. — Je suis surpris de ton ignorance, Marchapied : manger, boire et dormir, parbleu !

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES
 DDXVIII

LES FEUILLES DU CHÊNE

Comme des bras tordus et maigres de vieillard
 Harrassant le ciel gris de prières dolentes,
 Les rameaux défeuillés et moroses des plantes
 Se dressent, à travers les loques du brouillard.

Oh ! les nids, les rayons, les brises embaumées !
 Les aubes d'hyacinthe et les soirs de carmin !
 Oh ! les fleurs du printemps croulant sur le chemin
 Comme les pleurs heureux et graves des ramées !

Ils n'en ont rien gardé, les mornes vétérans,
 Les vieux arbres frileux, sans rayons, sans oiselles !
 Quand le souffle d'automne eut dispersé les ailes,
 Ils jetèrent loin d'eux leurs feuillages mourants !

Mais, en dépit du vent qui hurle sous les portes,
 Là bas, un chêne sombre et haut comme une tour,
 Tel qu'un aïeul gardant ses souvenirs d'amour,
 Garde sur ses bras noirs toutes ses feuilles mortes !

Il les conservera jusqu'aux matins bénis
 Du prochain renouveau, les chères trépassées !
 Puis, elles tomberont de ses branches lasées,
 Mais les jeunes oiseaux les mettront dans leurs nids !

JEAN RAMEAU.

L'HYMNE AU DESERT

O toi, dont la pensée se porte vers les cités et leurs plaisirs.
 Imite celui qui aime le désert et ses splendeurs.
 Si tu savais ce qu'il renferme tu me comprendrais.
 Si tu t'étais promené, le matin, sur le tapis de sable constellé de touffes
 d'herbes semblables à des pierres précieuses !

Nos plantes sont de toutes couleurs, éblouissantes à l'œil, exquisés à
 l'odorat.

Leur parfum délicat emplit l'âme de ses effluves délicieux.

Si, pendant une belle nuit, éclairée par la lune, tu étais monté sur une
 hauteur, tu aurais vu dans le calme immense les troupeaux d'antilopes
 s'ébattre joyeusement et brouter les plantes parfumées.

Et ce spectacle aurait dissipé tes chagrins et ton cœur aurait été rempli
 de joie.

Car le lendemain, chasseur matinal, avec tes lévriers agiles, tu aurais
 poursuivi l'antilope et la gazelle.

Puis, au jour des voyages, sur les chameaux sont placées les litières
 dont les étoffes s'agitent au vent, comme de légers nuages ;

Les jeunes chameaux séparés de leurs mères les appellent.

Montés sur d'ardents chevaux nous poursuivons à la course les gazelles
 et les antilopes.

Au soir, le sable fin répand un parfum semblable à celui du musc.

Les tentes sont dressées et constellent la plaine unie comme les étoiles
 parent le ciel ;

Le repas est préparé, et d'abord celui de l'hôte.

La beauté de l'âme n'existe que sous la tente.

UN OULAD-SIDI-CHAÏK.

IL NE TROMPAIT PAS LE PUBLIC

Une jolie annonce a été posée dernièrement à la devanture d'un maga-
 sin de chaussures : " N'allez pas ailleurs vous faire voler. Entrez ici ! "

D'ENNERY

Adolphe d'Ennery, le célèbre au-
 teur dramatique français, vient de
 mourir laissant à ses héritiers la ba-
 gatelle de douze millions de francs
 amassés en accumulant, dans les
 romans que l'on sait, les situations
 les plus abracabrantes.

Bien des anec-
 dotes ont circulé
 au sujet du spiri-
 tuel dramaturge.

L'ex-impératrice
 Eugénie lui deman-
 daie un soir, à l'is-
 sue de la repré-
 sentation d'une de
 ses pièces : " Mais
 où et comment
 l'héroïne de votre

drame a-t-elle pu se procurer le poison qu'elle absorbe au cinquième acte ?

— Ah, répondit d'Ennery, voilà justement ce que je n'ai jamais pu lui
 faire dire.

Une autre fois on répétait les " Deux Orphelines " et les directeurs
 du théâtre, le voyant sourire, lui demandent de quoi il était mécontent.

— Oh ! dit-il, c'est uniquement parce que chacun de vous a un imbécile
 pour associé.

On voit que le rétif écrivain avait quelquefois la dent cruelle.

PEUR D'ÊTRE SEUL

L'instituteur. — Oui, mes enfants, les bons iront au ciel et ceux qui sont
 méchants n'iront pas. Ceux qui mentent, qui volent, qui jurent, ceux qui
 sa battent, qui sont égoïstes, envieux ou jaloux iront dans un lieu de tour-
 ments. Qu'avez vous à pleurer, Charles, vous êtes toujours sage, mon
 ami, et vous ne devez avoir aucune crainte d'aller en enfer ?

Charles. — Je suis bien que je n'irai pas, monsieur, mais tous mes cama-
 rades iront et je resterai tout seul.

C'ÉTAIT ELLE

Boireau. — Votre mari me semble être une victime du tabac, madame
 Taupin ?

Mme Taupin. — Non, c'est moi qui suis la victime. Lui en est tout à
 fait satisfait.

PAS A S'EN TOURMENTER

Le fils. — Maud m'a promis qu'elle serait ma femme.

Le père. — Bah ! ne te tourmente pas pour cela, mon garçon, les femmes
 brisent si souvent leurs promesses.

MANQUE DE PRÉVOYANCE



Madame Isaac. — Ah ! eh ! ai beau t'avoir le mal de mer, Isaac !
Monsieur Isaac. — Du es souvrante, Ragée ? Bourguoi ne d'es du bas aberçu te
 cela afant te mancher ce tiner te cinguando cent ?

LE BOXEUR MÉCANIQUE



I
Jaloux des lauriers obtenus par les Sullivan, les Corbett, les Fitzsimons, les Sharkey, etc., un bon allemand de mécanicien, le père Kellgroschett conçut et exécuta un automate boxeur, qu'il jugea propre à tomber les plus forts.



II
L'ayant complètement terminé, il forma, un beau matin, sa porte à double tour et à triple verrou et, ayant remonté la mécanique qui devait mettre le boxeur en action...

LA GRÈVE DES COMMIS ÉPICIERIERS

Oui, c'est un tout petit épicier de Montrouge...
Or, tandis qu'à Paris, Potin lui-même bouge
— Son étalage ayant déserté le trottoir —
L'air modeste et serein, — lui, — reste à son comptoir.
Au milieu des tiroirs et des tonneaux en perce.
Connaissant les bruits de la Bourse du commerce,
Casse son sucre avec des petits gestes prompts,
Mais non pas sur le dos des farouches patrons.
Son visage est ouvert ainsi que sa boutique
Tout comme à l'ordinaire, et la douce pratique
Comme les autres jours emporte en son panier
Les produits bien connus que vend un épicier...
Pourtant, dans l'âcre odeur des harengs saurs, il rêve !
— Comment donc se fait-il qu'il ne soit pas en grève ?
Pour être en dehors des fortifications
N'a-t-il pas son droit aux revendications ? —
Et bientôt il se sent pris à la griserie
Qui sème la révolte en notre épicerie ! (nés
Songe aux grands, aux puissants, songe aux riches bien

Et sa montarde alors soudain lui monte au nez !
Oublieux de sa mère et puis de sa patente,
Pour être courageux boit un flacon de menthe !
Déroche près d'un vieux portrait patriarcal
Le fusil de son père, un garde national !
Cherchant quelque produit meurtrier, sa vue erre
Des boîtes en fer-blanc à ses bocaux de verre,
Et soudain, avisant un énorme tonneau,
Dans le canon rouillé sa main glisse un pruneau !
— Adieu, poivre, gros sel, savon noir et morue,
Tout ce qui me fut cher !... Là voilà dans la rue.
Mais où d'abord aller ?... A l'aspect d'un agent,
Dont les poings anguleux n'ont rien d'encourageant,
Par un prompt demi-tour sa campagne s'achève ;
Il rentre, fêtrissant tous les faisceaux de grève,
Car il vient de songer, de nouveau très soumis,
Qu'il est son seul patron et n'a pas de commis !...
MIGUEL ZAMACOÏS.

LE SECRET DE POLICHINELLE

(CONTE POUR LE CARNAVAL)

Le secret de Polichinelle !

Quo n'eussé-je pas donné, tout petit, et que ne donnerais-je pas, aujourd'hui, comme tant d'autres, pour le posséder !

C'est évidemment grâce à ce secret, dont tout le monde parle et demeuré mystérieux, que Polichinelle, au cours d'une turbulente carrière, a pu, anarchiste ivre de son Moi, se mettre au-dessus des lois et des sentiments, renouveler chaque jour, sans jamais payer, son flambant justaucorps, ses chaussures mi-parties, son chapeau, ses sabots sonores ; c'est grâce à ce secret qu'il a pu berner ses créanciers, rosser sa femme, assommer le commissaire, et, d'un geste bien plus méritoire, pendre son bourreau qui le voulait pendre ; puis, vaincu par le diable ou paraissant l'être, rouler dans l'enfer tout ouvert, mais pour enlever la gracieuse Proserpine.

Car, dans la légende intégrale, Polichinelle survit, toujours bruyant et indompté, à sa grande bataille contre l'esprit de science et de malice.

Descendu aux ténébreuses demeures, comme Héraklès, Orphée et Saint-Brandan, ses aventures s'y continuent, puis recommencent sur la terre.

Admirable matière à mettre en beaux vers et qui, le jour où la France aura trouvé son Goethe, pourrait — après un Polichinelle définitif où s'éterniserait, transformé par le génie, le drame primitif et rudimentaire des théâtres en plein vent, — inspirer un "second Polichinelle", qui serait notre "second Faust".

De cette dernière partie de son existence, nous ne connaissons qu'un épisode miraculeusement déchiffré sur des lambeaux de parchemin devenus la sacrilège reliure d'un vieux registre de comptabilités monacales, et dont notre insuffisance

essaiera, sans espérer pourtant en conserver la saveur, de traduire le latin barbare.

Donc, après quelques mois de séjour aux Enfers, où, naturellement, il avait fait le diable à quatre, Polichinelle, traînant sur ses pas Proserpine amoureuse et terrorisée, venait, par un long couloir souterrain, ancien soupirail de volcan qu'illuminait l'éclat des gemmes, de retrouver, non sans plaisir, la douce lumière du jour.

Au sortir de l'interminable conduit, ils avaient, sa compagne et lui, débouché brusquement tout en haut d'une montagne abrupte au bas de laquelle de vastes plaines s'étendaient.

Eblouis d'abord, essoufflés un peu, ils s'assirent dans l'herbe et regardèrent.

Ils virent des champs couverts de moissons et de fleurs, des clos d'arbres fruitiers, des prairies où brillaient des sources ; et, au milieu, une ville blanche aux toits bleus, entourée de murailles basses que ceignaient des fosses de roses et dont les créneaux étaient dorés.

Autour, palpait la mer immense, sans un bateau, sans une voile ; et tout de suite, Polichinelle comprit qu'il se trouvait dans une île ignorée des navigateurs, dernier débris émergent encore de cette fabuleuse Atlantis disparue, voici combien de siècles, sous les flots, ainsi qu'en témoigne Platon.

Cependant, Proserpine s'était mise à pleurer.

— Qu'avez-vous, mignonne ?

— Rien, mon doux ami.

— Le pays vous déplairait-il ?

— Non ! mais je voudrais y être reine.

Ce disant, elle avait jeté sur le gazon sa couronne aux sept pointes de fer incrustées de sept énormes escarboucles.

— Reine ? Pourquoi pas ! grommela Polichinelle. Proserpine reine et moi roi ! L'idée me va : on peut essayer de la chose.

— Et comment, doux ami, vous y prendrez-vous ?

— Ça, mignonne, c'est mon secret.

Alors, Proserpine consolée remit sa couronne sur ses cheveux tordus en flammes ; Polichinelle empoigna sa trique neuve, tout récemment taillée dans le grenadier infernal dont les fruits aux grains de rubis, quelque mille ans auparavant, avaient su tenter Eurydice, et tous deux, bras dessus bras dessous, prirent le chemin de la ville.

Des députations les attendaient, accompagnées de fanfares et de musiques, un petit pâtre, qui, caché derrière une roche, venait de surprendre leur conversation, ayant couru devant et répandu partout le bruit que Polichinelle arrivait avec son secret, pour être roi et faire le bonheur des Atlantes.

Les Atlantes étaient naïvement et immémorialement heureux. Ils n'avaient aucun besoin d'essayer du secret de Polichinelle. Mais tous les peuples se ressemblent : la curiosité l'emporta.

— Eh quoi ! leur dit le nouveau roi (car on le sacra dare-dare, avant même qu'il en eût exprimé le désir), vous ne rougissez pas de vivre comme

LE BOXEUR MÉCANIQUE — (Suite)

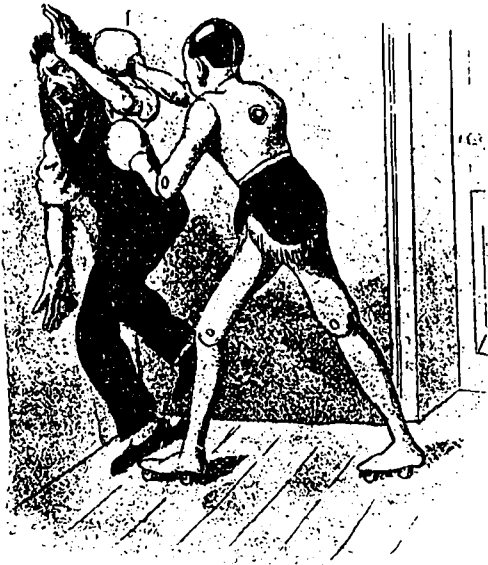


III
Il se campe devant lui avec un : — "Allons, en avant, mon ami !" — bien propre à donner du cœur au ventre à ce produit perfectionné de son imagination.



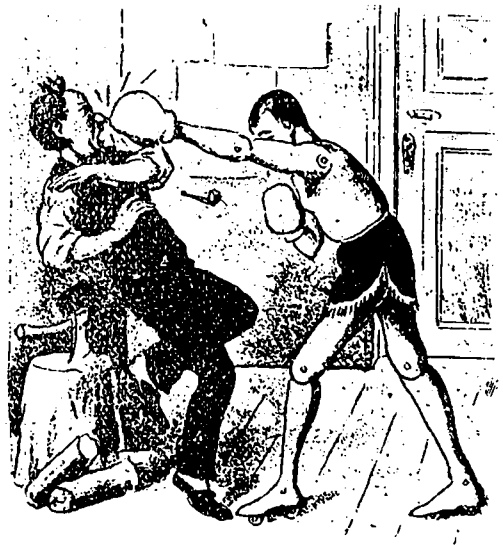
IV
Un premier coup de droite, à lui vertement lancé par l'automate et qui l'atteignit dans les flancs, lui arracha, en même temps qu'un petit cri de douleur, un bon soupir de satisfaction, flatté qu'il était dans son amour propre d'auteur et de père.

LE BOXEUR MÉCANIQUE — (Suite)



V

Mais, quand, mis en goût par ce premier succès, le Corbett mécanique le poursuivit dans tous les coins de l'atelier, l'accablant de bourrades variées,...



VI

...quand il lui prodigua les plus terribles coups à travers la figure, le pauvre Kellgrosbeth se mit à hurler de son mieux, implorant du secours, ce qui n'empêcha pas le fils de ses peines...



VII

...de continuer de l'assommer à bras tendus et à poings fermés; même quand Kellgrosbeth tomba à demi-mort, affolé et roué de coups, l'automate tapait, que c'en était une bénédiction. La cloison même eut affaire à lui et il commençait à y faire brèche quand...

vous vivez? C'est honteux, saperlipopette! Être égaux, libres et unis; vous nourrir des fruits de la terre fraternellement partagés; n'avoir pas même d'ennemis, si bien que les remparts de votre capitale, dont un clown, leste tant soit peu, franchissait aisément les inoffensifs créneaux, n'ont pour destination, avec leur enceinte de roses, que d'empêcher le gibier qui pullule aux champs de se promener par les rues; aimer les femmes qui vous aiment? En vérité, la belle malice! Des bestiaux en feraient autant. Mais la Providence veillait et m'a dépêché devers vous, ainsi que ma gracieuse épouse, pour mettre ordre à l'état de choses.

Des cris :
—Vive Polichinelle et son secret!... Vive la reine Proserpine! accueillirent ce beau discours.

Vous devinez que l'île d'Atlantis, en rien de temps, fut dotée par Polichinelle de toutes les institutions qui font la grandeur et l'orgueil des nations civilisées.

Polichinelle partagea les champs, indivis jusque-là, pour en distribuer la meilleure part à ceux de ses sujets dont le nez avait su lui plaire, parce qu'il ressemblait au sein; et les Atlantes purent désormais se réjouir de posséder enfin une aristocratie.

Polichinelle fit cueillir et monnayer, non sans s'en réserver le monopole, les cailloux d'or vierge et d'argent brut mêlés au gravier des ruisseaux. Désormais, les Atlantes concurrent la richesse et sa pâle sœur la misère.

Au bout de quelque temps, des bandes affamées, lassées d'errer par les campagnes où les fruits n'étaient plus à tous, ayant fait mine de se révolter, Polichinelle fortifia sa capitale, arma de mousquets ses séides. Une bataille fut livrée; de part et d'autre, on s'égorgea. Des veuves, des mères pleurèrent! Mais les Atlantes, enivrés de l'odeur de la poudre et du bruit des tambours, surent dès lors ce que c'est que la gloire.

Puis, quelques maussades rêveurs s'étant permis d'insinuer que, peut être, les affamés n'avaient pas tort, Polichinelle dressa la potence; et les Atlantes, avec un frisson, s'inclinèrent devant la majesté du pouvoir.

Béni des dieux, redouté des hommes, toujours grâce au fameux secret, l'ex-anarchiste devenu tyran, bien mieux qu'Antoine avec Cléopâtre, put, des années et des années, mener avec Proserpine cette "vie inimitable", plus généralement connue sous le nom de vie de Polichinelle.

Bon prince, d'ailleurs, il ne dédaignait pas, à l'exemple de Louis XIV et de Néron, dans les occasions solennelles, de se donner en spectacle au peuple, sur une estrade express dressée devant la porte de son palais; et là, au milieu des nombreux enfants que Proserpine lui avait donnés, tous, comme lui, bossus et vêtus de pailions, tous, comme lui, à chaque pas, éveillant un bruit de clochettes, noblement, hiératiquement, il exécutait la *sabotière*.

Le peuple prit le deuil quand il mourut. Son agonie fut sereine et plutôt narquoise.

Comme il semblait près de rendre l'âme, l'aîné de ses fils, appelé à lui succéder, s'approcha pour demander, l'heure étant suprême, la révélation du fameux secret.

Polichinelle rouvrit un œil.

—Saperlipopette, le secret!... Et moi qui allais oublier de te transmettre, avant de partir, cet instrument de ma puissance, qui doit devenir, pour toi et tes successeurs, le Palladium de ma dynastie!

Écartant les assistants d'un geste :

—Fillot, murmura-t-il tout bas, mon secret est simple. Il a consisté, jusqu'ici, à laisser croire aux bonnes âmes que je possédais un secret.

Puis il fit "Couic!", et ce fut tout.

Les peuples heureux sont ceux qui s'imaginent l'être.

Puissent ces quelques lignes, inspirés par le Carnaval, ne jamais arriver chez les Atlantes! Elles pourraient troubler inutilement leur bonheur dans le cas, probable d'ailleurs, où la dynastie durerait encore, garantie des révolutions, grâce au traditionnel secret de Polichinelle.

PAUL ARÈNE

AMÉNITÉS CONJUGALES

Mme Grinchou.—Ainsi, vous avez fait un acte de charité, aujourd'hui, à l'occasion du dixième anniversaire de notre mariage?

M. Grinchou.—Oui, un de mes commis me demandait une augmentation de salaire parce qu'il voulait se marier, et je la lui ai refusée.

Résistez aux premières apparences et ne vous pressez jamais de juger; songez qu'il y a des choses vraisemblables sans être vraies, comme il y en a de vraies qui ne sont pas vraisemblables.—Mme DE LAMBERT.

LE BOXEUR MÉCANIQUE. — (Suite et fin)



VIII

...attirés par les appels désespérés de Kellgrosbeth, ses voisins, les forgerons Kramoustach père et fils, firent irruption dans la maison et, à grands coups de masse et de bâton, réussirent à maîtriser l'incourent boxeur qui, remonté à fonds, s'escrimait vaillamment contre murailles et plancher.



IX

Kellgrosbeth contemplant, le lendemain, le résultat de cette mémorable expérience, n'aurait pu que pleurer son bras cassé, sa tête bossue, son travail perdu, le fruit de ses veilles anéanti.

—Allons, — n'est-il fini par conclure, — nous sommes esquinés toi et moi; j'ai plus qu'à recommencer.

Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAT.



No 2.

LA QUINZAINÉ SCIENTIFIQUE

Futs à pétrole en papier comprimé. — L'idéal baril et l'âge du papier en attendant l'âge d'or. — Bonbons et confitures dans un morceau de charbon. — La Vanille artificielle meilleure que la vraie — Le méthylprotocatéchiqne et les briques parfumées du Brésil. — Méli-mélo de conifères, d'avoins et de vieux bouchons. — Le picotin des banqueteurs et le tout à l'égout de la vanille. — Ophéas et Cornish. — Grenouilles et crapauds fameux. — Influence du violoncelle sur les phoques et de l'orgue de Barbario sur les singes. — Araignées et chiens mélomanes. — L'esthétique des frères inférieurs.



ARMÉ les nombreuses et très variées applications auxquelles on a soumis le papier comprimé, il faut citer celles étonnantes de son utilisation dans la fabrication des rails, des roues de wagons et des cadres de bicyclettes.

Mais la plus récente et non la moins curieuse, c'est celle de la fabrication des futs en papier.

Dernièrement arrivait à Dunkerque un chargement complet de pétrole. Rien d'extraordinaire, pensez-vous, dans cet événement, mais si j'ajoute que le tout était embarqué dans des futs de papier comprimé, cerclés en fer, vous admettrez bien qu'il y a là toute une révolution économique. Les avantages de ce nouveau genre de récipients sont, en effet nombreux : incombustibilité absolue, légèreté, solidité à toute épreuve et, par dessus tout, étanchéité parfaite, vu l'absence des joints entre les douves ce qui supprime tout collage, perte de liquide, danger d'incendie si, comme dans le cas précité, il s'agit d'hydrocarbures inflammables.

Le voilà bien, ce semblé, l'idéal baril dans lequel le bon vieux vin de France pourra rester des siècles sans risquer la moisissure, la coulure, sans nécessiter un outillage coûteux.

Après l'âge de pierre, de fer, d'airain, l'âge du papier en attendant l'âge d'or !

Après toutes les étonnantes choses que nos chimistes sont parvenus à tirer de la houille ce qui a amené la régénération de l'art de la teinture ; après la fabrication, de toutes pièces, de confitures succulentes et de bonbons archi-fins, dont l'enrobage, le corps même, le sucre, le colorant, le parfum, l'essence y renfermés étaient uniformément tirés d'un vulgaire morceau de charbon, il a été maintes fois question de toute la gamme des parfums, des couleurs et des essences de fruits à base d'aniline.

Mais le triomphe de la chimie organique c'est, bien certainement, la préparation de la vanille artificielle. Chacun connaît, de goût et d'odeur, la vieille gousse de vanille, au parfum discret, que nos grand'mères serraient précieusement et qui était la joie des crèmes familiales.

Eh bien, cette honnête plante ne récolte plus, actuellement, qu'un très mince succès d'action, et encore.

La vanille issue des alambics coûte moins cher et a plus de goût que la vraie !

Aussi, messieurs les confiseurs et pâtisiers, lesquels tiennent à donner le plus de saveur possible à leurs crèmes et à leurs bonbons, se servent-ils médiocrement du suave produit élaboré par la nature et acceptent-ils, avec joie, celui que leur offrent les chimistes.

O vent du soir, brise parfumée des côtes Brésiliennes, qu'êtes-vous devenus, hélas ?

On vous a remplacé par l'aldéhyde méthylprotocatéchiqne... ouf !

Il n'y a que la chimie pour jouer de pareils tours au bon sens.

Et voulez-vous savoir, lecteur, vous aussi, aimable lecteur, comment se prépare ce produit, assez difficile à désigner mais fort agréable à déguster ?

Il existe plusieurs manières de se le procurer et la plus simple est celle consistant à oxyder de la coniférine par un mélange de bichromate de potasse et d'acide sulfurique.

Vous ignorez peut être ce que c'est que la coniférine ? Je puis vous dire, en ce cas, que c'est un composé acide ou alcoolique de glucose extrait du suc de diverses espèces végétales de conifères.

Une autre méthode consiste à épurer, par l'alcool, l'enveloppe de l'avoine, extrêmement riche en vaniline.

Régoussante cette méthode-là ! Au moins, quand on assistera à un banquet et qu'on y dégustera un de ces succulents entremets qui généralement y figurent, on pensera à nos amis les chevaux. Aux chevaux auxquels on offre, sous la dénomination plus vulgaire de picotin, l'équivalence de l'entremet précité.

Mais attendez, ça n'est pas encore fini car, en chimie moderne, on ne s'arrête plus

Voilà qu'on vient de découvrir une autre et très abondante source de vaniline et ce qu'elle est inattendue celle-là !

C'est dans la poudre de liège qu'elle existe ; du liège qui, pulvérisé et soumis à l'ébullition en compagnie d'acide sulfurique étendu, puis filtré à chaud et, après refroidissement, traité par l'éther, donne, l'éther étant duement évaporé, un résidu odorant qui est de la vanilline et de la meilleure, encore.

Ah qu'on est fier d'être né en ce siècle où, grâce aux progrès de la science, les innombrables bouchons, flottant par bancs dans les collecteurs de toutes les capitales, percés jusqu'au fond du cœur par le tire bouchon homicide, élimés, usés, loqueteux, navrants, se trouvent ainsi, en quelques secondes, transformés et aptes à parfumer, — ô d'une combinaison douce façon ? — votre chocolat praliné à la vanille ou votre demi-glace, etc.

Que de vaniline dans ce lamentable et si peu odorant *caput mortuum* que je me rappelle, aux jours lointains où je canotais, avoir vu se précipiter des collecteurs d'Annières dans la pauvre Seine qui n'en pouvait mais !

Je ne m'en serais jamais douté, du reste, ni vous non plus, probablement.

Hurrah ! Hurrah ! pour le tout à l'égout de la vanille !

Orphée attirait auprès de lui, par les accords harmonieux de sa lyre, les hôtes les plus féroces des forêts. C'est du moins ce que nous transmet la légende.

Mr Cornish, dans la Revue Britannique, analyse les sentiments des animaux, tant domestiques que sauvages, et attire notre attention sur ce fait, c'est que la perception de la beauté, le goût de l'ornementation, des parfums et de la musique, sont l'apanage d'un grand nombre d'espèces animales.

C'est d'abord, en Papouasie, l'oiseau-jardinier qui, souvent, orne son nid ou plutôt la coquette maison de plaisance qu'il construit pour abriter sa famille, de cent jolis bibelots : plumes, coquillages, fragments de métaux et d'étoffe, etc., tous objets propres à satisfaire des besoins esthétiques que son voisin, l'homme sauvage, n'est pas encore assez avancé pour ressentir.

Chacun de nous a pu constater le goût des geais, pies ou corbeaux, pour tous les objets brillants, goût qui a même valu, à ces malheureux volatiles, la réputation peu enviable qui est la leur et dont la caractéristique est la légende de la Pie Voleuse.

Les parfums, qui ont été également mis en œuvre par Mr Cornish, dans ses expériences, ont été fort goûtés, surtout l'eau de lavande, par beaucoup d'animaux. Lions, tigres et léopards du Jardin Zoologique, manifestaient un sensible plaisir quand on introduisait dans leurs cages, généralement malodorantes, des sachets imprégnés de cette eau de lavande ; on les voyait s'y frotter la face et, les yeux mi-clos, en aspirer voluptueusement les émanations.

Les poissons, ces êtres placés si bas, semble-t-il, à l'échelle de l'intelligence, sont néanmoins très accessibles à la ten-



No 4.

tation de humer les parfums. Les pêcheurs à la ligne en abusent lâchement, du reste, pour leur offrir les appâts grâce auxquels ils leur feront faire le grand saut dans l'inconnu et... dans la friture.

Il est d'autres animaux qui, eux, ne peuvent sentir la moindre odeur, aussi suave fut-elle, sans manifester leur répugnance.

Une loutre à laquelle on avait fait flairer de la lavande en parut tellement dégoutée qu'elle plongea immédiatement sous l'eau et ne revint plus.

Dans le domaine du goût nous avons la grenouille et le crapaud américains fumant des cigarettes, tout comme leur grand frère l'homme.

Si, des sens du goût et de l'odorat on passe à celui de l'ouïe, renouvelant l'expérience d'Orphée, on constate des résultats non moins surprenants et Mr Cornish n'a pas négligé de soumettre ses patients à toutes les mélodies connues.

On savait déjà que les oiseaux et les reptiles, entr'autres, éprouvaient du goût pour la musique. Le cheval, celui de guerre et celui de cirque, surtout, n'y est pas insensible; l'araignée est mélomane, chacun sait ça, le chien aussi, mais en sens inverse.

On cite le fait d'un troupeau de bœufs suivant avec plaisir une cornemuse et un violon, avançant au son de ces instruments et s'arrêtant quand ils cessaient de jouer.

Les chèvres adorent le son de la flûte pastorale et dansent gaiement en l'entendant.

Les phoques ont un goût particulier pour la violoncelle, c'est du moins ce que prétend M. Lancy qui affirme, qu'étant au Spitzberg, un nombreux auditoire de ces intéressants amphibiens escortait toujours son navire, quand on y jouait de cet instrument.

Par contre, la musique produit, généralement, un véritable sentiment de terreur chez les grands fauves: lions, ours, tigres, loups et chacals. Les moutons, il fallait s'y attendre, prennent plaisir à ouïr des sons qui terrifient ces pauvres loups, ce qui semblerait prouver que les marivaudages

de Florian sur les bergers et leurs tendres pipeaux ne sont pas dépourvus d'une base sérieuse.

Un singe entre en fureur à l'audition d'un son discordant et l'on ne peut s'empêcher de frémir en pensant à ce que doivent souffrir ces chers animaux quand ils sont la proie d'un Italien jouant de l'orgue de Barbarie!

La conclusion de M. Cornish, c'est que, chez les bêtes, c'est généralement le violon et la flûte qui semblent déterminer les plus agréables impressions.

Notre conclusion, à nous, c'est qu'il serait téméraire de dénier aux animaux, ces frères inférieurs, un sentiment bien raisonné d'esthétique.

LOUIS PERRON.

FATALITÉ

—Je n'épouserai pas le meilleur homme de la terre, disait Mlle. Dillicile et elle tint parole. Elle n'est pourtant pas morte vieille fille; elle a épousé le pire.

LE ROI DES PEIGNES

Pends toi, "Canard", en voilà un qui manque à ta collection.

Un vieil Harpagon voyait approcher sa fin. Ses souffrances étaient très grandes, mais il se réconfortait, d'un autre côté, en pensant que, comme il ne pouvait plus manger, ce serait autant d'épargné.

—Eh, docteur, articula-t-il d'une voix faible, combien de temps ai-je encore à vivre?

—Seulement une demi-heure. Voudriez-vous recevoir la visite d'un prêtre?

Harpagon garda le silence un moment, passa sa main sous son menton, hérissé par une barbe grisonnante longue de plusieurs jours, quand tout à coup lui vint une pensée et se tournant vers le docteur, il murmura avec exaltation:

—Vite, vite, envoyez-moi un barbier!

Quelques minutes après le barbier arrivait avec ses rasoirs.

Harpagon, dont la voix devenait de plus en plus faible, lui demanda:

—Vous... chargez... je le crois, cinq cents... pour raser... un homme?

—C'est le prix, répondit le barbier.

—Et... combien... est-ce... pour raser... un mort?

Le barbier réfléchit un moment, puis il dit: — Une piastre.

—Alors... rasez-moi... vite, s'écria l'avare jetant un regard anxieux sur la montre que le docteur tenait à la main. Il était trop faible pour ajouter un mot de plus, mais le docteur comprit sa muette interrogation et dit:

—Encore cinq minutes, pas plus!

Un sourire de satisfaction passa sur la figure du moribond. Le barbier se mit à l'œuvre et quoique très nerveux, il mena, assez promptement, sa

tâche à bien. Quand l'opération fut terminée, le vieil Harpagon eut un soupir de satisfaction et on l'entendit murmurer:

—C'est toujours une bonne chose que quatre-vingt-quinze cents d'économisés! Et il expira.

UNE RUDE PEUR

Une attaque de hoquet avait considérablement agri le caractère déjà irritable de M. Grincheux. — Ne peux-tu rien faire pour me secourir, demandait-il à sa femme, avec indignation? Veux-tu donc me voir hoqueter ainsi toute ma vie? Mais ici il fut pris d'un nouveau spasme.

—Que puis-je faire? supplia sa femme. Je ne puis retenir ton souflet et compter jusqu'à neuf pour toi, tu comprends, c'est le seul moyen.

—Non. Mais tu peux m'effrayer, n'est-ce pas? Tu peux crier "Boo" dans mes oreilles quand je ne m'y attends pas, ou quelque chose de semblable.

—M. Grincheux, répondit-elle froidement, je suis vraiment honteuse pour toi. L'idée de me faire dire une telle sottise est suffisamment absurde pour émaner de ton cerveau. J'ai quelque chose de plus important que "Boo" à te dire.

—Quoi donc?

—Je veux te demander un manteau neuf pour cet hiver.

—Qu'est-ce?

—Et bien que ça paraisse un peu plus dispendieux, tout d'abord, j'ai décidé que le sealskin serait le plus économique. Ainsi demain, tu devras me donner un chèque de 880.00.

—Marie, es-tu folle? Qu'est-ce que cela veut dire?

Elle le regarda un moment, puis elle dit:

—Ton hoquet est fini, n'est-ce pas, mon ami!

—Mais oui; je pense... je crois... que c'est fini.

—Je pensais bien, soupira-t-elle, que si quelque chose pouvait t'effrayer ce serait cela.

FACILE A SAVOIR

M. Jeunemarié.—Je voudrais bien savoir ce qu'elle pense de moi.

M. Vieuxmarié.—C'est facile à savoir. Asseyez-vous seulement sur son chapeau et elle vous dira tout ce qu'elle pense de vous en moins d'une minute.

LE MODÈLE DES AMOUREUX

Louise.—Es-tu certaine que toutes ses pensées sont pour toi?

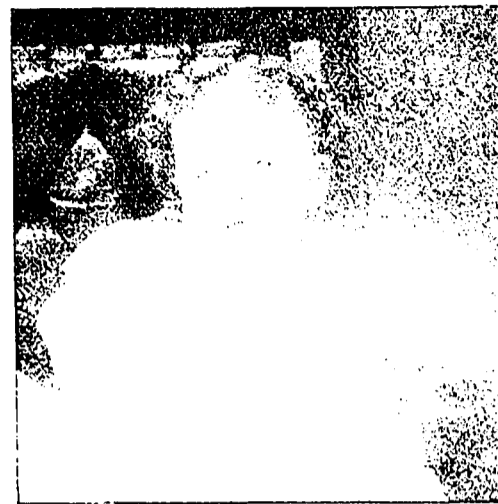
Julie.—Oh oui! Il a justement perdu sa position de comptable pour inattention aux affaires.

LE PETIT-MAÎTRE

Un petit maître fort sot, comme sont tous ses pareils, dit à une dame: "Madame, c'est bien dommage que la petitesse de votre taille dépare vos attraits.

—Pour vous, se hâte de répondre la dame justement offensée, vous ressemblez à une maison à plusieurs étages, dont l'appartement le plus haut est toujours le plus mal meublé.

CONCOURS DE BÉBÉS



No 5.



No 1.



No 3.

IL Y A DE L'ORAGE EN L'AIR



—Vous pouvez, pour une fois, oublier de jeter une lettre à la poste, sans que cela tire à conséquence, mais quand votre femme trouve, non décachetée, une lettre qu'elle vous a adressé l'été dernier, ça ne peut pas se passer comme ça.

LA GOUTTE D'EAU

Un orage grondait à l'horizon lointain,
Lorsqu'une goutte d'eau, s'échappant de la nue,
Tombe au sein de la mer et pleure son destin.
Me voilà dans les flots, inutile, inconnue,
Ainsi qu'un grain de sable au milieu des déserts.
Quand sur l'aile du vent je roulais dans les airs,
Un plus bel avenir s'offrait à ma pensée.
J'espérais sur la terre avoir pour oreiller
L'aile du papillon, ou la fleur nuancée,
Ou sur le gazon vert et m'asseoir et briller...
Elle parlait encore ; une huître, à son passage,
S'entr'ouvre, la reçoit, se referme soudain.
Celle qui supportait la vie avec dédain
Durecit, se cristallise au fond du coquillage,
Devient perle bientôt, et la main du plongeur
La déivre de l'onde et de sa prison noire,
Et, depuis, on l'a vue, éclatante de gloire,
Sur la couronne d'or du puissant empereur.

O toi, vierge sans nom, fille du prolétaire,
Qui retrempe ton âme au creuset du malheur,
Un travail incessant fut ton lot sur la terre.
Prend courage ! Là bas chacun aura son tour ;
Dans les flots de ce monde, où tu vis solitaire,
Comme la goutte d'eau tu seras perle un jour !

LACHAMBAUDIE.

"SOUS-TERRAINS"

Il y avait longtemps, bon longtemps que mon tendre ami Henriot n'avait perdu une de ces désopilantes inventions dont il détient le secret.

Il vient de prendre une éclatante revanche en mettant à jour — si toutefois je puis m'exprimer ainsi — le "Sous-terrain" qui semble appelé, dès sa naissance, à rendre, aux armées de terre, les mêmes services que son cousin aquatique, le "sous-marin", paraît être appelé à rendre à celles de mer.

Qui ne s'est demandé, dans le silence de la méditation, depuis les quelques semaines ou les *Gustave Zédé*, les *Morse*, les *Narval* et autres amphibiens sont à l'ordre du jour, si l'on pourrait jamais trouver sur terre l'équivalent de ce qui a été résolu sur mer ?

Henriot, un bon patriote qu'il est, — ô combien ! — ne pouvait absolument rester étranger à cette préoccupation, si bien que, certain jour, peut-être certaine nuit, où la "folle du logis" avait, plus que de coutume, pris ses ébats, il s'écria, nouvel Archimède, non pas : Eureka ! mais, en bon français : — Je l'ai trouvé, le "Sous-terrain" !

Et, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ça lui est venu comme ça, en se souvenant simplement de ce qu'il avait, maintes fois, vu accomplir aux taupes !

Ah, que c'est bien trouvé, cher et industrieux ami !

Ce n'est que ça ! dirons les grincheux. Oui, mais comme l'œuf célèbre de Christophe Colomb, il fallait le trouver.

Voici, par le menu, ce que le cerveau, si admirablement organisé de notre ami, a imaginé et que je me hâte moi-même de communiquer aux

lecteurs du SAMÉDI, avant que la notoriété publique ne s'en empare et ne le déflore.

Il va donc être créé un ou plusieurs régiments de "sous-terrains" !

Mais d'abord, qu'est-ce qu'un "Sous-terrain" ?

Un "Sous-terrain" est un soldat qui, muni d'un bouclier analogue à celui qui a servi à creuser le Métropolitain, mais de proportions moindres s'entend, fait son trou dans la terre, se faufile dans un couloir, tel une taupe, et... y chemine lentement mais sûrement. Sans bruit, sans que rien ait pu faire soupçonner son approche, semblable en cela au sous-marin, il arrive bientôt sous le terrain occupé par l'ennemi, choisissant, de préférence, l'emplacement occupé par son artillerie ou son état-major.

Il élargit sa galerie en une salle assez vaste pour contenir une jolie provision de dynamite, y met le feu, se défile et... tout saute avec le fracas que vous pouvez vous imaginer.

D'abord ce'a fait de la place, ça épate l'ennemi, — comme je comprends bien ça ! — et ça crée un vaste orifice, ce que les soldats du génie appelaient, aux temps préhistoriques de la guerre de mines, un entonnoir.

Mais vous allez arriver au plus beau de la pièce. Les soldats sous-terrains ayant ôté leurs boucliers, sortent en masse par cet orifice et se précipitent sur les derrières de l'ennemi, déjà démoralisé par l'explosion, pendant que d'autres troupes l'attaquent par devant.

Vous voyez sans doute d'ici, et sans l'intervention d'un télescope, l'effet produit par cette fugue ?

L'inventeur ne garantit pas que l'attaque réussira aussi bien que ça à tous les coups, mais on admettra facilement que la vue d'un soldat, sortant brusquement de terre, baïonnette au canon, ne laisse pas de produire un effet moral considérable.

Après le "sous-marin", le "sous-terrain" ; à bientôt le ballon de guerre formidable, blindé, muni de canons de 100 tonnes et... dirigeable.

Ah, que nos chers neveux verront donc de plaisantes choses à la première grande guerre qui éclatera ! C'est-à-dire que c'est à s'en lécher les badigoinces, comme le disait cet excellent Rabelais.

PARISIEN

ON N'EST PAS PLUS GALANT

Maud.—Quel est, selon vous, le plus bel ornement pour un bicycle ?
Robert.—Une jolie femme dessus.

LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES

Le détrousseur.—La bourse ou la vie.

Le voyageur (un avocat).—Voici tout ce que je possède.

Le détrousseur.—C'est bien. Filez maintenant.

Le voyageur (le retenant par sa boutonnière).—Dites donc, l'ami, n'auriez-vous pas besoin d'un avocat pour vous défendre au cas où vous seriez arrêté pour cette affaire ?

CRUELLE PERPLEXITÉ



Son frère.—Je ne sais quel parti prendre. Sa mère me dit de toujours protéger ma petite sœur et son père me dit de ne jamais frapper un plus petit que moi.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 25 MARS 1899 (1)

LES MARTYRS DE MORGOFF

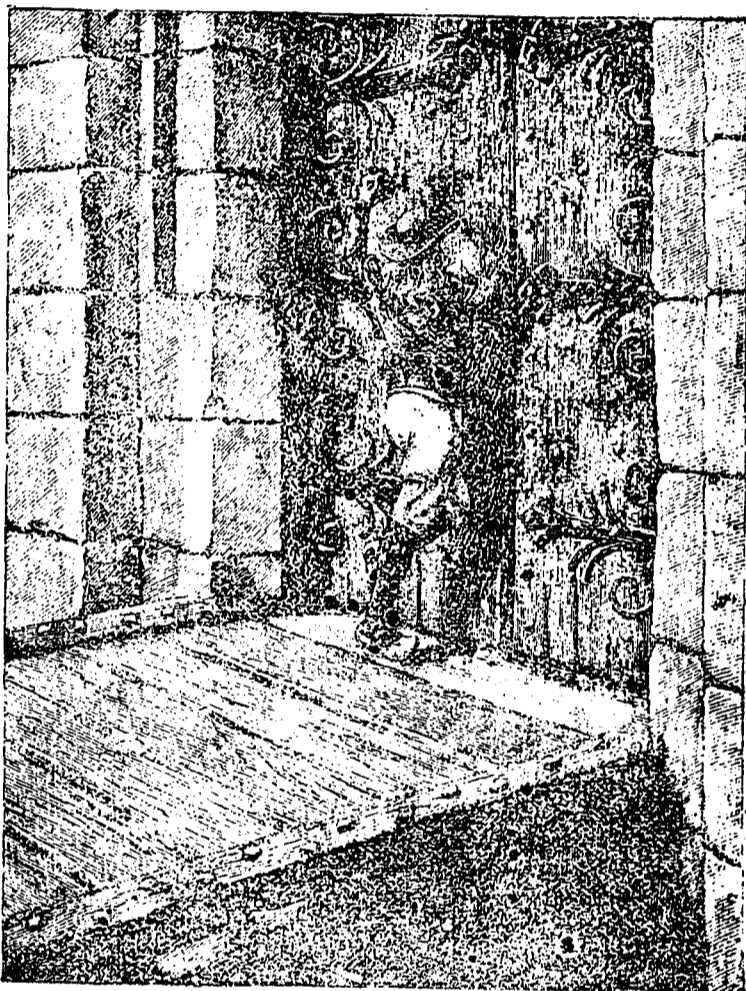
GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

DEUXIÈME PARTIE

Maurice et Suzanne

III. — L'AUBERGE DE PORNIC

(Suite)



—Je me ruai, les poings fermés, sur la porte du château.

Quelques heures encore s'écoulèrent, puis, enfin, peu à peu le train se ralentit, tandis qu'à peu de distance on apercevait de petites lumières qui très rapidement se rapprochaient...

Il y eut une secousse, suivie d'un long coup de sifflet, puis, le comte se levant d'un bond :

—Morgoff!... Debout, marquis! cria-t-il.

Ce n'était pas encore Morgoff, mais c'était le pays qui y conduisait....

Et debout vivement aussi à son tour, de Prades s'élança sur les pas du père d'Yvonne.

Comme ils sortaient de la gare, un coup sonna lentement dans la nuit.

C'était une heure du matin.

Se mettre immédiatement en route pour Morgoff à cette heure indue, et quand nos deux voyageurs se seraient infailliblement égarés à chaque pas, dans ce pays désert et sauvage, il ne fallait pas y songer.

M. de Belleruche et le marquis étaient donc forcés de se mettre en quête d'une auberge où, en attendant qu'ils pussent se remettre en route, ils pourraient se reposer pendant quelques heures.

Et comme ils allaient, cherchant et tâtonnant à travers d'étroites rues très noires, soudain, à l'angle d'une espèce de carrefour, ils aperçurent une petite maison basse sur le seuil de laquelle, au bruit de leurs pas, un homme venait d'apparaître.

Et cet homme n'eut pas plutôt entrevu les deux voyageurs, qu'il s'empressa de courir à leur rencontre.

—L'Hôtel de Morgoff, messieurs! dit-il en leur montrant la maison De très belles chambres... Si ces messieurs veulent me suivre... Et ils le suivirent.

Moins de cinq minutes après, le souper était servi dans un des coins de la salle basse, d'ailleurs déserte à cette heure...

Mais le marquis et M. de Belleruche touchèrent à peine aux plats tant ils étaient, l'un et l'autre, émus par le but de leur voyage.

Et comme enfin on venait de verser le café, de Prades interrogea l'aubergiste.

—Nous allons à Morgoff... Est-ce bien loin d'ici? demanda-t-il.

—A Morgoff?... Oh! certainement, répondit l'hôtelier. Il faut bien compter, en voiture, trois bonnes heures pour le moins... Et encore ça dépend à quel endroit de Morgoff ces messieurs désirent se rendre...

—Au château, dit le comte.

—Au château?... Oh! alors, comptons une heure de plus, car le château est tout en haut... tout à fait à l'extrémité du pays...

—Très bien... Mais où pourrions-nous nous procurer une voiture? reprit de Prades.

—Une voiture! dit l'hôtelier en faisant semblant de réfléchir. Je ne sais pas trop... Car d'abord, il faut vous dire qu'il n'y a pas de service établi entre notre pays et celui de Morgoff, et pour cause...

—Les chemins sont mauvais? dit le comte.

—Affreux, monsieur!... Ou pour mieux dire, il n'y a pas de chemins dans le vrai sens du mot... mais des sentiers très étroits, de plus en plus rapides et où l'on risque de verser presque à chaque pas... Cependant si ces messieurs tiennent absolument à aller à Morgoff...

—Eh bien?

—Je pourrais peut-être les y faire conduire...

—Demain matin? fit vivement de Prades.

—Oui, monsieur... A quelle heure?

—Dès le jour.

—Entendu!... Seulement ce serait peut-être un peu cher, dit hypocritement l'aubergiste qui flairait une bonne aubaine avec des clients aussi cossus. Car, ainsi que j'ai eu l'honneur de le dire à ces messieurs, les chemins pour aller à Morgoff sont si mauvais, si dangereux même...

—Enfin, combien voulez-vous? interrompit M. de Belleruche en ouvrant vivement son portefeuille. Ceci, est-ce assez?

Et il jetait sur la table un beau billet de banque tout neuf.

L'aubergiste était devenu tout pâle de saisissement.

—Cent francs! s'écria-t-il. Oh!... oh! c'est trop... c'est trop de moitié!...

—Empochez toujours, dit le comte. Mais n'oubliez pas que nous voulons partir demain matin à la première heure...

—Oh! ces messieurs peuvent être tranquilles... à la première heure! répondit l'hôtelier qui se retira après s'être confondu en salutations.

—Cent francs! murmura-t-il, ne pouvant revenir de sa surprise. Un billet de cent francs!... Ah! pardieu, l'auberge peut, demain, chômer de voyageurs, je m'en moque, je viens de faire d'avance une jolie journée!...

"Mais c'est égal, ajouta-t-il, je serais tout de même curieux de savoir quels sont ces étranges personnages et pourquoi ils sont si pressés d'aller au château de Morgoff..."

Quelques minutes après, toutes les lumières de l'auberge étaient éteintes.

Mais, malgré l'accablement de ce terrible voyage, le comte de Belleruche et le marquis de Prades auraient vainement essayé de dormir.

Car toujours devant les yeux du comte passait le saisissant et tragique fantôme d'Yvonne... Car toujours devant les yeux du marquis se dressait l'image de la malheureuse petite Suzanne, l'image de la pauvre petite enfant dont son crime avait fait une petite martyre.

Aussi tous les deux guettaient-ils, pleins de fièvre, le premier rayon du jour, quand enfin une pâle clarté blanchit les vitres.

Et presque au même moment un bruit de grelots et de grincements de roues se faisait entendre sous leurs fenêtres, tandis que, cognant à leurs portes, l'hôtelier criait :

—La voiture vous attend, messieurs!...

Et, prêts en quelques secondes, bientôt le comte de Prades quittait l'auberge, tout pâles non seulement des deux nuits d'insomnie qu'ils venaient de passer, mais tout pâles surtout à la pensée qu'ils étaient enfin sur le chemin de Morgoff!

—Dans quelques heures, se disait M. de Belleruche les yeux étincelants de joie, je t'aurai donc arraché ta victime, baron de Chancel... tourmenteur de femmes!... Dans quelques heures, j'aurai donc enfin reconquis ma fille que tu m'avais volée, mais que tu ne me reprendras plus!

Et de son côté, le cœur soulagé d'un poids immense, de Prades pensait :

—Dans quelques heures, je reprendrai le chemin de Fontenay-sous-Bois avec Suzanne! Dans quelques heures, j'aurai mérité le pardon de Clotilde!...

(1) Commencé dans le numéro du 21 décembre 1898.

LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE

POUR LES

FEMMES PALES ET FAIBLES

Mais l'aubergiste n'avait point exagéré les difficultés du voyage, et c'était bien, en effet, par des chemins, ou plutôt par détroits sentiers véritablement affreux, véritablement dangereux, que la voiture, traînée pourtant par deux robustes chevaux, lentement avançait....

Car, à chaque minute, c'étaient des trous qu'il fallait franchir, des ornières dans lesquelles on s'embourbait.

Et, à chaque minute aussi, le chemin de plus en plus montait, de plus en plus se rétrécissait....

Les chevaux, qui ne pouvaient marcher qu'au pas, quelquefois même brusquement s'arrêtaient, les naseaux fumants, ruisselants de sueur, hors d'haleine.

Faisant claquer son fouet, leur conducteur ne cessait de les exciter de la voix, mais les pauvres bêtes avaient beau se raidir sur leur jarrets et donner tous leurs efforts, la voiture n'avancait pas plus vite.

Et, tout à coup, comme un nouvel obstacle venait de se présenter et que l'attelage avait été obligé de donner un coup de collier plus énergique encore, le comte ne put s'empêcher de tressaillir.

—Ah ! tonnerre !... un accident ! s'écria-t-il.

En effet, la voiture venait violemment de pencher, tandis qu'un craquement se faisait entendre.

Et le cocher, d'un bond à terre, restait consterné.

Un essieu venait de casser... Impossible d'aller plus loin... Et il parlait de revenir sur ses pas... de retourner à l'auberge, quand M. de Belleruche l'arrêta d'un mot :

—La route de Morgoff !... la route seulement ! dit-il.

—La route ?... C'est encore loin... C'est très difficile à vous expliquer, répondit le cocher qui était tout pâle, tout saisi. Ce n'est pas de ma faute, ajouta-t-il en jetant sur sa voiture un regard navré, mais, par ces sacrés chemins, on n'est jamais bien sûr d'arriver.

—Nous ne vous accusons pas non plus, mon garçon, dit le comte la voix plus douce. Mais le chemin... le chemin pour aller à Morgoff !

—Le chemin ?... Montez... montez toujours... C'est au diable ?... Mais si vous voulez me permettre de vous donner un bon conseil, écoutez, monsieur....

Le cocher étendit la main, puis reprit :

—A environ une demi-heure d'ici, en marchant bon pas, vous allez trouver sur votre droite un petit sentier....

“ Ce n'est pas le chemin le plus court pour aller au château de Morgoff, mais pour vous c'est le plus sûr, car autrement vous vous perdriez....

“ Vous prendrez donc ce sentier, et quand vous l'aurez suivi pendant un petit quart d'heure, vous arriverez à l'embranchement des trois chemins....

—Et là ? dit vivement de Prades.

—Là, vous verrez à l'entrée de l'un de ces trois chemins un calvaire.

—Une croix ? fit le comte.

—Oui, monsieur, une croix de fer exhaussée de quelques marches.

Vous vous engagerez dans ce nouveau chemin et vous le suivrez jusqu'au bout... jusqu'au moment où vous rencontrerez en face de vous une auberge... C'est l'auberge du père Pornic... Vous lui raconterez l'accident qui vient de nous arriver, et il ne refusera pas de vous conduire là-haut....

—C'est bien ! dit M. de Belleruche.

Et, suivi du marquis, il s'éloigna d'un pas rapide, après avoir glissé un large pourboire dans la main du cocher.

Mais soit que celui-ci se fût mal exprimé, soit que les deux voyageurs eussent mal compris ses indications, le comte et de Prades s'égarèrent pendant plusieurs heures à travers des chemins impossibles et absolument déserts avant d'arriver à découvrir l'auberge du père Pornic....

Aussi, quand enfin ils l'aperçurent avec son toit de chaume, son étroite façade lépreuse et toute moisie, son petit jardinet entouré d'une petite barrière de bois sur laquelle achevaient de sécher des filets de pêcheur, ne purent-ils retenir un cri de joie.

Car ils étaient si las, si exténués par cette course éreintante, qu'il auraient été incapables d'aller plus loin, incapables de faire un pas de plus.

Aussi entrèrent-ils dans l'auberge sans même remarquer la vieille mendicante installée dans un coin assez sombre.

D'un vigoureux coup de poing frappé sur la table, le comte de Belleruche appela, et comme personne ne répondait, ce fut la vieille mendicante, qu'alors seulement ils entrevirent, qui, allant entrebâiller une porte qui se trouvait dans le fond, cria d'une voix rauque et cassée :

—Père Pornic !... Hé, père Pornic !... vous avez du monde !...

Et elle criait encore, lorsqu'enfin le vieil aubergiste se décida à paraître.

C'était un vieillard d'une soixantaine d'années, grand et mince, l'air un peu rude, mais plein de franchise.

Ancien pêcheur, il avait les yeux très clairs, le teint hâlé par le vent du large, la démarche un peu lourde des hommes qui ont longtemps vécu sur la mer.

A la vue du comte et du marquis, il ne put retenir un mouvement de surprise.

Car, il faut bien le dire, dans les parages déserts où elle était enfouie, jamais l'auberge du père Pornic n'avait reçu la visite d'aucun étranger, d'aucun voyageur, car il était impossible d'appeler de ce nom les quelques vagabonds, les quelques trimardeurs qui s'y étaient arrêtés quelquefois en faisant leur éternel tour de France.

Des pêcheurs, quelques paysans dont les misérables cabanes s'éparpillaient dans les environs, telle était l'invariable et chétive clientèle du père Pornic, qui, d'ailleurs, était bien plutôt un cabaret qu'une auberge....

Aussi n'était-il pas encore revenu de son étonnement, on pourrait presque dire de son saisissement, quand il s'avança très respectueux vers les deux inconnus, son bonnet de laine à la main.

—Ces messieurs désirent ?....

—Ces messieurs désirent d'abord se reposer un peu chez vous, mon brave homme, répondit M. de Belleruche en souriant ; puis, comme l'air de votre pays aiguise terriblement l'appétit, ils désirent aussi que vous leur serviez quelque chose, si c'est possible....

—Oui, messieurs, dit le père Pornic, qui parut très embarrassé. Mais nous n'avons pas de grandes provisions, car l'habitude nous ne recevons personne... Si cependant ces messieurs veulent bien se contenter de quelques œufs frais et d'un peu de poisson....

—Voilà un menu excellent... Servez-nous vite ! dit le comte.

Puis se penchant vers de Prades, il se mit à lui parler à voix basse.

La vieille mendicante, toujours immobile dans son coin, ne les perdait pas de vue.

Car, très intriguée, elle aussi, elle se demandait ce que ces deux hommes qui avaient de si beaux habits, ce que ces deux étrangers qui paraissaient si cossus, pouvaient bien être venus faire dans ce pays perdu.

Et comme elle pensait bien aussi empocher une assez large aumône, elle était bien décidée à ne pas abandonner la place avant que son espoir ne se fût réalisé.

Et elle restait donc là, s'effaçant et se faisant de plus en plus toute petite dans l'ombre, quand, tout à coup, sa surprise redoubla.

—Un verre pour vous, mon brave ! venait de dire le comte au vieil aubergiste qui achevait de les servir.

Et comme celui-ci demeurait tout confus, tout interdit :

—Nous désirons causer avec vous, ajouta M. de Belleruche. Asseyez-vous là....

Et, comme le père Pornic venait enfin de s'asseoir et le regardait curieusement, le comte reprit :

—Nous sommes partis ce matin, dès l'aube, de l'*Hôtel de Morgoff*, pour nous rendre précisément au château qui porte ce nom....

La vieille mendicante venait brusquement de dresser l'oreille.

—Au château de Morgoff ! murmura-t-elle.

—Mais un accident très grave survenu à notre voiture nous a forcés de continuer à pied notre chemin... Et c'est alors que le brave garçon qui nous conduisait nous a indiqué votre auberge....

—Josias ?

—Je ne sais pas son nom....

—Oui, le garçon de l'*Hôtel de Morgoff*... C'est le grand Josias....

—Eh bien, Josias nous a dit que vous pourriez peut-être nous conduire à sa place....

—A Morgoff ! s'écria le père Pornic avec un geste d'effarement. Mais c'est que ce n'est pas à deux pas d'ici !... Et quant aux chemins, vous devez commencer à les connaître, n'est-ce pas ?... De véritables casse-cou !... de véritables fondrières !...

—Alors vous refusez ?

—C'est-à-dire que je réfléchis... que je cherche comment je pourrais arriver à vous mener jusque là-haut....

—C'est un très grand service que vous nous rendriez ; et vous en fixeriez vous-même le prix, dit vivement de Prades.

—Oh ! il ne s'agit pas de ça pour le moment, car je pense bien que ces messieurs seraient raisonnables....

—Plus que raisonnables ! dit le comte.

—Mais, comme je viens de vous le dire, je voudrais trouver un moyen d'arriver jusqu'au château sans courir le risque de blesser mes chevaux ou d'y laisser ma voiture....

“ Et puis, ajouta le père Pornic, comme je suis seul jusqu'à ce soir et que je ne puis pas quitter mon auberge, il ne me serait pas possible de vous conduire tout de suite, et vous seriez toujours obligés d'attendre jusqu'à demain matin....

—Jusqu'à demain matin ! s'écria de Prades.

—C'est bien long ! s'écria de son côté M. de Belleruche.

—Impossible de faire autrement ! dit le vieil aubergiste. Et quant à vouloir faire à pied un trajet pareil, moi qui connais le pays, je vous le dis très franchement, ce serait de la folie, car vous n'arriveriez jamais....

—Oh ! je le comprends bien ! dit vivement M. de Belleruche. Mais ne pourrions-nous pas trouver un guide ?... Quelqu'un qui, en le payant largement, consentirait à venir avec nous ?... Est-ce que cela serait bien difficile à trouver ?

—Oui, monsieur. Cela serait si difficile que vous ne le trouveriez pas, répondit vivement à son tour le père Pornic. Car, en fait de guide, ajouta-t-il avec un sourire ironique et en montrant la vieille mendicante, je ne vois guère que cette bonne femme qui connaît mieux que personne tous les moindres chemins et tous les moindres sentiers qui conduisent à Morgoff et qui, très certainement, consentirait à aller avec vous... Mais plutôt que de vous confier à elle qui peut à peine marcher et qui pourrait fort bien vous lâcher en route, vous aurez encore tout intérêt à attendre jusqu'à demain, si vous voulez arriver plus vite...

Jusqu'à demain !

Encore tant d'heures perdues !

Et le comte et de Prades n'avaient pu s'empêcher d'échanger un coup d'œil consterné.

—Enfin, reprit au bout de quelques secondes le père Pornic, je dois ajouter encore autre chose... autre chose que je crois bien que ces messieurs ignorent... c'est que si, en allant à Morgoff, ces messieurs n'ont pas, comme je le suppose, d'autre but que de visiter le château...

—Précisément ! fit vivement M. de Belleruche.

—Eh bien, ces messieurs feraient peut-être mieux de renoncer à leur projet et de retourner sur leurs pas...

—Ah bah ? s'écria le marquis de Prades. Et pourquoi donc ? Est-ce que par hasard, il serait défendu d'en franchir les portes ?

—Ça, je ne sais pas, répondit le père Pornic, car, à ma connaissance, je crois bien que jamais aucun voyageur, aucun touriste n'est grimpé jusqu'à la haut pour le visiter...

—Et bien, alors ? fit le comte.

—Mais je crois que si quelqu'un s'y présentait, il y serait assez mal reçu... car à défaut du propriétaire... à défaut de M. le baron de Chancel qui n'y vient plus depuis de très longues années et dont les vieillards comme moi sont peut-être seuls à se souvenir... le château est gardé par deux êtres qui y vivent comme des bêtes fauves dans leur repaire... Oh ! l'un et l'autre... l'homme et la femme se valent !...

—L'homme, n'est-ce pas un nommé Korrigan ? dit vivement de Prades.

Le vieux Pornic venait de se redresser brusquement.

—Oui, Korrigan ! fit-il tout surpris.

—Et sa femme, ne s'appelle-t-elle pas Micheline ?

—Oui, la vieille Micheline, répondit encore, mais à voix plus basse, l'aubergiste, une affreuse, une horrible créature dont la vue seule vous glace... dont le regard seul vous fait courir un frisson dans les veines...

—Mais comment, monsieur, vous qui êtes étranger au pays et qui venez ici pour la première fois, pouvez-vous connaître les noms de ces gens-là ? ajouta-t-il de plus en plus étonné.

—Tout simplement parce que, lorsque je prenais des renseignements sur le château, on m'a dit également quelques mots de ses gardiens, répondit du ton le plus naturel M. de Belleruche.

—Mais il doit y avoir, sans doute, dans le château d'autres gens sous leurs ordres, d'autres valets ? ajouta-t-il pendant que le comte de Belleruche semblait guetter la réponse qu'allait faire le vieil aubergiste.

—Non, il n'y en a plus maintenant.

—Ah !

—Maintenant ils sont seuls et je suis bien sûr qu'il ne demandent pas mieux...

Et le père Pornic venait d'avoir un très singulier, un très étrange sourire.

—Vraiment ? fit le comte. Pourquoi ?... que se passe-t-il donc ?

Le vieillard hocha la tête, garda pendant quelques secondes le silence, puis se penchant tout à coup vers M. de Belleruche et de Prades, et leur parlant d'une voix si sourde qu'eux seuls pouvaient l'entendre :

—Un misérable, ce Korrigan ! s'écria-t-il avec un frémissement de colère.

—Un misérable !

—Un bandit !

—Cet homme !

—Un monstre !... un véritable monstre !... Oh ! je sais des choses !... des choses que l'on ne peut pas dire... des choses qui, rien que d'y penser, me font dresser les cheveux sur la tête !

Le comte et de Prades n'avaient pu s'empêcher de tressaillir.

Que voulait donc dire le père Pornic ?

A quelles choses si terribles venait-il donc de faire allusion ?

De quelles infamies, de quels crimes accusait-il donc ce Korrigan ? S'agissait-il des deux prisonnières du baron de Chancel ?... S'agissait-il d'Yvonne et de Suzanne ?

Et tout tremblants, tout livides, le comte et le marquis se jetèrent un regard plein d'angoisse.

Puis, la voix étranglée, mais tâchant de cacher son émotion :

—Ah ! vraiment, reprit M. de Belleruche, il se passe dans le vieux

château de Morgoff des choses si étranges... des choses si mystérieuses ?...

—Au château de Morgoff et ailleurs ! dit le père de Pornic, parlant toujours excessivement bas.

—Et ailleurs ?

—Oui, et là-bas... là-bas, au pied des rochers sur lesquels s'élève le château...

—Des légendes, sans doute ? fit de Prades.

—Des légendes ?... Non, non, j'ai vu ! s'écria avec force le vieil aubergiste, devenu subitement plus blanc qu'un mort. Oui, j'ai vu ce que personne ne pourrait croire... ce que jamais je ne pourrai oublier !...

—Et tenez, messieurs, ajouta-t-il brusquement, ce n'est pas vous qui me trahirez, n'est-ce pas ?... ce n'est pas vous qui irez redire ce que je vais vous raconter ?...

—Oh ! non, certes ! firent ensemble M. de Belleruche et de Prades.

—Eh bien, écoutez !... écoutez !...

Mais un bruit léger venait de se produire derrière le père Pornic, dans le coin très sombre où se tenait, toujours immobile, la vieille mendicante.

C'était le moment où n'entendant plus rien elle venait, de plus en plus curieuse et intriguée, de se pencher, de se rapprocher davantage encore.

Et, se retournant brusquement, le père Pornic venait de la surprendre en flagrant délit d'espionnage.

Plus prompt que l'éclair, il s'élança sur elle, l'empoigna par le bras, puis la poussant vers la porte :

—Ah ! tu mouchardes ! s'écria-t-il furieux. Hardi, zou, la vieille ! filons plus loin... filons plus vite !... Zou !... Zou !...

Mais le comte, qui n'avait pu voir sans attendrissement les hailons et les cheveux blancs de la pauvre, avait eu le temps de lui glisser deux louis dans la main.

Aussi celle-ci s'enfuit-elle le visage épanoui, criant à plusieurs reprises et d'aussi loin qu'elle pouvait se faire entendre :

—Merci, mon bon monsieur !... merci et que Dieu vous garde !...

—Et toi, vieille bougresse, que le diable te torde le cou ! grommela le père Pornic en venant reprendre sa place entre le père d'Yvonne et le marquis.

IV. — LES SECRETS DU CHATEAU

Il y eut alors un court silence.

Puis ayant passé la main sur son front comme pour ressaisir ses idées :

—Nous parlions donc de Korrigan et du château de Morgoff, reprit le vieil aubergiste, en continuant de baisser la voix comme s'il avait peur d'être entendu. Eh bien ! oui, messieurs, écoutez... Voici ce que j'ai vu... voici ce que j'ai entendu, il n'y a pas si longtemps, les trois ou quatre dernières fois que je suis passé près des murs du château...

—La première fois, c'était un matin, et comme, machinalement, je venais de lever mon regard sur la tour la plus élevée du château de Morgoff... celle qui a une brèche et qui est la plus rapprochée de la mer, tout à coup je m'arrêtai tout saisi...

—Car sur cette tour, où je n'avais jamais vu aucun être vivant, une forme humaine venait de m'apparaître...

Retenant leur souffle, M. de Belleruche et le marquis de Prades écoutaient pleins d'anxiété.

—La forme que j'avais cru entrevoir, poursuivit le vieux Pornic, avait un aspect si saisissant et si tragique que je voulus croire d'abord que je m'étais trompé et que j'étais le jouet d'une hallucination.

—Mais j'ai de bons yeux... des yeux de vieux pêcheur habitué à fouiller les profondeurs de l'Océan...

—Aussi, comme je venais de regarder encore avec plus d'attention, bientôt il me fut impossible d'avoir le moindre doute.

—Oui, là-haut, il y avait bien quelqu'un... quelqu'un de bizarre, d'étrange et d'inquiétant...

—C'était une femme...

—Une femme ! s'écria le comte.

—Oui, une femme dont les longs cheveux étaient déroulés et flottaient au vent... Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il m'était impossible de distinguer ses traits, mais elle devait être jeune, j'en suis sûr.

—Quoi qu'il en soit, ce que je sais bien, c'est que rien n'était plus dramatique que ses attitudes, c'est que rien n'était plus émouvant que ses gestes...

—Quels gestes ?... Que faisait-elle donc ? demanda vivement de Prades, la voix sourde.

—Tantôt elle croisait les bras sur la poitrine, et la tête levée, le regard au loin, elle semblait interroger longuement l'espace, longuement l'horizon, comme si elle y eût cherché quelqu'un qu'elle attendait, quelqu'un qu'elle espérait...

—Mon Yvonne... Ma pauvre Yvonne! murmura tout bas le comte.

—Tantôt elle se redressait d'un bond, les yeux fixés sur le ciel qu'elle regardait aussi très longuement, les poings levés comme si elle eût jeté je ne sais quel anathème. Je ne sais quelle malédiction.

—Oui, une lueur de raison se faisait sans doute en elle, pensa M. de Belleruche. Oui, c'étaient ses bourreaux qu'elle maudissait!... ses infâmes bourreaux contre lesquels elle demandait vengeance au ciel, vengeance à Dieu!...

—Tantôt, reprit le père Pornic, elle se penchait si près de l'abîme qui s'ouvre au pied de la tour — un abîme terrible, effrayant! — que je ne pouvais m'empêcher de frémir. Et elle restait là de longs moments, et de plus en plus penchée, comme si le gouffre l'eût attirée malgré elle, ou bien comme si, peut-être, elle eût hésité à mourir...

—Puis, soudain, comme elle venait de s'y pencher encore, elle se rejeta brusquement en arrière, et, les deux mains sur les yeux, ses longs cheveux voltigeant autour d'elle, je la vis s'enfuir en poussant un cri si aigu, un cri si déchirant, que je sentis un frisson me glacer tout le sang dans les veines...

—Longtemps encore je restai immobile à la même place, pensant qu'elle allait revenir et que j'allais la revoir, mais la tour resta déserte et elle ne reparut plus...

Il y eut un silence, puis, tandis que le comte et de Prades l'écoutaient toujours haletants, le père Pornic continua :

—Voici donc, messieurs, ce que j'ai vu une fois en passant près du château de Morgoff...

—Une autre fois, comme je longeais encore ses murs, je ne pus m'empêcher de lever les yeux vers la tour où j'avais vu se dresser dans le ciel cette tragique apparition.

—Mais la tour était déserte et j'eus beau attendre, l'étrange créature que j'avais entrevue quelques jours auparavant ne s'y montra pas.

—Mais, comme j'allais me retirer, tout à coup, je m'arrêtai net, tout saisi et tout pâle...

—La tour restait toujours vide, mais des cris terribles, des cris désespérés venaient de s'élever, et non seulement ces cris emplissaient tout le château, mais encore devaient s'entendre très loin, j'en suis sûr...

—Ma première pensée fut de me dire :

—C'est cette femme... cette femme qui m'est apparue l'autre jour, là-haut, comme un spectre et un fantôme, qui crie et qui appelle ainsi.

—Car, à travers ces cris affreux, il y avait aussi quelquefois comme des appels à l'aide, comme des appels au secours...

Les poings crispés, les yeux pleins d'éclairs, M. de Belleruche et de Prades ne respiraient plus, guettant avec une anxiété croissante chaque parole du vieil aubergiste.

—Mais soudain, comme j'écoutais toujours, ma terreur devint plus grande encore.

—Non, ce n'était pas cette femme qui criait... ce n'était pas cette femme qui appelait...

—C'était une voix d'enfant!

—Une voix d'enfant! s'écria de Prades.

—Oui, oui, une voix d'enfant!... Oh! je ne pouvais plus m'y tromper... Et cette voix était si déchirante... et ces appels si pleins d'effroi et de folie, que je n'y tins plus...

—Ivre de colère et d'indignation, je me ruai les poings fermés sur la porte du château... Je criai même je ne sais quelles menaces... Mais quelle folie!... La porte resta fermée, et quand enfin ces horribles cris s'éteignirent, c'était inutilement que je m'étais mis les poings en sang...

Et, de nouveau, le vieil aubergiste s'étant tu, il se fit un profond et lourd silence.

Le comte et le marquis venaient encore d'échanger un regard... un regard chargé de colère, mais plein aussi d'inquiétude et d'angoisse.

Puis, enfin, la voix plus sourde, le père Pornic continua :

—Mais, tout cela n'était rien, et ce que je vis la troisième et dernière fois est encore plus effrayant que ce que je viens de vous raconter...

M. de Belleruche et de Prades venaient de tressaillir.

—Plus effrayant! s'écria le comte.

—Vous allez en juger!

—Qu'avez-vous donc vu? demanda vivement et anxieusement le marquis.

—Voici, dit lentement le père Pornic, dont le front était soudainement devenu plus sombre.

—Ce jour-là, je revenais d'un petit village où j'avais été appelé

pour une affaire très importante et très urgente, un petit village que se trouve à environ une lieue et demie du château de Morgoff.

—Quoique j'aie beaucoup plus vécu sur l'eau que sur le plancher des vaches, je suis bon marcheur, et j'avais voulu faire le trajet à pied, bien que de mon auberge à l'endroit où j'avais rendez-vous il y eût, aller et retour, une fameuse tirée.

—Mais si quand j'étais parti d'ici le ciel était clair, le temps assez beau, il n'en était plus de même au moment de mon retour.

—A peine avais-je quitté le petit village en question, que le ciel se brouilla, puis de plus en plus se couvrit, s'assombrit...

—Et vous allez voir, messieurs, ajouta avec un sourire le père Pornic, qu'il ne faut jamais trop présumer de sa science!

—Comme, grâce à mon métier, j'ai l'habitude de lire dans le ciel comme dans un livre; comme, d'ordinaire, la moindre bourrasque, le moindre grain, le moindre orage sont aussitôt devinés et flairés par moi; ce jour-là, à certains indices qui me trompèrent, je me dis que très certainement une grosse tempête se préparait, mais qu'elle était loin encore et que j'aurais, sans trop me presser, le temps de revenir chez moi...

—Et, plutôt que de retourner sur mes pas, je me mets donc bravement, ou plutôt stupidement en route.

—Pendant une demi-heure, trois quarts d'heure, mes pronostics semblèrent me donner raison.

—Mais, tout à coup, ce fut comme un changement à vue. Le ciel devint d'un noir d'encre. Le vent se mit à mugir avec une sorte de rage.

—Il n'y avait plus de doute, la tempête, qui, selon moi, ne devait éclater que quelques heures plus tard, allait se déchaîner d'un moment à l'autre.

—Je ne vous cache pas que mon inquiétude était grande, car j'étais dans un pays presque entièrement désert, comme, du reste, tous les pays qui environnent Morgoff.

—Pas une habitation où demander l'hospitalité; pas un coin où trouver un refuge.

—A tout hasard, je m'étais mis à presser le pas, lorsqu'un éclair m'aveugla, tandis que presque aussitôt éclatait le premier coup de tonnerre... un coup de tonnerre si violent et si formidable que la terre en trembla.

—Et je ne marchais plus, je courais, cherchant toujours des yeux si je ne trouverais pas un endroit où m'abriter, quand, à la lueur d'un second éclair, les énormes tours du château de Morgoff se dressèrent en face de moi, toutes rouges.

—Mais, j'en étais encore assez éloigné et le tout était d'y arriver avant d'être foudroyé... Car tout le ciel était en feu et le tonnerre ne cessait plus.

—Mais heureusement que le père Pornic, bien qu'il ait dépassé la soixantaine, est encore assez lesté quand il le faut. Aussi, deux minutes après, deux minutes pendant lesquelles pourtant j'aurais pu être au moins vingt fois frappé, arrivai-je devant les rochers qui entourent le château de Morgoff.

—Et je cherchais anxieusement un trou pour me glisser, quand, tout à coup, j'eus un cri de joie.

—En face de moi, je venais d'apercevoir une large anfractuosité où je pourrais sans crainte attendre la fin de cette horrible tempête.

—Et, blotti là, je venais de lever les yeux sur le château, quand le spectacle que je vis me frappa.

—Car vous savez combien nous autres pêcheurs, combien nous autres Bretons, nous sommes superstitieux...

—Eh bien? fit vivement le comte.

—Eh bien! reprit le père Pornic, il me sembla que toute cette colère du ciel ne se déchaînait que pour le château de Morgoff.

—Car c'était au-dessus de lui maintenant que le tonnerre grondait, éclatait avec une force dont aucun mot ne pourrait vous donner une idée... Car il ne s'écoulait pas une seconde qu'il ne m'apparût tout en feu!...

—Et alors, me ressouvenant de l'apparition que j'avais eue la première fois... de l'apparition de cette femme échevelée et si tragique, dont les bras levés vers le ciel semblaient demander vengeance à Dieu... me ressouvenant aussi de ces cris d'enfant que j'avais entendus une autre fois et qui m'avaient glacé, moi vieux dur à cuire, d'une si grande épouvante :

—Ce château de Morgoff, pensai-je, doit être plein de secrets terribles, plein de mystères effrayants et de crimes abominables... et c'est sur lui que Dieu a dû déchaîner sa colère... et c'est cet infâme Korrigan, c'est cette vieille coquine de Micheline qu'il veut frapper et châtier!...

—Oui, j'avais cette pensée-là, et je l'avais même tellement qu'à chaque instant je m'attendais à voir le château brûler, flamber, s'écrouler en un tas de cendres sous le feu vengeur du ciel!...

—Et je continuais à rester là blotti dans ma cachette, écoutant le bruit de la tempête, de cette horrible tempête dont je n'aurais pas retrouvé la pareille dans mes souvenirs, lorsqu'en levant de nouveau les yeux sur le château, ou plutôt vers la tour où j'avais vu cette mystérieuse apparition qui m'avait tant saisi, je sentis tout

mon sang s'arrêter dans mes veines, tandis que je laissais échapper un grand cri de surprise et d'effroi.

— Sur cette tour, c'était une pluie d'éclairs, des tourbillons de feu, et au milieu de ces éclairs et de ces tourbillons, sous la foudre qui tombait, éclatait à chaque seconde, je venais de revoir la jeune femme que j'avais déjà entrevue !...

— Oui, je venais de la revoir encore échevelée comme la première fois, criant, hurlant, jetant des cris si furieux et si perçants qu'ils dominaient le fracas de la tempête, le grondement terrible du tonnerre !

— Ma gorge s'était serrée et je devais être plus blanc qu'un mort.

— Ah ! la malheureuse, m'écriai-je, elle est perdue !

— Et comme je venais d'avoir ce cri de pitié et de terreur, j'eus un nouveau tressaillement.

— Sur la tour, que toujours les éclairs balayaient, foudroyaient, d'autres cris venaient de se faire entendre... d'autres cris dans lesquels je venais de reconnaître l'enfant dont j'avais entendu une fois les appels déchirants, les hurlements de désespoir...

— Mais tout cela fut très court, très rapide.

— Tout à coup, comme un éclair plus large venait encore d'incendier le château, le tonnerre tomba, la foudre s'abattit, et je n'entendis plus rien, ni les cris de la femme, ni les cris de l'enfant.

— Mortes ! me dis-je. Mortes toutes deux !..

— Quelques minutes s'écoulèrent.

— Malgré moi, je ne pouvais m'empêcher de rester toujours les yeux fixés sur la tour, redevenue vide, redevenue déserte...

— Mais, soudain, j'eus un autre étonnement.

— —Micheline !” m'écriai-je.

— Car, en effet, sur la tour, une autre forme venait brusquement d'apparaître, une silhouette qui très rapidement se mouvait, et, grâce aux éclairs qui à son tour l'enveloppaient, qui à son tour menaçaient de la tuer, j'avais reconnu l'horrible femme, ou plutôt l'infâme femelle de Korrigan...

— Vivement elle se baissa, et presque aussitôt je la vis se relever, puis s'enfuir et disparaître en emportant dans ses bras un corps inanimé, un cadavre peut-être, l'étrange et mystérieuse jeune femme que semblait garder comme une captive le château de Morgoff...

Le comte de Belleruche venait de se lever d'un bond, et poussant un cri :

— Pornic, dit-il, effrayant de pâleur, êtes-vous bien sûr que vous avez vu cela ?... Êtes-vous bien sûr de ce que vous venez de dire ?... Morte !... Cette jeune femme était morte !

Le vieil aubergiste venait de regarder curieusement le comte, puis, très vivement à son tour :

— Morte, je n'en sais rien, répondit-il. Mais, oui, j'ai bien vu cela. Mais, oui, je suis bien sûr, bien certain de ce que je viens de vous dire... Oui, dans les bras de Micheline, la jeune femme qu'elle emportait avait bien l'air de n'être plus qu'un cadavre...

M. de Belleruche venait de retomber lourdement assis et de cacher sa tête dans ses mains.

— Yvonne !... Yvonne ! murmura-t-il le cœur brisé, anéanti. Je suis donc venu trop tard !... Tu seras donc perdue pour moi... perdue pour toujours !...

— Oh ! non, non, cet homme se trompe !... Non, Dieu ne m'aurait pas donné la joie de te trouver pour que j'aie cette douleur qui me tuerait !...

Et tout le corps secoué de frissons, il fut obligé de faire un immense effort pour ne pas éclater en sanglots.

Très pâle aussi, très ému, de Prades venait de se pencher vers lui, de lui serrer longuement et énergiquement la main, et de lui dire tout bas :

— Courage !... Espoir, M. le comte !

Puis, s'adressant au père Pornic ;

— Continuez ! fit-il doucement, la voix pleine d'inquiétude.

— Voilà donc, messieurs, reprit alors le vieil aubergiste, ce que j'ai vu la troisième fois au château de Morgoff.

— Maintenant, ajouta-t-il, je vous disais tout à l'heure, en vous parlant de cette canaille de Korrigan, que je savais des choses que personne ne pourrait croire... des choses que j'ai vues aussi et que je ne pourrai jamais oublier...

Il se tut pendant quelques secondes, hocha lentement la tête, tout pensif, puis reprit très vivement :

— Mais je vous répète, messieurs, qu'en vous parlant comme je viens de vous parler et qu'en vous racontant ce que je n'ai jamais osé raconter à personne, je vous donne une très grande preuve de confiance.

— Je compte donc sur votre loyauté et sur votre honneur pour ne pas trahir le terrible secret que je vais vous révéler...

Et le ton du père Pornic était si grave que le comte de Belleruche et le marquis de Prades se regardèrent, se demandant avec une nouvelle anxiété ce qu'ils allaient apprendre encore.

— Ce que vous allez nous dire... le secret que vous allez nous

révéler, nul ne l'apprendra par nous, je vous en donne ma parole d'honneur ! dit le comte.

— Vous avez aussi la mienne ! ajouta de Prades. Parlez donc sans crainte, nous vous écoutons...

Et il y eut encore un silence d'un instant.

Les bras croisés, la tête penchée sur la poitrine, le regard fixe, le père Pornic semblait réfléchir, rassembler ses souvenirs.

Le comte, un coude replié sur la table et la tête appuyée sur sa main, et de Prades, impatient et fébrile, attendaient.

Le front du père Pornic s'était subitement assombri, et son visage, à mesure qu'il réfléchissait, paraissait prendre de plus en plus une expression d'immense épouvante.

Qu'allait-il donc dire ?

Quel était donc le terrible secret qu'il allait révéler ?

Relevant enfin la tête, il regarda autour de lui, comme s'il voulait s'assurer qu'ils étaient bien seuls, puis, lentement et à demi-voix :

— Je n'ai pas besoin de vous dire, messieurs, reprit-il, que cette auberge où vous êtes est loin de faire vivre son homme...

— Si je ne devais donc compter que sur ce qu'elle me rapporte, je serais certainement un pauvre bougre bien à plaindre...

— Aussi, tout en la tenant, n'ai-je pas renoncé à mon ancien métier de pêcheur...

— De temps à autre, lorsque je crois qu'il fera beau et que je reviendrai avec mes filets assez lourds, je boucle ma cambuse, je saute dans une barque, je déploie ma voile, et en avant, père Pornic, au petit bonheur !...

— Je n'ai pas besoin de vous dire non plus que courant la mer depuis plus de cinquante ans, il n'y a pas un coin de ces parages qui me soit inconnu...

— Il y en a même, je le crois du moins, qui ne doivent être connus que de moi seul...

— Or, écoutez-moi bien, messieurs, écoutez-moi bien, car voilà où commence le drame terrible, le drame atroce que je vais vous raconter... car voilà où vous allez faire plus ample connaissance avec ce gueux qui s'appelle Korrigan...

Le vieil aubergiste fit une pause, puis la voix toujours très lente, toujours très sourde :

— Il n'y a pas longtemps, poursuivit-il, je me trouvais assez loin d'ici, mais assez près aussi de Morgoff.

— J'avais commencé ma journée de bonne heure, le temps était superbe, la pêche miraculeuse et j'étais radieux.

— Peut-être aurais-je dû me contenter de ce que j'avais pris, mais l'homme n'est jamais content.

— Je continuais donc de jeter mes filets, quant tout à coup, cette fois encore, le temps brusquement changea.

— Je regardai longuement le ciel et je flairai le vent, cherchant à me rendre compte si je ne pouvais pas gagner de vitesse la tempête, c'est-à-dire de revenir chez moi avant que le grain n'éclatât...

— Mais non. Le ciel avait une vilaine teinte de plomb qui ne me disait rien qui vaille, le vent tourbillonnait déjà avec une fureur qui croissait de seconde en seconde, les vagues secouaient si violemment ma barque, que, deux ou trois fois, j'avais pu croire que j'allais avoir le même sort que beaucoup de pauvres diables de mes anciens camarades, c'est-à-dire m'engloutir et sombrer avec elle...

— Le plus prudent était donc d'essayer de me mettre à l'abri, si toutefois j'en avais encore le temps.

— A cinq minutes environ de l'endroit où je me trouvais, je savais qu'il y avait une petite crique, une petite anse où je trouverais l'abri que je cherchais...

— Sans perdre une seconde, je me dirigeai donc vers ce point, qui est tout près des rochers du château de Morgoff, mais au lieu de cinq minutes j'en mis bien vingt au moins avant de gagner ce refuge, car la tempête avait si brusquement éclaté que j'avais dû faire mille efforts, déployer toute mon énergie et me servir de toute mon expérience pour ne pas trouver au moins dix fois la mort.

— Dans cette petite crique, complètement à l'abri du vent, je n'avais plus rien à craindre.

— Assis maintenant, très calme, dans ma barque, j'admirais donc la tempête, car, messieurs, on ne se lasse jamais d'un spectacle aussi terrible et aussi grandiose...

— La nuit était tout à coup venue, et le ciel était tout noir, la mer toute noire, d'un noir d'encre...

— Parfois le ciel se déchirait, la mer s'illuminait pendant quelques secondes et c'était tout...

— Mais j'avais beau me dire que je n'avais rien à redouter de la tempête et que ce n'était pas encore cette fois que les vagues emporteraient dans leur gouffre ma vieille carcasse, je me sentais le cœur oppressé d'un poids énorme, d'un poids immense qui m'étouffait.

— Car, si je n'avais plus à trembler pour ma peau, je songeais aux malheureux que ce terrible ouragan avait surpris...

— Nos côtes sont très dangereuses et les naufrages n'y sont pas rares par des temps pareils...

— Est-ce qu'il n'y avait pas dans ces parages quelque navire qui

courait à sa perte?... quelque vaisseau qui peut-être allait sombrer à son tour?...

— Et cette pensée m'oppressait de plus en plus, quand, soudain, je tressaillis.

— Trois ou quatre éclairs plus larges que les autres et qui s'étaient succédés sans interruption, venaient de faire flamboyer la mer jusqu'au fin fond de l'horizon, et pendant ces quelques secondes j'avais entrevu, en effet, très nettement et très distinctement, un navire que la tempête chassait, poussait et allait jeter sur les récifs qui s'avancent au pied des rochers du château de Morgoff....

— Et tout à coup un craquement terrible se fit entendre, tandis que de longues clameurs, de longs cris de détresse et d'effroi s'élevaient dans la nuit....

— Alors, savez-vous ce que je vis ?

L'œil presque hagard, le père Pornic regardait tour à tour le comte de Belleruche et de Prades.

Il était devenu tout pâle et son visage s'était crispé d'un frisson.

— Non, messieurs, fit-il la voix de plus en plus sourde, vous n'allez pas me croire... vous ne pourrez pas me croire....

— Vous allez vous dire ce que je me suis dit moi-même cent fois, ce que je me dis moi-même toutes les fois que je pense à cet épouvantable moment....

— Vous allez vous dire : « Ce pauvre vieux est fou et il n'a certainement pas vu la scène horrible, la scène sauvage qu'il nous raconte.

« Ce pauvre vieux est encore sous le coup de quelque cauchemar affreux, et il prend pour la réalité les visions d'un songe.... »

— Non, messieurs, et si incroyables, si invraisemblables que puissent vous paraître les faits que je vais vous raconter, ils ne sont malheureusement que trop vrais!....

— Mais écoutez-moi toujours !

— Je venais donc d'entendre ce craquement terrible, ces longues clameurs et ces grands cris de détresse qui m'annonçaient qu'une fois de plus un navire venait de trouver sa perte dans les parages si dangereux du château de Morgoff....

— D'abord, je m'étais dressé d'un bond, et ma première pensée avait été de me porter au secours des naufragés... de me porter au secours de ces pauvres gens dont j'entendais, au milieu du bruit furieux des vagues et des grondements du tonnerre, les appels de plus en plus désespérés....

— Mais vouloir reprendre le large avec une barque comme la mienne, avec une barque qui aurait été brisée dès la première minute, eût été un acte insensé, une véritable folie....

— Et j'étais là, prêtant toujours l'oreille à ces cris qu'il me semble entendre encore, à ces cris des pauvres naufragés qui allaient mourir et à qui nul ne pourrait porter secours, quand je vis passer devant la petite crique où je m'étais réfugié, une barque éclairée d'un falot, une barque dans laquelle un homme, tête nue, les bras nus, faisait force de rames....

— Et, à la lueur du falot, j'avais reconnu cet homme....

— C'était le gardien du château de Morgoff... c'était Korrigan!...

— La barque disparut bientôt, emportée, soulevée par les vagues, tandis que la lumière du falot peu à peu s'effaçait, s'éteignait dans la nuit....

— A la lueur des éclairs, je pouvais encore entrevoir le navire qui lentement se couchait, s'abîmait dans les flots....

— Les clameurs et les cris de désespoir des naufragés m'arrivaient moins distincts....

— C'était fini!

— L'horrible catastrophe était accomplie!

— Les récifs de Morgoff comptaient un sinistre de plus!

— Et je ne pensais plus qu'à Korrigan, qu'à ce misérable que je ne connaissais pas alors, et dont j'admirais l'héroïsme et le courage....

— Car, je n'en doutais pas, c'était bien par dévouement qu'il risquait ainsi sa vie....

— Et, debout dans ma barque, je restais les yeux anxieusement fixés vers l'endroit où il avait disparu....

— Mais je ne voyais plus rien... je n'entendais plus rien... plus rien que le bruit du tonnerre et que le déchaînement de plus en plus formidable de la tempête....

— Et comme je demeurais toujours l'œil fixé sur la mer toute noire, sur la mer pleine de ténèbres... comme je cherchais encore à retrouver dans toute cette ombre les traces de Korrigan, soudain, je tressaillis, joyeux.

— Oui, joyeux, car j'avais eu peur... car j'avais tremblé pour lui....

— Mais là-bas... là-bas... très loin encore, je venais d'apercevoir comme une étincelle qui courait, bondissait à la crête des vagues.

— C'était lui qui revenait... c'était sa barque qui se rapprochait....

— Et bientôt je le revis, faisant force de rames toujours; mais il n'était pas seul.

— Comme il se rapprochait de plus en plus, je pus apercevoir, couché devant lui, le corps d'une jeune femme éclairé par la lueur crue du falot....

— Mais, soudain, je restai tout saisi....

— Au lieu de regagner le rivage, comme je m'y attendais, c'est-à-

dire au lieu de se diriger tout droit vers les rochers, de Morgoff, où lui seul pouvait s'aventurer, il vint, à son tour, se réfugier dans la petite crique où je me trouvais....

— Il devait se croire bien seul, car la pensée ne lui vint même pas de jeter un coup d'œil autour de lui, mais eût-il eu la moindre méfiance qu'il lui aurait été impossible de me voir, tant je me trouvais perdu et noyé dans l'ombre.

— Mais, moi, je le voyais bien... je le vois encore!... Oh! le misérable!... le misérable!...

Et brusquement, comme saisi d'horreur, le vieil aubergiste laissa tomber sa tête dans ses mains.

Puis, toujours ainsi, et la voix très sourde, à peine distincte, comme s'il ne parlait que pour lui seul.

— Oh! oui, reprit-il, je le vois encore... je le verrai toujours!... Oui, toujours j'aurai devant les yeux cette scène atroce, affreuse, inouïe!... Oh! quel monstre!....

Il se tut encore, puis, toujours très bas et comme s'il avait peur de ce qu'il allait dire.

— La barque s'était arrêtée, reprit-il encore. Korrigan venait d'abandonner les rames et de passer sa manche sur son front ruisselant de sueur... Et, tout de suite, brusquement, il se pencha, s'agenouilla devant la jeune femme étendue devant lui....

— Oh! elle aussi je la revois!... elle aussi est encore là, devant moi, au moment où je parle....

— Elle vivait encore!

— C'était une toute jeune femme, blonde, très belle... Sur son visage livide se lisait toute l'horreur de la terrible catastrophe... Elle était très richement vêtue et des bijoux et des diamants étincelaient à ses poignets, à son cou, à ses oreilles....

— Et c'étaient ces bijoux et ces diamants que pendant quelques secondes, toujours accroupi devant elle, Korrigan, très pâle et dont le visage avait pris une expression véritablement effrayante, véritablement sinistre, regarda avec des yeux flamboyants de convoitise.

— Mais c'était surtout le collier, le magnifique collier qui ornait son cou et qui sous la lumière du falot jetait mille feux, mille étincelles, qu'il contemplait, les lèvres contractées par un horrible sourire....

— Et, soudain, ses mains brutales s'abattirent sur la jeune femme.

— En un clin d'œil, Korrigan avait arraché le collier, arraché les boucles d'oreilles... Mais il lui fallait aussi les bagues, et comme il ne pouvait les avoir assez vite, alors....

— Alors? firent vivement ensemble M. de Belleruche et de Prades en voyant que le père Pornic venait de s'arrêter court.

— Alors ce monstre tira de sa ceinture un large couteau, et avec une sorte de rage se mit à couper, à scier les doigts!

Le comte et le marquis n'avaient pu retenir un mouvement d'horreur.

— Oh! ce ne fut pas long, reprit le vieil aubergiste avec un léger frisson. Quelques secondes à peine!... Puis, soulevant dans ses bras robustes, dans ses bras puissants le corps frêle de la jeune femme, il la rejeta dans la mer où bientôt elle disparut.

— Ce que je venais de voir... cette scène hideuse que j'avais eue sous les yeux... ce crime atroce dont j'avais été le témoin, m'avait rempli d'une telle épouvante que je n'aurais pu articuler un mot, jeter un cri.

— Korrigan venait déjà de regagner le large... déjà je voyais au loin son falot danser de nouveau sur les flots.

— Le misérable, bravant encore la tempête qui, toujours, se déchaînait avec la violence la plus terrible... bravant aussi le ciel qui à chaque instant aurait pu le foudroyer... le misérable retournait là-bas!... là-bas, vers le navire échoué!... là-bas, où sans doute, il pourrait trouver encore une autre victime à dépouiller... un autre forfait à commettre!....

— Un assez long moment s'écoula, puis sa lumière, qui s'était effacée, soudainement reparut.

— Haletant, une sueur froide au front, je la regardais s'approcher et reprendre très rapidement le chemin de la crique....

— A demi couché, je ne bougeais pas plus qu'un mort, mais mon angoisse et mon anxiété redoublaient en me demandant à quelle autre atrocité j'allais assister encore.

— Comme un coup de vent, la barque du bandit revint à la même place que tout à l'heure, et, comme tout à l'heure, elle rapportait un cadavre!....

— Cette fois, c'était encore une femme... une femme aussi très richement vêtue, mais celle-là n'était plus jeune... celle-là avait des cheveux gris!....

— Elle vivait aussi, comme l'autre!

— Celle-là n'avait point, comme la pauvre jeune femme blonde, un magnifique collier, ni de riches bijoux, mais elle devait être tout de même une bonne proie, car tandis que ses mains sacrilèges palpaient et fouillaient son cadavre, je voyais l'horrible visage de Korrigan rayonner, se transfigurer.

— Tout à coup même il ne put retenir un cri... un cri de cupidité féroce, pendant que, penché sous le falot, ses mains tremblantes

serraient une bourse... une bourse dont il vida le contenu dans son bonnet en un ruissellement de pièces d'or....

“ Et ce qui se passa encore à ce moment-là... ce que je vis encore pendant les quelques minutes qui suivirent, jamais non plus je ne pourrai en perdre le souvenir... jamais non plus je ne pourrai l'oublier....

“ Car Korrigan n'était plus le même Korrigan !... plus le même monstre effrayant qui m'avait rempli tout à l'heure de tant d'horreur et de tant d'effroi !

“ C'était un être à part, un être étrange et qui n'avait plus rien d'humain !

“ Aussi pâle, aussi livide que la malheureuse naufragée dont il venait de dépouiller le cadavre, c'était avec une joie diabolique, avec une joie infernale qu'il comptait et recomptait les pièces contenues dans son bonnet.

“ Parfois aussi il les prenait à poignées, puis, les laissant retomber très doucement, très lentement, il semblait se griser du son qu'elles rendaient, de l'éclat qu'elles jetaient.

“ D'autres fois enfin le bandit avait un petit rire nerveux, un petit rire de triomphe que l'on ne pouvait entendre sans frémir.

“ Et je ne pouvais détourner mon regard de cet homme, quand, brusquement, je ne le vis plus.

“ Il venait d'éteindre son falot.

“ Puis j'entendis le bruit de sa barque qui doucement se perdait dans l'ombre... Mais cette fois, elle ne reprenait plus le large, et c'était du côté du château de Morgoff... du côté de son repaire que Korrigan se dirigeait.

“ Comme la tempête venait enfin de se calmer, j'entendis pendant quelques secondes encore le bruit des rames, puis, tout à coup, un autre bruit qui me fit tressaillir.

“ Korrigan venait de se débarrasser de son cadavre ?

“ La vieille femme en cheveux gris venait d'aller rejoindre la jeune femme blonde !

“ La mer emportait le terrible secret de cet assassin !

“ Mais, ce secret, moi je le connaissais !...

“ Mais ces crimes que Korrigan croyais ignorés de tous, moi je les avais vus s'accomplir sous mes yeux !

“ Aussi, quand je fus sorti de cet affreux cauchemar et que j'eus recouvré un peu de sang-froid, ma première pensée fut-elle pour me demander ce que j'allais faire et quelle conduite je devais tenir.

“ Mon devoir n'était-il pas de prévenir la justice ?

“ Mon devoir n'était-il pas de faire châtier ce bandit ?

“ Oui, sans doute, c'était là que je devais faire sans hésitation et sans retard si je ne voulais pas me faire en quelque sorte son complice....

“ Et déjà je me disposais à aller trouver le procureur de la République, quand une réflexion m'arrêta.

“ Oui, j'avais bien été le témoin de ces deux crimes atroces et qui, très certainement, ne devaient pas être les premiers que l'infâme Korrigan devait avoir à se reprocher, mais j'étais le seul !....

“ Or, suffirait-il de mon unique témoignage pour faire arrêter, condamner ce misérable ?

“ D'un autre côté, je ne suis qu'un très pauvre diable et Korrigan, gardien du château de Morgoff... Korrigan, valet de M. le baron de Chancel, est presque un personnage.

“ Par conséquent, n'allais-je pas engager une lutte trop inégale et commettre une grave imprudence en lançant contre lui une si terrible accusation que personne ne pourrait appuyer, que personne ne pourrait confirmer ?

“ Et de réflexion en réflexion j'en arrivai enfin à me convaincre que je ferais mieux de me taire et de garder pour moi l'épouvantable secret que le hasard m'avait dévoilé.

“ Mais je ne vous le cache pas, le silence que je m'étais imposé, ou plutôt que les circonstances m'imposaient, était devenu pour moi un véritable supplice, une véritable torture.

“ Mais c'était surtout pendant les tempêtes... c'était surtout quand j'entendais la mer hurler que j'avais toutes les peines du monde à me taire....

“ Car alors ma pensée se reportait tout de suite et invinciblement sur Korrigan... sur Korrigan que je voyais sauter dans sa barque... épier la tempête... guetter des naufrages, et se ruer peut-être encore, sinistre rôdeur de l'Océan, sur les pauvres victimes que les flots emportaient !....

“ Mais, deux fois surtout, ma prudence fut mise à une rude, à une terrible épreuve.

“ Le hasard avait amené chez moi ce bandit !... chez moi Korrigan !....

“ Il s'était assis là, à cette table où, tout à l'heure, vous avez vu cette vieille mendicante.

“ En le voyant entrer, tout mon sang ne fit qu'un tour, et tandis que je m'approchais de lui pour lui servir le verre d'eau-de-vie qu'il m'avait demandé, j'avais une si folle envie de lui sauter à la gorge que je ne sais vraiment par quel miracle j'ai pu me retenir....

“ D'ailleurs, mon visage avait dû trahir mes sentiments, car je

m'aperçus que, tout en lampant lentement son verre, le brigand me jetait parfois des regards étonnés, presque inquiets.

“ La seconde fois même, il me regarda jusqu'au fond des yeux, jusqu'au fond de l'âme, se demandant très probablement pourquoi je lui faisais un si brutal accueil et si par hasard je ne connaissais pas son effrayant secret....

“ Il ne resta, du reste, que quelques minutes, puis je ne l'ai plus revu....

Et encore tout frissonnant, tout frémissant du tragique souvenir qu'il venait d'évoquer, le vieil aubergiste ajouta :

—Voilà donc, monsieur, les terribles secrets qui se cachent derrière les sombres murailles du vieux château de Morgoff !... Voilà donc, si la curiosité vous pousse à y aller et si vous réussissez à y pénétrer, l'horrible bandit que vous aurez en face de vous !...

Mais le comte de Belleruche venait déjà de l'interrompre ; puis, d'une voix très grave :

—Maître Pornic, dit-il, vous me faites l'effet d'un brave homme et d'un bon cœur....

“ Je veux donc répondre à votre franchise par une franchise égale, et puisque vous venez de nous montrer assez de confiance pour nous faire ces effrayantes confidences, je veux, à mon tour, vous faire les nôtres... je veux, à mon tour, vous dire que, si nous allons au château de Morgoff, ce n'est pas la curiosité qui nous pousse....

Mais nous y venons pour arracher des mains de l'infâme Korrigan et de l'infâme Micheline deux infortunées créatures qu'ils séquestrent, qu'ils torturent peut-être !...

Et comme le père Pornic n'avait pu s'empêcher de tressaillir.

—Oh ! vous me regardez avec surprise, reprit vivement le comte, mais c'est pourtant aussi une bien sombre et bien terrible histoire que celle que je pourrais vous raconter....

“ Car souvenez-vous de cette jeune femme dont vous nous parliez tout à l'heure... de cette jeune femme que vous avez entrevue sur la tour, si pâle, si désespérée et qui semblait demander vengeance au ciel, vengeance à Dieu....

—Oui ! oui !

—De cette jeune femme que vous avez vue une autre fois courir, folle et échevelée, puis s'abattre enfin sous une pluie d'éclairs, tandis que tout le château semblait en feu....

—Eh bien ? fit vivement et anxieusement le père Pornic.

—Eh bien, cette malheureuse, dont le chagrin a fait sombrer la raison, a été enlevée à la tendresse et à l'affection de son père par un misérable qui a l'âme aussi vile, l'âme aussi noire que ses deux valets, que l'atroce Korrigan et l'affreuse Micheline....

—Par le baron de Chancel !

—Oui, par le baron de Chancel !

—Est-ce possible ! s'écria, tout saisi, le vieil aubergiste.

—Aidé par un homme aussi misérable que lui et qui avait intérêt à se faire son complice, le baron de Chancel l'a brusquement et par surprise... brusquement et grâce au piège le plus odieux, transportée ici au bout du monde... ici dans le château de Morgoff qui est devenu pour elle une véritable prison... ici, enfin, où il pensait bien qu'on ne la retrouverait plus, qu'on ne la découvrirait plus....

—Est-ce vrai ?... Est-ce vrai ? répétait le père Pornic en regardant le comte. Le baron de Chancel serait donc aussi gueux que Korrigan !...

—Oui, aussi gueux !... Oui, le maître et le valet se valent !...

Et si vous voulez connaître le malheureux père à qui je viens de faire allusion... le malheureux père à qui l'on avait ravi sa fille adorée... sa fille, sa dernière joie et sa dernière espérance... regardez-moi... il est devant vous... c'est moi... le comte de Belleruche !

Et le comte venait de se redresser, si pâle et le regard si flamboyant, que le vieil aubergiste ne put s'empêcher de tressaillir encore.

—Mais ce crime-là, reprit-il, la voix toute tremblante d'une immense colère contenue, n'est pas le seul dont nous aurons un jour à demander compte à cet homme... à demander compte un jour au baron de Chancel....

“ Car vous le savez vous-même, ma fille n'est pas seule au château de Morgoff....

“ N'avez-vous pas, un jour, en passant près de ses murs, entendu des cris d'enfant... des cris si déchirants que vous en êtes resté éperdu ?

“ N'avez-vous pas une autre fois, la fois de cet épouvantable orage, la fois de cette effrayante tempête, aperçu cette enfant courir, elle aussi, sur la tour tout en feu... sur la tour que la foudre frappait et balayait... cette pauvre enfant qui, sans doute, allait au secours de ma fille ?

“ Eh bien ! celle-là aussi est gardée, séquestrée, enterrée toute vivante dans ce repaire de bandits !...

“ Eh bien ! celle-là aussi, grâce à la complicité du baron de Chancel, a été arrachée à l'amour, à la tendresse de sa pauvre mère qui a failli en mourir !...

Et voici son père ! ajouta le comte en montrant de Prades.

Celui-ci n'avait pu réprimer un léger mouvement.

—Et c'est aussi pour elle, acheva le comte, et c'est aussi pour la délivrer que nous allons au château de Morgoff... au château de Morgoff qu'il faudra bien que l'on nous ouvre... au château de Morgoff où nous saurons bien entrer, je vous le jure !...

Et plus pâle et les yeux plus étincelants encore, le père d'Yvonne, le poing crispé, venait d'avoir un geste plein de menace.

Le père Pornic venait brusquement de se redresser, puis de croiser vivement les bras, comme un homme frappé d'une idée subite.

—Oui, pardieu, vous y entrerez, monsieur le comte, s'écria-t-il le visage rayonnant, et vous y entrerez même sans avoir besoin de cette canaille de Korrigan et de cette vieille coquine de Micheline...

—Oui, vous y entrerez et de telle façon que je vois déjà l'ahurissement, le saisissement de ces deux misérables quand, tout à coup, vous surgirez devant eux...

—Car on ne pense pas à tout, tout de suite, n'est-il pas vrai?... Mais, maintenant, je me souviens... Mais, maintenant, je me rappelle... Ecoutez, écoutez, M. le comte!

Et le vieil aubergiste, posant alors une de ses mains sur le bras de M. de Belleruche et l'autre sur le bras du marquis de Prades, eut un petit rire silencieux.

—Oui, oui, c'est moi qui vous conduirai, c'est moi qui vous mènerai au château de Morgoff, et laissez-moi faire! dit-il d'un air triomphant. Je vous réponds que je viens d'avoir une bonne idée et que vous ne serez pas fâchés d'avoir fait ma connaissance... Sans que vous ayez besoin de vous faire ouvrir les portes, vous entrerez dans le château de Morgoff aussi aisément, aussi facilement que vous êtes entrés chez moi...

—Seulement, messieurs, ajouta-t-il, comme je vous l'ai dit, vous serez obligés de prendre patience et d'attendre jusqu'à demain...

Et, comme M. de Belleruche et de Prades n'avaient pu retenir un mouvement:

—Oh! de toutes les façons, c'est forcé! dit-il vivement. Car regardez... regardez ce ciel-là!...

Le ciel, qui s'était assombri depuis quelques instants, prenait, en effet, un aspect de plus en plus menaçant.

—Et ce vent... ce vent qui de plus en plus s'élève! reprit le père Pornic en faisant un geste pour montrer la route, où d'énormes tourbillons de poussière s'envolaient. Oh! je le connais bien, et Korrigan aussi!... C'est le vent précurseur des tempêtes! Et qui sait si, dans quelques heures, il n'y aura pas encore, là-bas, du côté de Morgoff... là-bas, dans ces parages si dangereux et où déjà tant de pauvres vaisseaux sont venus se briser... tant de malheureuses victimes sont venues s'engloutir... oui, qui sait s'il n'y aura pas encore quelque nouvelle catastrophe, quelque nouveau naufrage!...

Le père Pornic, en prononçant ces dernières paroles, venait d'avoir comme un tressaillement. Puis, s'étant levé, il se mit à marcher lentement de long en large, tandis que, les sourcils froncés et la voix sourde il reprenait:

—Oui, c'est un beau temps pour Korrigan... un beau temps pour ce misérable qui, sans doute, se prépare déjà à commettre de nouveaux crimes...

—Là-haut, dans son repaire, il me semble le voir...

—Tout frissonnant de fièvre, tout frémissant de joie, il ne doit plus quitter des yeux le ciel, il ne doit plus quitter des yeux la mort!...

—Et voyez! voyez! le ciel de plus en plus s'assombrit!... la mer de plus en plus doit devenir furieuse!...

—Et Korrigan et la vieille Micheline plongent au loin leurs regards.

—N'y a-t-il rien sur l'Océan?... Aucun navire n'apparaît-il à l'horizon?... Est-ce que cette belle tempête ne leur rapporterait rien?...?

—Oui, c'est ainsi, j'en suis sûr, que les choses doivent se passer en ce moment au château de Morgoff!...

—Mais patience!... patience, M. le comte!... Dans quelques heures, vous ne serez plus séparé de votre fille, et vous, monsieur, ajouta le vieil aubergiste en se tournant vers le marquis de Prades, vous ne serez plus séparé de votre enfant!...

—Dans quelques heures, le château de Morgoff aura lâché sa proie, et qui sait aussi si l'heure de l'expiation ne sonnera pas enfin pour ces deux monstres... pour cette horrible Micheline que le baigne attend!... pour cette infâme Korrigan que l'échafaud réclame!...

Le père Pornic s'animait, son geste était plein d'énergie, ses yeux chargés d'éclairs.

—Car, après tout, s'écria-t-il, n'ai-je pas eu tort de me taire?... Car, après tout, ne me suis-je pas fait leur complice par mon silence?

—Non, non, quoi qu'il puisse arriver, je ne me tairai plus!... quoi qu'il puisse arriver, je parlerai!... je démasquerai ces misérables!...

—Et quant à vous, messieurs, si, tout à l'heure, je vous demandais de garder pour vous ce terrible secret que je n'avais encore osé confier à personne, à présent je ne vous le demande plus, à présent je vous le livre... à présent vous pouvez le crier à qui voudra l'entendre, car Pornic n'hésite plus... car Pornic ne tremble plus!... Ah! canaille, ajouta-t-il en tendant un poing menaçant comme s'il avait en face de lui Korrigan, canaille, je ne te laisserai pas jouir impunément de l'or que tu as volé!

Au loin, un coup de tonnerre gronda.

C'était comme si la voix de Dieu répondait au vieil aubergiste!

C'était comme si le ciel aussi menaçait Korrigan!...

Tout pâle encore d'indignation, le père Pornic venait d'aller sur le pas de la porte, et son regard fixe, étudia longuement les nuages. Ils étaient très lourds, très noirs, et couraient très rapidement, poussés par le vent qui, à chaque minute, soufflait avec plus de violence, plus de fureur.

Puis étendant la main devant lui, pour désigner un point très éloigné et que l'on ne pouvait apercevoir.

—C'est là-haut qu'ils se dirigent, reprit-il. C'est encore là-haut... sur le château de Morgoff que, dans quelques heures, la tempête surtout éclatera... Ah! que le feu du ciel le brûle donc, ce château maudit!... ce repaire infâme où se cachent tant de crimes!...

Mais le comte et de Prades ne l'écoutaient plus.

Tous les deux venaient de reporter encore leurs pensées sur Yvonne et sur Suzanne...

Mais M. de Belleruche surtout tremblait, le cœur serré d'une mortelle angoisse.

Yvonne vivait-elle encore?

Affreuse appréhension!

Terrible incertitude!

Peut-être, quand il avait cru avoir bientôt le suprême bonheur de la serrer dans ses bras, n'allait-il connaître que la pire douleur de sa vie... que l'horrible douleur de l'avoir perdue à jamais!...

Et pour comble de torture, pour comble de supplice, cette inaction forcée... ce long retard auquel il était condamné avant de courir vers elle!...

Attendre là des heures, des siècles!...

A cette pensée, il aurait jeté des cris de rage...

Avec un lourd soupir, il laissa tomber sa tête sur sa main, l'œil fixe, très pâle, tandis que le père Pornic, qui en le voyant si triste n'osait plus lui parler, discrètement se retirait...

Et de longues heures s'étaient écoulées... la nuit était depuis longtemps tombée, que le père de Suzanne et le père d'Yvonne, suivant tous deux leurs pensées, gardaient encore en face l'un de l'autre le même silence et la même immobilité.

Mais pourtant, parfois, dans un souffle, chacun d'eux laissait jaillir un nom de ses lèvres:

—Chère Yvonne! murmurait le comte.

—Chère petite Suzanne! murmurait de Prades.

V. — LE PIÈGE

Comme les premiers rayons de l'aube commençaient à blanchir les tours du château de Morgoff, la vieille Micheline se réveilla tout à coup en sursaut.

D'un bond, elle se trouva assise sur son lit, les bras croisés sur les genoux, le front livide, l'œil hagard.

—Korrigan!... Korrigan! appela-t-elle.

Mais sa voix, où l'on sentait un immense effroi, était si faible et si sourde que Korrigan ne l'entendit pas.

Elle répéta encore:

—Korrigan!... Korrigan!

Mais le ronflement sonore du misérable seul lui répondit.

La chambre était encore pleine d'ombre, et, dans cette ombre, immobile, la sueur au front, la vieille mégère restait l'œil dilaté, le cou tendu, écoutant...

Écoutant quoi?

Elle ne savait pas au juste.

Mais elle avait peur.

Mais il lui semblait que, dans les ténèbres, il y avait quelqu'un qui rôdait, qui s'approchait, qui allait la saisir...

Car, à peine réveillée, elle restait encore sous le coup des rêves horribles, des songes affreux qu'elle venait d'avoir.

Yvonne, Suzanne se dressaient devant elle comme deux spectres menaçants. Et devant elle aussi surgissaient d'autres fantômes, toutes les victimes de Korrigan!...

—Et, longtemps encore, elle resta pleine de frissons, pleine de terreur, toujours écoutant, toujours épiait...

Il lui semblait que des coups furieux ébranlaient la porte, et que des voix l'appelaient... Et cette hallucination était même si forte qu'elle finit par avoir un grand cri qui réveilla enfin Korrigan.

—Qu'as-tu donc? s'écria-t-il tout blême, tout saisi.

—J'ai peur!

—Tu es folle!... Peur de quoi?

—Il me semble qu'il y a là quelqu'un qui marche... Écoute?

—Je n'entends rien... Je te dis que tu es folle! dit-il après avoir prêté l'oreille pendant un instant.

—Ah ! c'est que j'ai eu de si horribles cauchemars ! fit-elle la voix sourde et en continuant de jeter dans la chambre des coups d'œil pleins d'effroi. Mais aussi c'est ta faute !...

—A moi ?

—Oui, c'est toi qui m'épouvantes quand tu me parles comme tu me parlais cette nuit... Les gendarmes !... la prison !... le bagne !... Tous ces mots me glacent le sang....

—Mais c'est toi qui t'effrayes, au contraire ! répliqua-t-il vivement. Mais c'est toi qui tremblais à la pensée de ces deux hommes, de ces deux inconnus !...

—Allons, rassure-toi, ajouta-t-il, ce n'est pas encore aujourd'hui que l'on nous coupera le cou !...

Mais elle venait d'avoir un geste plein de colère.

—Ne plaisante pas ainsi ! s'écria-t-elle toute frissonnante. Ces plaisanteries-là peuvent parfois porter malheur !...

—Et puis, veux-tu que je te dise ?

—Quoi ?

—Eh bien ! je ne sais si c'est l'effet de ces horribles rêves, de ces épouvantables cauchemars qui m'ont hantée toute la nuit, mais ce matin je ne me reconnais plus, je ne suis plus la même, et j'ai de bien sombres, de bien sinistres pressentiments !...

—Quels pressentiments !... Dors donc... oui, dors donc plutôt que de te mettre à trembler ainsi !...



—Je la vis disparaître en emportant dans ses bras un corps inanimé.

—C'est plus fort que moi, dit-elle la voix de plus en plus sourde, mais je n'ai jamais été aussi poltronne que je le suis aujourd'hui... C'est une idée fixe que j'ai... une idée qui ne me quitte plus que la journée ne s'écoulera pas sans que je coure quelque grand danger, sans que je meure peut-être !

—Sais-tu que tu n'es pas gaie ! fit avec un petit rire forcé le misérable Korrigan. Ma parole, tu finiras par me faire peur à mon tour !...

Mais, toute pâle, elle demeurait le regard perdu, hochant doucement la tête.

Puis, brusquement, elle se jeta à bas du lit.

—Tu te lèves déjà ? dit le vieux bandit. C'est à peine jour...

Mais, sans répondre, elle s'habillait à la hâte, très nerveuse, tandis que son visage prenait tout à coup une expression si étrange et si sinistre, que Korrigan, qui la suivait des yeux, ne put s'empêcher de tressaillir.

Car il venait de repenser aux paroles qu'il n'avait pu entendre sans devenir livide de terreur.

—Où vas-tu donc ?... Que vas-tu faire ? demanda-t-il vivement, plein d'anxiété.

—Tu le sais bien ! répondit-elle avec une flamme dans les yeux.

—Micheline ! s'écria-t-il avec épouvante.

Mais elle haussa les épaules.

—Ronfle !... Laisse-moi faire ! dit-elle.

Et tout en disant ces mots, elle venait d'allumer une lanterne puis de se diriger vers un coin de la chambre.

Il y avait là une grande caisse sans couvercle dans laquelle Korrigan mettait ses outils.

La vieille mégère prit dans cette caisse un énorme marteau, une sorte de ciseau, puis, armée de sa lanterne, elle sortit si vivement, si rapidement, que le vieux bandit, qui venait de se dresser tout pâle, n'eut pas même le temps de la retenir.

Les tours du château de plus en plus s'éclairaient, mais la cour restait encore toute noyée d'ombre.

Micheline la traversa en marchant droit devant elle, puis s'arrêta devant un renfoncement sous lequel, à la lueur de sa lanterne, elle put apercevoir une porte de fer, étroite et très basse, dont la serrure manquait.

Non sans peine, tant ses gonds étaient rouillés par l'humidité, la vieille tourmenteuse d'Yvonne et de Suzanne finit par l'ouvrir et se trouva dans une sorte de couloir, de boyau plutôt, où il aurait été impossible à deux personnes de passer de front.

C'était là un des souterrains du vieux château de Morgoff...

A peine était-on entré que le terrain descendait brusquement et dans une pente de plus en plus rapide, pendant environ cinquante mètres... Alors seulement il redevenait de plein-pied, mais il se rétrécissait encore et le sol sur lequel on marchait n'était plus que de la boue, que de la vase dans laquelle on s'enfonçait, on s'enlaidait plus haut que la cheville...

Micheline avait d'abord descendu la pente dont nous venons de parler d'un pas assez sûr ; mais, arrivée à l'endroit où elle finissait, elle n'avança plus que très lentement...

Un vent très froid, très humide, et qui venait on ne savait d'où, lui fouettait le visage, et pour ne pas glisser, ne pas tomber presque à chaque pas, elle était obligée de s'appuyer d'une main au mur dont chaque pierre ruisselait d'eau...

Ce chemin, d'ailleurs, tournait, faisait des zigzags et des détours à l'infini...

C'était certainement un labyrinthe qu'il fallait bien connaître pour s'y aventurer, car si, par malheur, la lumière dont on se servait pour s'éclairer arrivait à s'éteindre, on risquait fort de ne plus retrouver son chemin et d'y rester enseveli...

La vieille Micheline s'avança ainsi à travers ce souterrain pendant environ dix minutes, puis, tout à coup, elle s'arrêta, baissa sa lanterne, et regarda attentivement le sol

Il y avait là moins de boue, moins de vase, et le terrain devenait beaucoup plus ferme, beaucoup plus solide...

Mais elle se releva presque aussitôt.

—Non, ce n'est pas là, dit-elle.

Et elle reprit son chemin...

A mesure qu'elle s'enfonçait plus avant dans ce lieu effrayant et sinistre, le vent qui la frappait à la figure devenait de plus en plus humide, de plus en plus glacial...

Mais elle n'avait pas l'air de s'en apercevoir.

Elle avançait toujours, son regard ne quittant plus maintenant le sol qui devenait de plus en plus sec et qu'elle continuait d'éclairer avec sa lanterne.

Dix fois, vingt fois au moins, elle se baissa pour l'examiner, l'étudier encore, et, chaque fois, elle se releva en murmurant les mêmes mots :

—Non, ce n'est pas là...

Puis elle repartait, marchant d'une allure plus rapide.

Et sa figure, à mesure qu'elle avançait davantage dans ce sombre labyrinthe, prenait de plus en plus cette étrange, cette sinistre expression dont, tout à l'heure, avait paru si vivement frappé Korrigan...

Et, tout à coup, comme elle venait encore de baisser sa lanterne pour regarder à ses pieds, elle tressaillit.

—Je crois que c'est là ! murmura-t-elle encore, tandis qu'un éclair d'horrible joie étincelait dans ses yeux.

Elle posa sa lanterne et s'agenouilla.

Il y avait à cet endroit une dalle très large qui, d'un côté, touchait presque le mur, et qui, de l'autre, laissait à peine la place pour poser le pied...

Un large trait, qui pouvait ressembler à une simple rainure, mais qui, en réalité, était une charnière, divisait en deux cette dalle dont les quatre côtés étaient scellés au sol par une épaisse couche de ciment.

—Oui, je ne me trompe pas, c'est bien là ! reprit l'horrible femme, l'œil illuminé d'un nouvel éclair.

Alors on aurait pu voir un étrange et saisissant spectacle !

Le ciseau dans une main, le lourd marteau dans l'autre, la vieille mégère frappait, frappait d'une main vigoureuse, cherchant à desceller cette dalle...

Les coups de marteau trouvaient de lugubres échos dans les profondeurs du souterrain, mais elle n'en semblait pas effrayée...

Le front en sueur, les longues mèches de ses cheveux gris se

collant à ses joues, elle s'acharnait à sa besogne, ne se lassant pas, frappant toujours plus fort...

Quand elle s'arrêta, un des côtés de la dalle était enfin descellé...

Alors, tout en s'essuyant le front avec sa manche, elle eut un ricanement sourd et prolongé, un ricanement qui ressemblait à un grognement de bête fauve...

Accroupie sur ses talons, elle respira pendant quelques secondes, puis, brusquement, elle reprit son travail, se mit à desceller un des autres côtés...

Et, cela fait, c'est-à-dire la pierre aussi descellée de ce côté-là, elle entama le troisième...

Mais, chose étrange ! si elle frappait toujours avec autant de force, ses coups étaient plus espacés, et, tout en frappant, elle se reculait avec une sorte de crainte, une sorte d'inquiétude, comme si cette dalle, qui ne tenait plus que par un côté, pouvait tout à coup s'engloutir et ouvrir devant elle un abîme...

Tout en nage, sans souffle, elle s'arrêta encore avant de continuer son mystérieux travail ; puis comme, au bout d'une minute, elle allait enfin le reprendre, c'est-à-dire l'achever, elle eut soudain, un cri de saisissement.

Derrière elle, sans bruit, une ombre venait de se glisser, qui l'avait remplie d'épouvante.

Mais elle se remit presque aussitôt.

Elle venait de reconnaître son mari et son complice... Elle venait de reconnaître Korrigan...

Et c'était lui, maintenant, qui la regardait avec effroi, avec terreur.

—Tu me fais peur ! s'écria-t-il. Pourquoi t'entêtes-tu dans cette idée ?... Prends garde !

—Oh ! ne crains rien ! répondit-elle en descellant le dernier côté de la pierre. Tiens ! tu vas voir !... Encore quelques coups et ce sera fait !...

Mais, très pâle, Korrigan venait brusquement de se pencher sur elle et de la saisir par sa robe.

—Prends garde, te dis-je !... prends garde ! s'écria-t-il encore. Tu te penches trop... cette pierre bouge... elle ne tient plus !... Prends garde !...

—Poltron ! ricana-t-elle. C'est fini !

Et, lentement, elle se releva, les genoux brisés, les mains écorchées, toute palpitante encore de l'immense effort qu'elle venait de faire.

Puis, avec un nouveau rire qui eût fait courir un frisson dans les veines des plus braves, elle reprit, montrant la dalle :

—Je crois que la machine fonctionnera très bien maintenant... Mais il vaudrait peut-être mieux s'en assurer...

—Comment ? dit Korrigan.

—Attends ! répondit-elle. Il me semble avoir aperçu là-bas deux ou trois pierres qui nous serviront admirablement pour faire l'essai... Viens avec moi...

Elle prit la lanterne et revint sur ses pas en cherchant le long des murs les pierres dont elle venait de parler.

En effet, au bout d'un moment, elle en trouva quelques-unes très grosses, très lourdes.

C'étaient des pierres qui, sous l'action de l'humidité, s'étaient éboulées.

On voyait encore, du reste, les larges trous qu'elles avaient laissés en tombant.

—Tiens, dit-elle en désignant du bout du pied trois de ces pierres qui se trouvaient devant elles, prends celle-ci aussi... puis celle-là... Et marchons !

Puis, élevant sa lanterne pour guider Korrigan qui venait de se charger des pierres qu'elle lui avait désignées, elle revint lentement vers la dalle...

—Ne va pas trop vite ! cria vivement le vieux bandit. Regarde bien à tes pieds !... Il ne faudrait qu'un pas de trop !...

—Sois tranquille, j'ouvre l'œil ! répondit-elle. Avance toujours...

Puis, ayant marché quelques secondes encore :

—Halte ! fit-elle brusquement. Débarrasse-toi...

Korrigan laissa tomber les pierres devant lui.

—Et maintenant, prends la lanterne, ajouta-t-elle. Eclaire-moi bien, et vois !

La vieille mégère, malgré son âge, était forte comme un homme.

Elle se baissa, s'empara d'une des pierres qu'elle souleva presque sans effort au-dessus de sa tête, puis, la jetant de toutes ses forces sur la dalle :

—Ouf ! dit-elle.

La dalle bascula et la pierre disparut...

Pendant une seconde, le temps d'un éclair, on l'entendit se perdre au fond de nous ne savons quel affreux, quel épouvantable abîme, et ce fut tout.

L'horrible créature rayonnait.

Korrigan avait pâli.

Ils se regardèrent silencieusement, et deux fois encore ce fut la même scène... deux fois encore la dalle bascula sous le poids des autres pierres.

La vieille Micheline était de plus en plus rayonnante, de plus en

plus triomphante, tandis que Korrigan la regardait, frappé de stupeur.

—Voyons, voyons, Micheline, dit-il vivement, il s'agirait pourtant de réfléchir un peu avant de faire des bêtises... avant de risquer de gêner nos affaires.

—Je sais bien, parbleu, que cette trappe est un moyen ingénieux, un moyen excellent de se débarrasser des gens qui vous gênent !...

—Elle n'avait, d'ailleurs, pas été faite pour autre chose quand on a construit, il y a je ne sais combien de siècles, le château de Morgoff.

—Les seigneurs de ce temps-là faisaient faire par ce trou la culbute aux pauvres diables dont ils voulaient se débarrasser, et tout était dit.

—Car, au fond de ce trou, au fond de cet abîme, c'est l'Océan... l'Océan qui ne parle pas, qui ne trahit pas.

—Mais depuis de longues années... depuis qu'il n'y a plus de château féodaux et plus de seigneurs, pour se faire la guerre entre eux, cette pierre avait été scellée, condamnée...

—Et maintenant tu la rouvres pour ces deux inconnus entrevus dans l'auberge du vieux Pornic... pour ces deux hommes, qui, d'après cette vieille mendicante, doivent d'un moment à l'autre se présenter ici !...

—Eh bien, vrai, ajouta-t-il, pendant qu'un frisson lui passait sur la face, tu me fais peur !... Oui, cette idée, dans laquelle tu t'entêtes, m'épouvante et me donne le vertige !... Et cependant je m'appelle Korrigan !...

—Aussi, réfléchis encore... réfléchis bien avant d'aller plus loin... —C'est tout réfléchi ! fit-elle, la voix sombre.

—Oh ! ce n'est pas pour eux que je te parle, reprit-il plus vivement, c'est pour nous...

—Nous n'avons rien à craindre...

—C'est pour les conséquences terribles, qu'une pareille idée peut avoir...

—Elle n'en aura pas.

—Car si ces deux hommes disparaissent... si ces deux hommes sont supprimés, crois-tu que l'on ne saura pas leur visite au château de Morgoff ?...

—Eh bien ?...

—Et alors, que répondras-tu, quand on viendra te demander ce qu'ils sont devenus ?... Oh ! oui, vois-tu, cette fois j'ai peur !... cette fois je tremble !

—Tremble si tu veux, mais laisse-moi agir !

—Femme !...

—Laisse-moi agir, te dis-je !... Je sais ce que je fais, répondit-elle avec un entêtement inébranlable.

—D'ailleurs, tu te souviens de ce que je t'ai dit ?... S'il ne s'agit que de la folle et de la gamine, après tout, je m'en moque !... Car, alors, que ces deux particuliers croient ou ne croient pas ce que je leur dirai, nous ne sommes pas seuls en cause, et nous avons derrière nous le baron de Chancel, ce qui suffit à me rassurer... Mais si, comme je te le disais aussi, ces deux hommes en savaient trop long... si je m'apercevais qu'ils connaissent aussi d'autres histoires qu'ils ne doivent pas connaître... si, enfin, nous pouvions être à leur merci pour ce terrible secret que nous devons être seuls à savoir... oh ! alors, oui, Korrigan, malheur à eux !... car, je te le jure, rien ne me retiendrait, rien ne m'arrêterait !

—Ne t'exalte donc pas ainsi, dit le vieux bandit, quand je te le répète pour la centième fois que ce secret n'est connu de personne...

—Tant mieux !

—Mais admettons pour un instant que je me trompe et que tu aies raison de faire ce coup-là, reprit-il. As-tu au moins tout prévu ?

—Prévu quoi ?

—As-tu prévu que ton piège pouvait peut-être ne pas réussir ?... que ces deux hommes pouvaient peut-être échapper à ton guet-apens ?...

—Impossible !

—Qui sait ?

—Impossible ! je te le répète. Et, d'abord, comme c'est moi qui les conduirai, ils seront bien obligés de me suivre où je voudrai les conduire...

—Soit ! mais après ?

—Après ?... Regarde !... Ce couloir est si étroit que je puis à peine y passer de front, et cette dalle en occupe toute la largeur... Ici seulement, contre ce mur, la place tout juste pour poser le pied. Comme c'est moi qui marcherai la première pour éclairer le chemin, je passe là...

—Oui, là... contre le mur, interrompit-il en pâlisant, là, à deux doigts de cet abîme que ton pied effleurera... Et si tu glisses !

—Je ne glisserai pas !

—Tu m'effraies !... Le moindre faux pas, c'est toi qui deviens la première victime de ton guet-apens !

Mais elle haussa les épaules.

—Ne tremble donc pas toujours ! fit-elle, en riant d'un petit rire ironique qui disait combien elle se croyait sûre d'elle-même. Quand

Je te dis que tout ira bien et que je réponds de tout, tu peux être tranquille. . . .

—Je le souhaite ! murmura Korrigan.

—Donne-moi plutôt la lanterne et retournons chez nous. . . .

Puis, marchant très lentement l'un derrière l'autre, les deux misérables s'éloignèrent de l'abîme que la vieille Micheline venait d'ouvrir pour le comte et le marquis de Prades, et reprirent le chemin de leur logis.

Cependant, tandis que se passait dans le souterrain du château la scène si dramatique à laquelle nous venons d'assister, une autre se déroulait à quelques pas seulement de la sombre demeure du baron de Chancel.

C'était le moment où, hideuse de joie, l'horrible Micheline venait de s'assurer que la dalle fonctionnerait bien. . . engloutirait bien les deux victimes qu'elle rêvait de jeter à la mer. . .

Une voiture, conduite par un vieillard en cheveux blancs, et dans l'intérieur de laquelle se trouvaient deux hommes silencieux et pâles, achevait de gravir très lentement et très péniblement les dernières pentes qui conduisaient au château de Morgoff. . .

Enfin, comme elle venait d'atteindre le petit plateau sur lequel se dressait l'ancienne prison d'Yvonne et de Suzanne, cette voiture qui, sans doute pour ne pas attirer l'attention, avait ses deux lanternes éteintes, cette voiture s'arrêta, et tandis que les chevaux, très vieux, soufflaient très bruyamment, le poitrail ruisselant de sueur, le cocher, très agile et très lesté, en dépit de son âge, mettait rapidement pied à terre au moment même où les deux hommes qui se trouvaient à l'intérieur en faisaient autant. . .

Or, nos lecteurs ont déjà reconnu dans le vieux cocher le brave père Pornic, et dans ses deux compagnons le père d'Yvonne et l'ancien mari de Clotilde.

—Voici l'entrée principale du château, dit le père Pornic en baisant la voix et en montrant du bout de son fouet une haute et large porte de chêne toute bardée de fer.

—Derrière cette porte, c'est la cour d'honneur. . . Dans cette cour, se trouve le logement ou plutôt la niche de cette canaille de Korrigan.

—Si vous voulez frapper, vous n'avez donc qu'à vous servir de ce lourd marteau de fer. . .

—Mais je vous préviens que vous vous donnerez une peine inutile, car personne ne bougera, personne ne viendra. . .

—Aussi, ajouta le vieil aubergiste, vous ai-je dit que je croyais avoir un autre moyen de vous faire pénétrer dans le château. . .

—Il s'agit d'une brèche que j'ai remarquée à quelques pas seulement d'ici. . . tenez, là, entre ces deux tours. . .

—Il faudra escalader, il est vrai, quelques roches, mais l'escalade est facile.

—Enfin, je suis à peu près sûr que le mur, qui donne sur la cour, n'est pas très élevé et qu'il doit être très facile aussi de le franchir.

—A cette heure, Korrigan et sa femme doivent encore dormir, et c'est vous qui aurez le plaisir de les réveiller. . .

—Suivez-moi donc, messieurs. . .

Mais le comte venait de le retenir par le bras.

—Attendez ! fit-il vivement. Frappons d'abord. . .

—Oh ! ce sera du temps perdu !

—Nous verrons bien, dit de Prades.

—Soit !

Et M. de Belleruche s'étant approché de la porte, saisit le lourd marteau de fer et le laissa retomber avec force plusieurs fois.

Chaque coup trouva un long écho à travers les rochers et dans la cour du château, mais, en effet, personne ne remua, personne ne répondit.

—Quand je vous le disais ! s'écria le père Pornic. La brèche. . . il n'y a que la brèche !. . . Venez vite !. . .

Mais comme le comte venait de frapper de nouveau, soudain, il tressaillit.

—Chut ! fit-il tout bas.

—On vient ? demanda tout bas aussi de Prades.

—On parle !

On parlait, en effet, très bas, à quelques pas de la porte. . .

C'étaient Korrigan et la vieille Micheline qui, surgissant du souterrain, venaient de revenir dans la cour, et qui demeuraient tout pâles, tout saisis, entendant la porte s'ébranler sous des coups de plus en plus violents, de plus en plus furieux.

—Ce sont eux ! s'écria le vieux bandit en devenant tout blême.

—Eh bien, ne les attendions-nous pas ? répondit la vieille mégère, la voix rauque.

—Que faire ?

—Ouvrir.

—Pourtant. . .

—Ouvre ! ouvre ! c'est plus sûr. . . D'ailleurs, ne faudrait-il pas toujours finir par en arriver là, et notre obstination à tenir cette porte fermée ne pourrait-elle pas paraître suspecte ?

—Peut-être !

—Ouvre donc !. . . Et pour le reste, ne te mêle de rien. . . et laisse-moi dire, laisse-moi faire. . . Va !

Et maintenant c'était elle, la vieille Micheline, elle qui, d'habitude, toujours tremblait devant son mari et son complice, c'était elle qui ordonnait, qui commandait. . .

Pendant ce temps, le lourd marteau continuait de retentir, réveillant à chaque coup de longs et sourds échos dans le vieux château de Morgoff. . .

Et le comte ne se lassait pas de frapper, quand, brusquement, il recula.

Dans la porte, un large judas venait de s'ouvrir, et à travers le grillage, il venait d'apercevoir une figure si repoussante, si hideuse, si effrayante, qu'à son tour, pendant quelques secondes, il demeura tout saisi, tout glacé.

C'était l'ancien géôlier de la malheureuse Yvonne et de la pauvre petite Suzanne qui venait d'apparaître.

—Que voulez-vous ? demanda Korrigan la voix brusque.

—Le château de Morgoff ?

—C'est ici.

—Et celui qui le garde, c'est vous ?

—Oui.

—Je veux vous parler.

—Qui êtes-vous ?

—Ouvrez d'abord, vous saurez ensuite qui je suis.

Et Korrigan semblait hésiter encore, lorsque la vieille Micheline, qui s'était glissée derrière lui, lui souffla à l'oreille :

—Ouvre !. . . ouvre, mon homme !

Et, lentement, lourdement, la porte du château de Morgoff. . . la porte du sombre repaire où le comte et de Prades allaient peut-être périr victimes du plus odieux des guets-apens. . . la porte de l'ancienne prison d'Yvonne et de Suzanne roula sur ses gonds.

Plus prompts que l'éclair, M. de Belleruche et le marquis venaient déjà de la franchir.

Elle s'était refermée sur eux, lourdement aussi, avec un bruit lugubre de ses lourdes barres de fer.

Et maintenant, face à face, Korrigan et Micheline, le comte de Belleruche et le marquis de Prades se regardaient fixement, les premiers tout pâles d'appréhension, les seconds tout frémissants de colère.

VI. — LES PREUVES DU CRIME

Et il y eut alors un long silence, un long silence terrible, effrayant. Mais si de Prades n'avait pu d'abord retenir un mouvement de répulsion à la vue des deux ignobles valets du baron de Chancel, à la vue de l'horrible Korrigan et de l'horrible Micheline, il n'était pas resté moins saisi et moins étonné en reportant par hasard son regard sur le comte de Belleruche.

Le comte de Belleruche ?

Était-ce bien lui que l'ancien mari de Clotilde avait maintenant devant les yeux ?

Le comte s'était, en effet, si brusquement, si soudainement métamorphosé qu'il était devenu méconnaissable.

Tout à l'heure, avec son air accablé et son regard si profondément triste, on l'eût presque pris pour un vieillard, et maintenant, malgré les rides précoces de son front, malgré ses cheveux blanchis plus par le chagrin et le désespoir que par le nombre des années, avec sa taille droite et ferme et son regard plein de feu, il ne semblait pas avoir plus de trente ans.

—Oui, c'est l'homme d'autrefois qui se réveille ! se disait le marquis de plus en plus étonné. Oui, c'est l'ancien comte de Belleruche dont on m'avait parlé. . . ce gentilhomme si brave, si hardi et si audacieux, que je vois à présent devant moi !

Quant à Korrigan et à la vieille Micheline, on ne les aurait plus reconnus non plus.

Korrigan, ce bandit capable de tous les crimes et qui se vantait de n'avoir jamais eu peur de personne. . . Korrigan avait eu beau se raidir, beau faire appel à tout son sang-froid, il lui avait été impossible de soutenir seulement pendant deux secondes le regard étincelant du père d'Yvonne.

Le misérable tremblait, reculait, se demandant avec effroi :

—Quel est donc cet homme ?

Et il en était de même de la vieille Micheline qui se sentait prise, elle aussi, d'une peur effroyable, atroce. . . d'une peur qui la clouait au sol toute frissonnante et plus défaite qu'une morte.

Et, comme Korrigan, elle se demandait aussi, pleine de terreur :

—Quel est donc cet inconnu ?

Quand au comte de Belleruche, dont les yeux de plus en plus chargés d'éclairs restaient toujours fixés sur l'abominable couple,

Jamais il n'aurait cru ressentir autant de dégoût, autant de répulsion, autant d'horreur !

—Des monstres !... de véritables monstres ! se disait-il. Et c'était entre ces mains-là que la pauvre Yvonne, que la pauvre petite Suzanne étaient tombées !

Enfin, brusquement, la voix vibrante :

—Vous m'avez demandé tout à l'heure qui j'étais, s'écria-t-il en s'avancant vivement vers Korrigan. Eh bien ! je vais vous l'apprendre... Je suis le comte de Belleruche...

—Le comte de Belleruche ? fit machinalement le vieux bandit.

—Et mon ami est le marquis de Prades.

—Le marquis de Prades ? répéta encore le misérable.

—Et quand à ce que je veux... quand à ce que nous voulons de vous, je vais vous le dire aussi, si vous ne l'avez pas déjà compris.

—Nous voulons, ajouta-t-il la voix menaçante, que vous nous conduisiez sur-le-champ vers la malheureuse femme et vers la pauvre enfant que, d'après les ordres de votre misérable maître, d'après les ordres de l'infâme baron de Chancel, vous tenez ici enfermées, séquestrées, ensevelies !

Et comme Korrigan et sa femme paraissaient hésiter :

—Eh bien, j'attends que vous obéissiez !... j'attends que vous nous montriez le chemin ! reprit le comte avec un tel accent que ceux-ci ne purent s'empêcher de tressaillir.

Cependant, comme il ne s'agissait que de la folle et de l'enfant, la vieille Micheline venait de respirer plus librement et de retrouver un peu de sang-froid.

—Ces messieurs se trompent, fit-elle vivement de sa voix hypocrite, ces messieurs se trompent sûrement, car nous n'avons jamais caché personne au château de Morgoff, et nous ne savons pas, nous ne comprenons pas ce qu'ils veulent dire....

—N'est-ce pas, Korrigan, ajouta-t-elle en se tournant vers son mari, que ces messieurs se trompent ?

Mais M. de Belleruche n'avait pas laissé au vieux bandit le temps de répondre, le temps de mentir à son tour.

Les poings crispés, les yeux jetant des flammes, il s'avança si menaçant vers les deux misérables qu'ils reculèrent encore.

—Ah ! nous nous trompons ! s'écria-t-il la voix étranglée par la colère. An ! vous n'avez jamais caché personne au château de Morgoff !... Ah ! vous ne vous êtes jamais fait les complices de ce lâche qui s'appelle le baron de Chancel !....

—Eh bien ! vous mentez, bandits ! Et je vais vous le prouver.... Marchez devant nous !... montrez-nous d'abord là-haut cette terrasse... là-haut cette tour !....

—La terrasse ? fit la vieille Micheline.

—Oui, la terrasse où l'on a vu ces deux malheureuses que vous torturez courir, éperdues de terreur et de désespoir... Oui, la terrasse où se trouve, sans doute, le cachot où vous les emprisonnez !... Oui, la terrasse où, sans doute, à cette heure, elles sanglotent encore, continuant d'appeler un secours dans lequel elles n'espèrent plus !... Marchez !....

Et d'un geste d'une extrême autorité, le comte faisait passer devant lui les deux bourreaux d'Yvonne et de Suzanne.

Mais un éclair de joie, un éclair d'ironie avait brillé dans l'œil sombre de la vieille mégère.

—Tout va bien ! murmura-t-elle. La terrasse est vide... Plus de traces de la toquée ni de la gamine... Oui, tout va bien !....

—Viens ! dit-elle en entraînant Korrigan. Ces messieurs nous croiront peut-être quand ils auront vu !

Et ce fut d'une allure très rapide et en marchant la première qu'elle se dirigea vers le petit escalier qui conduisait à la terrasse.

Mais comme elle allait y arriver, tout à coup elle s'arrêta.

—Cet escalier est si noir qu'il serait pour ces messieurs un véritable casse-cou, dit-elle. Il nous faut de la lumière....

D'un bond, elle traversa la cour et alla prendre la lanterne que, tout à l'heure, en entendant frapper, elle avait posée tout allumée à la porte du souterrain.

Puis, revenant en courant :

—Venez, messieurs, venez voir la terrasse, répéta-t-elle, venez voir tout le château !... Passe, Korrigan !... Montez, messieurs !...

Et à travers l'escalier étroit et plein de ténèbres... l'escalier tortueux aux marches glissantes et humides, l'ascension commença.

De Prades, qui montait derrière M. de Belleruche, lui toucha doucement l'épaule.

—Méfiez-vous ! lui souffla-t-il

—Oh ! soyez tranquille !

—Un piège est possible.

—J'y pensais.

Et le comte, en effet, serrant dans sa poche la crosse d'un revolver, ne quittait pas un seul instant des yeux la vieille Micheline et Korrigan.

Enfin, les ténèbres peu à peu s'éclairèrent et dans la lumière crue du jour, tout à coup les dernières marches apparurent.

—Voici la terrasse ! fit ironiquement Korrigan, qui, à son tour,

commençait à reprendre un peu d'aplomb. Vous voyez, messieurs, qu'il n'y a personne.

—Et ces chambres ? dit vivement le marquis en montrant les deux chambres qui se touchaient, c'est-à-dire les deux chambres qui avaient servis de cachots à Yvonne et à Suzanne.

—Elle sont vides aussi, répondit avec assurance la vieille Micheline. D'ailleurs vous pouvez vous en rendre compte.

Mais de Prades n'avait pas attendu la permission.

Déjà, il venait de se précipiter dans la chambre qui avait été occupée par sa fille... par la fille de Clotilde.

Vide, en effet.

Et un nuage passa sur son front, tandis qu'un sourire triomphant éclairait le hideux visage de la vieille mégère.

—Eh bien, monsieur ? fit-elle.

—Et c'est ainsi partout, ajouta vivement le vieux bandit, c'est ainsi dans toutes les pièces du château.

Mais le marquis venait d'arracher brusquement la lanterne des mains de la vieille Micheline.

Puis, se baissant, il chercha, il fouilla partout.

Peut-être allait-il découvrir quelque objet appartenant à l'enfant... quelque chose qui confondrait ces misérables.

Mais non, rien !

Aucune trace de Susanne !....

Et pourtant n'était-il pas sûr quelle était ici, la pauvre petite... ici, perdue dans quelque coin de ce sombre château... ici, enfouie dans quelque trou ignoré où elle agonisait, où elle se mourait peut-être !....

—Eh bien, vous mentez... vous mentez encore ! s'écria-t-il tout tremblant d'une colère terrible, et si cette chambre est vide, qu'avez-vous fait de la malheureuse enfant que l'on vous a apportée... de la malheureuse enfant que vous y aviez jetée.

—Nous !....

—Une enfant !....

Et tandis que Korrigan secouait violemment la tête, la vieille Micheline levait les bras au ciel.

—Une enfant ! s'écria-t-elle. Moi j'aurais caché ici une enfant !

—Une enfant volée à sa mère !

—Moi !... Moi !

—Une enfant qu'un inconnu vous a envoyée....

—Un inconnu ?

—Un soir....

—Un soir ?... Je crois que je rêve !

—Non, vous tressaillez ! dit vivement le comte.

—Oh ! mon Dieu, c'est de la folie ! s'écria la vieille mégère d'une voix larmoyante. Moi j'aurais consenti à séparer de sa mère... de sa pauvre mère... cette pauvre petite ?... moi qui adore les enfants... car je les adore, mes bons messieurs....

—Oh ! c'est vrai ! fit avec attendrissement Korrigan.

—Moi, je me serais faite la complice de ce crime-là !....

—Oui, la complice de ce crime infâme... de ce crime abominable ! s'écria avec force le marquis. Oui, un soir, un homme est venu frapper à la porte du château de Morgoff, mais cet homme n'était pas seul... Il portait dans ses bras une petite fille d'une dizaine d'années que le misérable avait endormie....

—Est-ce vrai, Korrigan, est-ce vrai ? s'écria la vieille Micheline.

—Nous n'avons jamais vu d'enfant... Je ne sais pas ce que c'est que cette histoire, répondit le vieux bandit.

—Et tandis que cet homme déposait sur une chaise l'enfant si pâle et si défaite qu'elle ressemblait à une petite morte, reprit de Prades, il vous remettait une lettre....

—Une lettre ? dit Korrigan qui, de nouveau, secoua vivement la tête, non, jamais !... non, vous vous trompez !

—Une lettre de votre maître... Une lettre du baron de Chancel, dont vous êtes les âmes damnées !...

—Je crois que jé deviens fou, s'écria le misérable.

—Non, vous tremblez ! riposta, la voix forte, M. de Belleruche.

—Cette lettre vous donnait l'ordre d'obéir à cet inconnu... l'ordre de garder ici cette enfant... l'ordre enfin de ne laisser pénétrer personne au château de Morgoff !....

Le vieux bandit venait encore de tressaillir, et, dissimulée dans l'ombre, la vieille Micheline, toute pâle, dardait sur le marquis et le comte des yeux de vipère.

(A suivre)

LE GAGNANT DU LOT DE \$5,000

Au dernier tirage de la "Canadian Royal Art Union" tenu aux numéros 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, mardi, le 31 janvier, M. Charles B. Pigeon, forgeron, 222½ rue des Seigneurs, Montréal, a gagné le lot de \$5,000, étant l'heureux acheteur d'un demi billet qui a gagné \$10,000.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

LES ARAIGNÉES

Mes relations avec les araignées datent de loin ; mais mon intimité avec certaines d'entre elles s'est développée ces vacances dernières, à la campagne, où, dans une petite pièce retirée, servant de magasin pour les outils, je remarquai de magnifiques toiles ayant chacune leur propriétaire. Il s'agit donc ici, des araignées de caves, greniers, etc., espèce dont j'ignore absolument le nom scientifique. Ce sont des araignées à grandes pattes, au corps un peu velu, aux serres puissantes.

Je m'empressai de lier connaissance avec mes voisines et cela fut vite fait. Je distribuais à chacune des araignées des mouches et des insectes qu'elles hésitèrent d'abord à prendre, sauf l'une d'elles, assez grosse et fort gourmande, qui se précipitait sur la proie, rapide comme l'éclair, l'enlevait d'un bond et disparaissait dans son antre.

Il en est des insectes comme des hommes ; il y en a de mieux doués et de plus intelligents les uns que les autres. Cette dernière me parut de ce nombre et ce fut à elle que je m'attachai particulièrement.

J'étais bien tombé ; mes avances furent admirablement reçues et nous devînmes intimes en peu de jours ; si bien qu'à mon entrée dans le cabinet elle émergeait immédiatement de son trou et venait me prendre à la main les insectes que je lui présentais. Nous étions donc les meilleurs amis du monde, lorsqu'un jour, ayant rencontré une punaise de bois, j'eus l'idée de la porter à mon araignée. Comme d'habitude elle vint à l'entrée de son antre ; mais au lieu de lui présenter la punaise, je la laissai tomber sur le milieu de la toile. Sans défiance, elle se jeta sur l'insecte, puis s'arrêta stupéfaite et d'un bond, au lieu de gagner son domicile, elle s'élança vers la muraille voisine, où elle se recueillit avec toutes les apparences d'un effroyable dégoût et d'une épouvante comique, sa physionomie et sa pantomime exprimaient si bien ces deux sentiments, que je ne pus me retenir et que je riais aux larmes. Elle semblait, du reste, ne pas s'occuper de moi, et continuait à fixer cet animal extraordinaire dont l'odeur insupportable avait failli l'asphyxier.

Je quittai la place, la laissant à son poste d'observation où elle restait pétrifiée.

Le lendemain, à mon arrivée, elle ne vint pas comme d'habitude me souhaiter la bienvenue : elle me gardait certainement rancune. J'eus beau lui présenter à l'orifice de sa retraite une belle mouche bourdonnante, elle restait invisible. Je laissai tomber la mouche sur la toile où elle fit la morte. J'entrevis alors les longues pattes et le museau de mon amie. La mouche eut un faible bourdonnement ; le gémissement des mouches lui était bien connu, cependant elle hésitait encore sous le coup de la terreur de la veille.

" Mais viens donc, sotte ! " lui criai-je.

Elle ne broncha pas : je l'avais trompée ; elle me boudait.

" C'est bon, c'est bon, avait-elle l'air de me dire, on ne m'y prend pas à deux fois. "

Puis, comme la mouche se débattait avec plus de violence, l'araignée ne pouvant résister à cet appel, s'avança, mais avec prudence, tout doucement, craignant un piège ; et comme la mouche continuait ses gémissements et qu'il ne pouvait plus y avoir le moindre doute, l'araignée fondit sur elle et l'emporta triomphante.

La paix était signée.

J'avais également fait la connaissance de quelques araignées de jardin, aux couleurs vives, au gros abdomen, de celles qui tendent d'un arbre à l'autre, par je ne sais quelle combinaison de génie, leurs toiles si régulièrement et si merveilleusement tissées. Celles-là sont beaucoup plus familières que les précédentes et du premier coup prennent à la main les mouches que vous leur présentez. Suivant la faim, leur voracité ou leur prévoyance, les unes dévorent immédiatement leur proie, tandis que d'autres, les avisées, se contentent de les envelopper et, songeant au lendemain, les pendent à leurs toiles comme le feraient nos paysans pour du lard salé, des jambons et autres provisions d'hiver.

Pour les mouches la chose est facile ; l'araignée les prend, les roule, les enveloppe, et c'est chose faite.

Pour une abeille, la besogne est encore facile, à condition toutefois d'y apporter des précautions minutieuses, de crainte du dard de la prisonnière, et dame Arachnée ne s'y trompe jamais.

Ce n'est que de loin, du bout de ses longues pattes, qu'elle enlace son ennemie, et ce n'est qu'une fois bien ficelée qu'elle la relègue au magasin.

Pour une sauterelle, c'est une autre histoire ; là, point de dard, aucun danger de piqûre, mais l'insecte est long, gigotant, raboteux, difficile à lier, il occupe sur la toile une grande place ; et comment faire pour l'envelopper ?

Ce fut là que je pus juger du génie de mes araignées. L'une d'elles, une novice à coup sûr, ne savait absolument comment s'y prendre ; elle allait de haut en bas, couvrant la sauterelle d'une couche de soie, mais d'un côté seulement, tandis que l'autre côté restait libre.

Une autre plus avisée essaya d'abord de mouvoir la sauterelle, et ne pouvant y parvenir se lança résolument au travers de sa toile, tournant autour de l'insecte, puisqu'elle ne pouvait pas le faire tourner. Une troisième fut plus adroite encore ; après divers essais infructueux, elle s'arrêta, examina attentivement le corps de la sauterelle comme un ingénieur faisant un état des lieux ; puis, après mûre réflexion, elle se mit à consolider tête et queue, les deux points extrêmes par où la sauterelle adhère à la toile, qu'elle creva et détruisit tout autour du corps de la prisonnière, qu'elle fit alors tourner comme un fuseau. L'opération terminée, elle refit sa toile, brisa l'attache inférieure de la sauterelle, qui dès lors flotta ficelée dans le vide.

Que de combinaisons pour en arriver là !

Quant aux relations des araignées entre elles, elles sont absolument

révoltantes, mais elles prêtent néanmoins à des observations singulières.

Chacun sait que les araignées ont un caractère détestable et qu'elles se mangent volontiers les unes les autres ; on dit même que les dames dévorent leurs maris quand ils ne sont pas d'une sagesse et d'une prudence exemplaires.

Je voulus m'assurer du fait ; toute araignée que je laissais choir doucement sur la toile d'une voisine était immédiatement prise et dévorée. Mais, chose extraordinaire, petite ou grosse, faible ou puissante, c'était toujours l'étrangère qui était victime : de sa part, pas même un simulacre de résistance ; la fuite ou la mort. Pourquoi ?

C'est que, se sentant chez elle, l'une y puisait une assurance et une force que l'autre perdait en violant le domicile de sa voisine.

Ne peut-on trouver là dedans une sorte de sentiment moral, qu'il faut ajouter à la mémoire, au raisonnement, c'est-à-dire à toutes qualités que nous refusons le plus souvent aux animaux et à plus forte raison aux insectes.

DÉSIRÉ CHARNAY.

L'HOMME

Ce que c'est que de nous !

Un chimiste allemand — ces gens sont sans pitié ! — vient de se livrer à une longue série d'expériences dans le but de déterminer la quantité exacte de chacun des éléments qui entrent dans la composition du corps humain.

Il a trouvé les curieux résultats suivants :

Tous les éléments chimiques constitutifs d'un homme du poids moyen de 68 kilos sont représentés en substance, sinon en poids, dans le blanc et le jaune de douze œufs ordinaires. Réduit à l'état fluide, le même homme fournirait 98 mètres cubes de gaz et assez d'hydrogène pour gonfler un ballon ayant une force ascensionnelle de 70 kilogrammes.

À l'état normal, le corps humain contient suffisamment de fer pour en fabriquer sept gros clous, assez de graisse pour en fabriquer six kilos et demi de bougie, assez de carbone pour en fabriquer 65 grosses de crayons, et assez de phosphore pour en "boutonner" 820,000 allumettes.

Enfin, il convient d'ajouter à ces différents ingrédients 20 cuillerées à café de sel, 59 morceaux de sucre et 42 litres d'eau.

Il y a donc à boire et à manger.

LA FORCE DE L'HABITUDE

Rouleau. — M. le curé a commis une grande erreur, dimanche dernier, et il a perdu, par sa faute, une bonne collecte.

Bouleau. — Comment cela ?

Rouleau. — Parbleu, il a pris un collecteur de comptes pour faire la quête, et que Dieu me bénisse si tous les hommes qu'il y avait dans l'église ne lui ont pas dit de repasser dans quinze jours.

LE CONTENANT ET LE CONTENU

" Monsieur, disait le comte d'Albe, officier aux gardes du corps, à un marquis qui se rendait, dans sa voiture, de Versailles à Paris, vous me feriez bien plaisir si vous pouviez mettre ma redingote dans votre voiture. — Très volontiers ; où voulez-vous que je la dépose en arrivant ? — Oh ? ne vous inquiétez pas de cela, répondit le comte, car je serai dedans. " Le marquis accepta gracieusement le contenant et le contenu.

SUPÉRIORITÉ DE LA FEMME

Alice. — Ah que les hommes sont lents ! Cela lui a pris presque deux heures pour me demander en mariage, hier soir.

Louise. — Et combien de temps cela t'a-t-il pris pour l'accepter ?

Alice. — Juste deux secondes.

ELLE N'Y MANQUERA PAS

Joson. — Si j'avais pensé que vous étiez pour venir nous voir aujourd'hui, nous aurions eu meilleur dîner.

Louison (qui se ballait avec un steak dur). — Mon ami, je vous remercie ; mais la prochaine fois, je vous le ferai savoir, bien sûr.

MÈNE-MOI BOIRE

Un vieil officier dînait chez un seigneur. Celui-ci, par économie de vin, ou plutôt par singularité, défendit qu'on donnât à boire avant qu'on en fit la demande. L'officier mangeait de tout avidement, mais sans avoir une goutte de vin pour aider à la digestion. Enfin, lassé de manger sans boire, l'invité fait venir le palefrenier, et lui demande ce qu'il donne à ses chevaux lorsqu'ils ont bien mangé. " Je monte, dit celui-ci, sur leur dos et je les mène à l'eau. — Monte sur le mien, dit l'officier, et mène moi boire, car j'ai horriblement soif. " Le seigneur comprit et ne laissa plus ses convives lui donner de pareilles leçons.

UNE BONNE IDÉE

Le mari. — Pour qui reprises tu ces bas ?

La femme. — C'est pour une société de bienfaisance.

Le mari. — Sais-tu bien que tu devrais leur envoyer mon adresse. Peut-être m'en enverraient-ils une paire ?

IL Y A RÉUSSI

Mme Jeunemarié. — Georges, mon cher, quand nous arriverons en ville, tâchons de ne pas donner l'impression que nous sommes nouvellement mariés.

M. Jeunemarié. — Soit tranquille, ma chère Alice. Tiens, porte la valise et le carton.



FEMMES

Faibles, Fatiguées et Epuisées.

Si vous éprouvez des douleurs dans le dos, le côté gauche et l'abdomen, si vous éprouvez des sensations de lourdeur fatigante au bas ventre suivies de maux de tête et d'accès subits de chaleur, si vous êtes devenues irritables, mal disposées et moroses, vous souffrez certainement du **Beau Mal** ou d'autres maladies particulières à votre sexe. Si vous désirez obtenir une guérison prompte et permanente, je vous conseille d'employer immédiatement mon **Composé Végétal** et mes **Tablettes Uterines** et vous ne serez pas désappointées.

... Livre Gratuit ...

Une copie de mon livre, "La Santé de la Femme", sera envoyée franc de port et sous enveloppe cachetée aux femmes qui m'en feront la demande.

Mme JULIA RICHARD, Boité 996, Montréal.

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

Avis.—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

Ah ! Qu'il neige.—Nature conciliante, calme et placide. Caractère assez entreprenant, mais peu communicatif. Fécondité de pensées.

Etoile de la mer No 2.—Grande ténacité dans le ressentiment comme dans l'affection. Volonté de fer et indomptable courage. Dissimulation.

Arlenne de Mirville.—Nature irrégulière et quelque peu indécise. Esprit d'initiative, de progrès et d'ordre. Imagination assez active.

Tête Légère.—Sens commercial, caractère entreprenant et actif. Nature vive, primesautière et enthousiaste. Amour de l'étude, du travail et de l'ordre.

Tit Pil.—Tendance à l'exagération. Délécatés et élévation de sentiments. Goût pour le théâtre, la littérature, le "sport" et les voyages.

Pain de Sucre.—Nature brusque mais aimante et sensible. Caractère franc, loyal et persuasif. Jovialité, indépendance et courage physique.

Louisonnette.—Douceur, obligeance, timidité et réserve. Nature aimante, généreuse et sympathique. Talents pour la musique.

Euphrosine R.—Je crois que vous avez omis le pseudonyme. Votre nature est sensible et généreuse, mais d'une inconstance excessive. Tendance à la mélancolie.

Esper.—Votre écriture montre un caractère despotique et irascible ; une volonté pourtant susceptible de se laisser influencer, mais non pas par pression directe.

Muscaron.—Sens littéraire. Nature conciliante et quelque peu molle. Imagination romantique. Délécatés d'intuition et de goût.

Mémé.—Vous êtes flatteuse et vous aimez pour vous-même la louange. Votre nature est impulsive, ardente et passionnée. Goût pour la musique.

Louissette d'Echenelles.—Ainsi, vous voulez que je ne vous fasse connaître que vos défauts. Eh bien ! voilà : Délécatés, dissimulation, susceptibilité et orgueil.

Populine.—Caractère très fantasque et irrégulier. Coquetterie, insensibilité et égoïsme. Ambition, activité et courage. Amour du travail.

La fée Eliza.—Coquetterie et amour des loges. Imagination romantique, nature passionnée et laissant deviner ses moindres impressions.

Aidez-moi.—Nature capricieuse et changeante, souvent indécise. Caractère tendre et sympathique. Dévouement absolu dans l'affection.

Octavien Augustus César.—Droitier, franchisé et loyal. Caractère plutôt sévère que tendre, mais très juste et impartial en toutes choses.

A Euphrasie.—Nature tolérante. Caractère pacifique, franc et ouvert. Bonité d'âme. Volonté plutôt faible. Tempérament peu fait pour le commandement, en somme.

Tibelle.—Distraction, manque de discrétion, de tact et de prudence. Coquetterie, et inconstance en amour. Aime sensible et aimante quoique très superficielle.

Energique.—Caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant. Imagination active. Bonité, douceur, générosité et talent pour la musique.

John Bull.—Délécatés de goût mêlé à des instincts quelque peu sensuels. Sens littéraire passablement développé et assez bonne justesse d'appréciation.

Feu noir.—Courage physique, originalité, indépendance du caractère et force de volonté. Imagination assez active, mais quelque peu vagabonde.

Théréselle.—Excellentes dispositions générales. Caractère un peu vif et emporté, mais très franc, très généreux et obligeant. Talents pour la musique.

Manuela.—Esprit très subtil, bon pouvoir d'observation et rectitude de jugement. Ténacité et fermeté. Caractère viril, fort et énergique.

Ghislaine L.—Intelligence vive, goûtant bien les plaisirs délicats. Une légère teinte d'égoïsme et beaucoup d'orgueil. Ce sont là les grandes lignes.

Malheureuse Rancunier.—Votre écriture montre une nature minutieuse, prenant à cœur les plus petits incidents de la vie. En outre une très grande prudence.

Gal printemps.—Sens musical. Enthousiasme, optimisme, exaltation et ardeur. Manque de persévérance, de sens pratique et de force morale.

Blanche D.—Jugement droit. Esprit subtil et quelque peu malicieux. Scepticisme et originalité. Caractère absolument indépendant.

Jos. La Gadelle No. 2.—Originalité, franchise et courage. Nature ouverte, confiante et expansive. Dispositions plutôt à l'amitié qu'à l'amour.

Alfredine.—Dispositions amoureuses. Nature généreuse, sensible et douce. Peu de courage dans l'adversité. Volonté assez tonaco, toutefois.

Orientale Hugo.—Nature peu communicative et caractère timide. Discrétion, délicate et bonne force d'endurance. Tempérament calme et bien équilibré.

Hot-time.—Votre caractère est placide, conciliant, sensible et doux. Vous manquez d'initiative, de persévérance, de sens pratique et êtes un peu portée à l'exagération.

Fleur de Lotus No. 1.—Vous manquez de constance. Votre imagination est ardente et romantique. Votre nature est passionnée et quelque peu sensuelle.

Lumières et ténèbres.—Sens littéraire. Ambition et activité. Caractère indépendant. Imagination vive et bon pouvoir de persuasion.

Ami disparu.—Froidure et sécheresse de cœur. Caractère très actif et entreprenant. Ambition et audace extrême. Discrétion et prudence.

La Fleur épuisée No. 1.—Indolence, manque de courage et d'énergie, indécision. Absence d'ambition et manque absolu de prévoyance.

Guay-Alma.—Nature concentrée, silencieuse et méditative, susceptible pourtant de grandes émotions. Amour de l'étude et de la littérature.

Rosie Lédia L.—Votre nature est tout à fait transparente, c'est-à-dire que vous êtes incapable de dissimuler aucune de vos impressions.

Léon Le Pain.—Entente des affaires, originalité et esprit pratique. Caractère indépendant et audacieux jusqu'à la témérité. Volonté ferme.

Rubis.—Vous manquez d'ordre, votre nature est vive, querelleuse et turbulente. Caractère peu persévérant, un peu hâbleur et fanfaron.

Titon.—Nature ardente, passionnée, impressionnable. Sentiments pratiques et tendance à la mélancolie. Amour des fleurs et de la musique.

Sainte Anastasie M.—Economie domestique, activité, amour du travail et habileté exécutive. Vous feriez le bonheur de votre mari.

Cupidon.—Orgueil, présomption et coquetterie. Nature en somme, un brin superficielle, mais assez sympathique sans être très généreuse.

Math R.—Indécision, timidité et manque de courage. Jugement assez droit et esprit observateur. Grand fond de réflexion et constance en amour.

Bell Blob.—Talent musical. Orgueil, ambition, audace et coquetterie. Amour de l'argent et esprit d'entrepriso et de progrès.

Thérèse la difficile.—Nature agressive et opiniâtre. Instinct de la domination. Intelligence brillante. Aptitudes musicales et artistiques.

T. F. F. B.—Intelligence mercantile, ambition, énergie et activité. Assez bon courage physique, se laissant facilement terrasser par l'adversité.

Vicomte de Cambolth.—Votre écriture montre une nature quelque peu excentrique et portée à la contradiction. Esprit vif, prompt au sarcasme et puissant analyste.

F. W. L.—Economie domestique, caractère ardent et passionné, très grande loyauté envers les amis, mais implacable cruauté pour les ennemis.

Le faux col.—Ruse, dissimulation et rancune. Volonté inflexible et caractère très entreprenant. Entente des affaires et amour du travail.

Pâquerette.—Vous êtes douée d'un esprit très observateur et d'un jugement très droit, petite Pâquerette. Vous manquez quelque peu de sensibilité, par exemple.

Merlin.—Sens littéraire. Goût sévère et d'une extrême délicatesse. Esprit légèrement paradoxal et tendance au scepticisme. Sens artistique.

Canot d'Ecorce.—Vous êtes impressionnable et portée à la rêverie. Vous aimez le silence et la retraite. Très grande sincérité et constance dans l'affection.

Georges XXX.—Vous possédez le sens commercial et une forte dose d'esprit pratique, beaucoup d'audace, d'activité et d'ambition. Je crois qu'avec cela vous pourriez réussir.

Voyageur Canadien.—Caractère méthodique, rangé et laborieux. Nature pondérée et réfléchie. Esprit subtil et observateur, mais communiquant peu ses impressions.

Glauque Gritot.—Imagination romantique et exaltée ; manque absolu de sens pratique et grand spontanéité dans les sentiments. Nature ardent et vif.

Dezonades.—Tempérament nerveux et fantasque. Volonté très forte, peut triompher de toutes les difficultés. Bon courage physique.

Guillaumette.—Nature délicate, impulsive, tendre et impressionnable. Sentiments nobles et élevés. Caractère sérieux, obligeant et sensible.

Grand Tronc Freight Office.—Ambition, activité, énergie et courage. Bonnes dispositions à l'amour et à l'amitié. Volonté assez ferme mais non incontrôlable.

Viollette.—Vous manquez de persévérance dans les choses ordinaires mais, en amour, vous pouvez être d'une constance remarquable. Talent pour la musique.

Georgette au château Branlant.—Exaltation, orgueil et présomption. Vous êtes quelque peu coquette, susceptible d'aimer sérieusement, toutefois.

Philémonie.—Indépendance de caractère, amour du vin, des femmes et du "sport." Manque d'initiative et d'esprit pratique. Imagination active.

La Tortue.—Indolence, paresse et manque de réflexion. Nature égoïste, sensuelle et peu impressionnable. Tempérament calme et pacifique.

A. L. Pariza.—Caractère naïf, crédule et fantasque. Esprit inventif et ingénieux. Amour du travail, de l'étude et des voyages. Peu de sens pratique.

Éliregram N.—Nature froide, concentrée et silencieuse. Caractère très tendre cependant et plutôt timide. Très bon talent musical.

P. Alter Ego.—Vos dispositions sont généralement bonnes, d'après l'étude de votre écriture et vous pourriez vous faire beaucoup aimer.

Silence.—Orgueil et présomption, amour des éloges. Esprit peu analyste. Vous êtes laborieux, actif et économique. Peu de sensibilité, mais assez de constance.

Alexandre de Lille.—Flegmatique et paresseux nature. Très grand optimisme et insouciance. Vous êtes peu disposé à l'affection.

Edmond.—Nature de poète ou de littérateur. Tendance à exagérer ses propres sentiments et imagination très enthousiaste.

Philémon.—Si vous n'en avez pas, de défauts, ce serait curieux n'est-ce pas ? Mais rassurez-vous, j'en trouve. Vous êtes dépourvu de sensibilité, vous êtes égoïste, orgueilleux et très malin, très malin.

Bertha et Louis.—Sens littéraire passablement développé. Tendances artistiques. Esprit paradoxal et sarcastique. Le cœur sur la main, du reste.

Hirondelle.—Nature spontanée, ambitieuse, extrêmement active. Fertilité de ressources et très bonne initiative. Intelligence mercantile.

Nap-Nap.—Que vous dirai-je de plus, mon cher Nap, que je vous ai déjà dit sur votre caractère. Sans aucune étude de votre "Graphique", je puis bien vous dire, cependant que vous êtes très aimable et spirituel. Que votre modestie n'aille pas s'effrayer de ma franchise. Vous avez vu n'est-ce pas, l'appréciation donnée à vos amis ? Qu'en pensez-vous ?

Georgette C.—Votre caractère est un peu timide et indécis, très doux, par exemple et d'une sensibilité exquis. Talent musical.

Feu et flamme.—Sens littéraire et tendance à la mélancolie. Imagination romantique et exagération de tout sentiment.

Hortense.—Nature ardente et spontanée ; volonté assez énergique et imagination active. Caractère assez sympathique et bien disposé.

Fleur des Alpes.—Nature libre et indépendante. Très grande rectitude de jugement, et bon pouvoir de persuasion. Réflexion et tact.

Sont-ils tous comme lui.—Caractère excitable, passionné, ardent. Manque absolu d'empire sur ses propres sentiments. Sensibilité et affection.

Risette.—Franchise, gaieté et insouciance. Nature très conciliante et cédant facilement à l'influence d'autrui. Peu de discrétion.

Brunette.—Originalité, indépendance de caractère et fermeté de résolution. Nature faite pour le commandement. Bonne persévérance.

Gustave.—Entente des affaires, ambition modérée. Sens pratique et activité. Caractère calme, silencieux et pacifique. Assez bon courage.

Arthur Eva.—Vous êtes légèrement coquette, susceptible cependant d'éprouver un sentiment vrai et fort. Imagination un peu capricieuse.

Ludvine.—Tempérament quelque peu sensuel ; très bon cœur, toutefois. Amour du vin et des plaisirs bruyants. Pouvez être parfois mélancolique.

Camilla.—Je vous réponds sous ce pseudo, vous ne m'en donnez pas d'autre. Je ne me rappelle pas avoir reçu d'écriture de cette personne. Cela pourrait être cependant, j'ai tant de correspondants. Voyez les anciens numéros du journal.

Déclaration D.—Amour du travail, activité et économie. Bonnes dispositions amoureuses, mais peu de constance dans l'affection.

Une exilée qui pleure.—Exaltation, sentimentalité et exagération en toute chose. Manque de courage et de persévérance et sensibilité.

Le loup No. 1.—Sens pratique. Esprit froid, calculateur et déductif. Ambition effrénée et volonté indomptable. Devra vaincre toutes les difficultés.

Blanche d'Osbligny.—Tendances artistiques. Nature délicate et raffinée. Caractère à la fois hautain et bienveillant mais peu sensible.

Choux-Fleurs.—Délécatés naturelle, esprit judicieux et observateur. Tendance à la mélancolie, curiosité et amour de l'étude. Ambition modérée.

Piquet-Atout.—Caractère très irrégulier et peu entreprenant. Audace, égoïsme, sensualité et inconstance en amour. Générosité.

La Grille.—Votre écriture montre une nature fort impressionnable, des tendances artistiques et une âme passionnée et ardente.

Thomas.—Tempérament actif, ambitieux et enthousiaste. Irrégularité d'humeur et manque de persévérance. Très grande fécondité de pensées.

Pierre de St-Denis.—Vous êtes méthodique, économique et laborieux. Votre jugement est droit et votre imagination, assez active, est très bien dirigée par une volonté ferme et raisonnée.

Siffreuse.—Discrétion, prudence et délicate. Caractère indépendant et presque incontrôlable. Aptitudes pour la musique.

(Suite à la page 30)

L'esprit d'à-propos :

Le petit X... a une femme fort acariâtre, dont il a une peur terrible, mais qu'il prétend néanmoins conduire à la baguette.

L'autre soir, ils avaient du monde à dîner. "Vous allez voir, dit-il, comme elle est obéissante" et il lui donna un ordre.

La jeune femme répondit par une giffe.

—Et c'est ainsi qu'elle obéit ! s'écria en riant un des amis de l'amphitryon.

—Sans doute : elle a obéi... à un mouvement d'impatience.

**

A L'EXAMEN

—Mademoiselle, quels sont les plus célèbres physiciens français ?

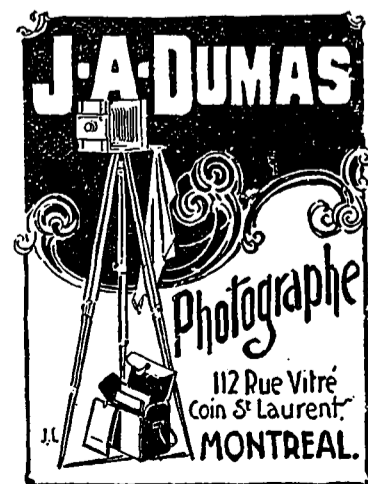
—Nous avons d'abord... Réaumur...

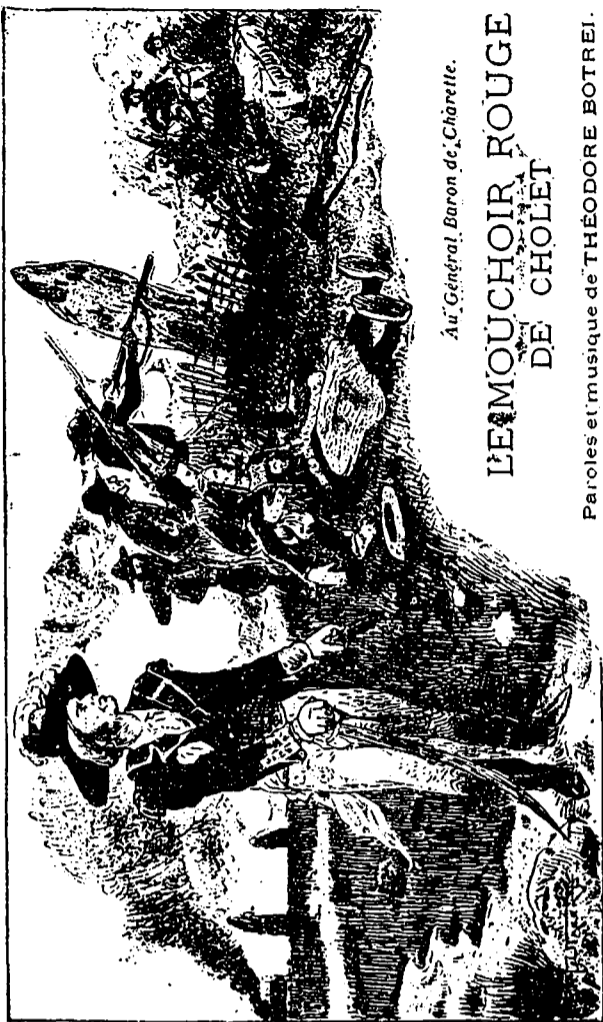
—Très bien ensuite ?

—Ensuite, nous avons... Centigrade !

SOYEZ CONVAINCUS !

L'efficacité du **Baume Rhumal** contre toutes affections de la gorge et des poumons est attestée par les autorités médicales les plus reconnues. 39





Au Général, Baron de Charette.
L'EMOUCHOIR ROUGE
 DE CHOLET

Paroles et musique de THÉODORE BOTREI.

pp
 Marziale
 Allegro moderato

PIANO

Mais, qu'est-ce là? dans ma po-quet. te.

laid; Je te le donne pour ta fé-te, Plein de sang, ma mie. An.

VI. Mais, qu'est-ce là? dans ma po-quet. te?

pp

ad lib.

laid; Je te le donne pour ta fé-te, Plein de sang, ma mie. An.

Tempo

...net. te: Il est si rou-ge...qu'on di-rait.

Un mou-choir rou-ge de Cho-let!!!

Un mou-choir rou-ge de Cho-let!!!

ad lib. **Tempo**

Tous les trois, ma mie An . net . te, Oh! qui s'étaient donc jo-li-

...eis... Les petits mouchoirs de Cho . let !

II. Ils étaient là, dans ma po .
III. Les a vus Monsieur de Cha .

pp

...quel ... te, Dans mon vieux mouchoir blanc si laid : Et . cha . que nuit la guer . re
... rei ... te, Les vou . lit ! je les lui don . nait ; Il en mit un des . sus sa

ad lib. **Tempo**

fai . . . te, Dans les bois, ma mie An . net . te,
te . . . te, Le plus biau, ma mie An . net . te!

En révant de toi je ré . vais — Aux petits mouchoirs de Cho . let !
C'è . tant le plus fier des plu . mets — Le petit mouchoir de Cho . let !

IV. Fit de l'autre u . de cor . de . let . te Pour pendre son sabre au poi . gnet,
V. Ont vi . sé le cœur de Cha . ret . te : Ont trou . é... celui qui l'ai . mait ..

pp

ad lib. **Tempo**

Fit du troisième u . ne bou . clet . te, Sur son cœur, ma mie An . net . te...
Et je vas mourir, ma pau . vret . te, Pour mon Roi, ma mie An . net . te...

Et chaque jour les Bleus . vi . saient — Le pe . tit mouchoir de Cho . let !
Et tu ne re . ce . vras ja . mais — Tes pe . tits mouchoirs de Cho . let !

PAS A EN DOUTER



Laficelle.—Ce chien, madame, a trois ans et répond au nom de Mignon ; je vous assure qu'il ne serait pas cher à cent piastres.

Mme Commesepieds.—Je vous en donnerais bien cela, mais j'ai peur que mon mari ne se fâche.

Laficelle (haussant dédaigneusement les épaules).—Madame, croyez-moi, vous pouvez plus facilement retrouver un autre mari qu'un chien comme celui-ci.

A UNE MUSICIENNE

Marie, un parallèle en moi s'insinuit,
Tandis qu'au piano, — sous l'éclat des bougies
Lustrant vos cheveux noirs et vos tempes rougies, —
Vous jouiez un Nocturne après un Menuet.

Ce clavier, me disais-je, est inerte et muet,
Mais les accords joyeux, les molles élégies
Murmurent au contact de ses mains élargies
Comme si tout un chœur d'oiseaux y remuait.

Or, ce clavier sonore est pareil à notre âme !
Comme lui, blanche et noire, elle a toute la gamme
Des chantantes vertus et des vices grondants :

Il lui suffit aussi, pour qu'elle vibre ou pleure
Et donne tout l'amour qu'elle cache au dedans,
Que la main d'une femme humble et douce l'éclaire !...

GEORGES RODENBACH.

RENOUVELÉ DE DON JUAN

Le nouveau louis d'or français modelé par M. Chaplain, est impatientement attendu. Mais, avant d'être mis en circulation, il rend déjà des services aux payeurs embarrassés.

Oyez plutôt.

LE CRÉANCIER.—Oui ou non, allez-vous me donner enfin les deux cents francs que vous me devez ?

LE CLUBMAN.—Je vous dois deux cents francs, mon cher monsieur Dimanche ! En êtes-vous sûr ?

LE CRÉANCIER.—Voici votre billet.

LE CLUBMAN.—Je me rappelle, en effet... Deux cents francs... c'est à dire dix louis... Je vous dois dix louis.

LE CRÉANCIER.—Comme vous voudrez. (*Riant d'un bon rire de créancier.*) Payez moi deux cents francs ou dix louis, à votre choix. Je ne veux pas vous contrarier.

LE CLUBMAN.—Je vous donnerai donc dix louis.

LE CRÉANCIER.—Ah !

LE CLUBMAN, sortant son portefeuille qui laisse voir plusieurs billets de cent francs.—Je vous donnerai dix louis quand je les aurai, bien entendu...

LE CRÉANCIER, enjoué.—Bon ! bon !

LE CLUBMAN.—Malheureusement, je ne les ai pas. Au revoir, monsieur Dimanche ; je pense être en mesure bientôt.

LE CRÉANCIER.—Ah ! ah ! c'est très drôle... Mais vous les avez, les dix louis, et même plus que cela.

LE CLUBMAN.—Où donc ?

LE CRÉANCIER.—Dans votre portefeuille.

LE CLUB.—J'ai des billets de cent francs, mais je me souviens que vous m'avez prêté dix louis en or et c'est dix louis en or que vous devez me rendre.

LE CRÉANCIER.—Je me contenterais bien de billets.

LE CLUBMAN.—Non pas. Vous aurez des louis d'or et même des louis d'or tout neufs. Dès que le nouveau louis d'or sera en circulation, je me précipiterai à la Monnaie et, de là, je ne ferai qu'un bond chez vous.

LE CRÉANCIER.—Vous êtes bien gentil, mais je préfère...

LE CLUBMAN.—Quoi ! vous m'auriez prêté de l'or et je vous rembourserai en simple papier !... Un homme comme vous ? Jamais de la vie !

LE CRÉANCIER.—Mais puisque...

LE CLUBMAN.—Vous aurez les dix premiers louis de M. Chaplain, je vous en donne ma parole.

LE CRÉANCIER.—Que diable ! Je...

LE CLUBMAN.—Je veux être pendu s'ils ne sont pas pour vous.

LE CRÉANCIER.—Oh !

LE CLUBMAN.—Quel dommage que la Monnaie soit en retard ! Mais patience, monsieur Dimanche, patience ! On dit que le nouveau louis est une merveille... et vous ne perdrez rien pour attendre. A bientôt donc et mes amitiés chez vous.

ALFRED CAPUS.

A SA VRAIE PLACE

Le professeur.—Avez-vous jamais vu une peau d'éléphant ?

L'élève.—Certainement, monsieur.

Le professeur.—Où cela, mon garçon ?

L'élève.—Sur un éléphant, monsieur !

PAS L'OMBRE D'UN CAUCHEMAR

Mlle Vieillefille (*timidement*).—J'ai fait un étrange rêve, l'autre jour, M. Junior. J'ai rêvé — seulement rêvé, entendez-vous ?

— que vous et moi étions mariés et dans notre lune de miel. Vous ne sauriez croire combien cela semblait réel. Ne rêvez vous jamais de ces choses ?

M. Junior (*froidement*).—Non, Mlle Vieillefille, je ne rêve jamais. Pas le moindre cauchemar depuis plusieurs années.

Les grands besoins viennent des grands biens, et rendent la richesse presque égale à la pauvreté.—STANISLAS.

GRAVURE-DEVINETTE



Trouvez le jeune garçon qui a lancé une boule de neige à Mr Lafinotte !

HER MAJESTY'S THEATRE

MME FIERENS, *Falcon*.

Amusements et Sports

HER MAJESTY'S THEATRE

M. et Mme F. Murphy ont enfin terminé tous les arrangements pour qu'une troupe d'opéra, dont on dit le plus grand bien, vienne passer à Montréal trois semaines à la jolie salle de la rue Guy.

Le répertoire est le suivant :

La Juive, Lohengrin, Aida, Le Cid, Esclarmonde, L'Africaine, Sigurd, Lakmé, Robert le Diable, Salambo, La Favorite, Carmen, Tanhäuser, La Navarraise, Reine de Saba, Mignon, Manon, Cavalleria Rusticana, Le Jour et la Nuit, Miss Helyett, Boccace, Le Grand Mogol, La Mascotte, Giroflé-Girofla, etc., etc.

La troupe d'opéra compte parmi ses principaux artistes MM. Gilbert, Gauthier, Selrack, Barthe, Richarder, ténors ; Jordan et Godefroy, barytons ; Bourgmann, Barnaud et Faber, basses. Mmes Fierens et Dalzen, fortes chanteuses ; Berger, Pouget, Philipps, chanteuses légères ; Savoie, Muller et Facer, Dugazons. Mirachetti, contralto. Dugazon noble, Mme Freeman.

Dans la troupe d'opérette : Mmes Pouget, Muller, Philipps et Faber, première et secondes chanteuses ; Mmes Theman, desclausas, MM. Richard, ténor, Godefroy et Daber, barytons. Désiré, Juste, Grevani, grand premier comique et comiques.

M. Aleksandri est maître de ballet

Mlles Villa, première chanteuse ; Bartolotti, demi costumé ; Eva Mery, travestie, avec un nombreux corps de ballet

L'orchestre, de 40 musiciens, est sous la direction de M. Nicosias.

On le voit, les éléments de succès sont nombreux et nul doute que les listes de souscriptions aux 20 représentations d'opéra, ne se couvrent rapidement de signatures.

ELDORADO

Mercredi 15 c'était l'ouverture, sur invitations spéciales, du gentil concert Eldorado, ouvert par M. Boiron et Cie, à l'angle des rues Cadieux et Ste-Catherine.

Une nombreuse assistance avait répondu à l'aimable invitation du directeur et les places étaient prises d'assaut dès huit heures.

L'Oncle du Klondyke, un vaudeville bien local de M. S. Durantel, le gérant de l'Eldorado, a été lestement enlevé, chaudement applaudi et le public a forcé l'auteur à se présenter en scène.

L'Amour que qu'est qu'ça, une petite opérette en un acte, a en également grand succès ; ce genre de spectacle, coupé de chansonnettes et de duos est évidemment appelé à recueillir tous les suffrages du public.

A citer, parmi les artistes le plus parfaitement applaudis : Mlle Angèle Darcy, dans "Jours Glorieux", une création patriotique canadienne d'une grande envolée et "Les Traineaux". Mlle Angèle Darry sera, nous n'en doutons pas, la grande favorite du public.

Mlle Jeanne Blonck, dans l'Opérette et le Vaudeville ; Mme Aramini, dans les duos comiques avec M. Aramini : *Anerie et Exploits d'un sapeur* ; MM. Vérande, Harmant, Aramini, Delville, duettistes excentriques, ont recueilli des bravos mérités ; Mlle Paulette Beauvais, un succès de jolie femme. Une mention spéciale à l'excellent orchestre de M. G. Milo.

Et maintenant, la salle.

C'est une élégante petite bonbonnière de 500 places avec une petite

tablette devant chaque siège permettant de prendre une consommation à l'instar des grands concerts parisiens.

Le public a paru "goûter" fort cette hospitalière et commode innovation et la recette a dû être bonne.

L'éclairage est électrique, les peintures et ornements d'un goût sobre et dans des tons atténués ; une scène suffisamment spacieuse, des décors bien brossés, une excellente acoustique, voilà pour compléter un ensemble qui, nous l'espérons pour l'impresario, aura tout l'encouragement qu'il mérite.

On n'a pas souvent, pour un prix aussi minime et avec un pareil confort, une aussi excellente soirée.

MONUMENT NATIONAL

Jeudi 16, *Les petits Oiseaux*, de Labiche, réunissaient, au Monument National, le public ordinaire qui fréquente les charmantes Soirées de Familles de nos amateurs canadiens.

Constatons que les quelques défaiillances de la première représentation ont complètement disparu et que c'est avec un brio du meilleur aloi que le petit bijou de Labiche a été enlevé.

Un orchestre entièrement composé de jeunes filles a rempli les entr'actes

Jeudi 23 mars, au bénéfice de M. E. Roy, directeur des Soirées de Famille, *Le Gendre de M. Poirier*, comédie en 4 actes, de E. Angier et Sandeau.

PARC SOMMER

Jeudi 23, avait lieu à notre populaire lieu d'amusement un spectacle militaire auquel le public a fait le meilleur accueil.

M. J. Comte, le populaire commandant de la Garde Ville Marie, à la tête de ses cent quarante hommes, nous a fait voir ce que pouvaient la persévérance et le zèle par les exercices, si bien exécutés, auxquels ont été soumis nos militaires amateurs.

La représentation de jeudi était au bénéfice de la Garde afin de l'aider à se procurer l'équipement de la fanfare de 40 hommes, que le chef, M. A. Pleau, est en train de former.

Ce corps mérite entièrement le patronage du public canadien.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Pour la semaine commençant le 13 mars, a été repris, à ce théâtre, *La grâce de Dieu*, le puissant drame de Dennery.

Nous avons vu les membres de l'excellente troupe de notre populaire théâtre de la partie Est, dans ce drame touchant et, comme d'habitude, ils ont su trouver le chemin du cœur des spectateurs et surtout des spectatrices et leur arracher des larmes aux infortunes de la touchante héroïne de la pièce.

Mlle Blanche de la Sablonnière et MM. Labelle et Delaunay sont principalement à féliciter parmi les artistes.

PALLADIO.

HER MAJESTY'S THEATRE



MME POUGET, 1ère Chanteuse d'Opérette.

HER MAJESTY'S THEATRE



MME SAVINE, *Digazon*.



M. GAIDAN, *Baryton*.



MADAME DALZEN, *Falcon*.



M. GIBERT *Ténor*.

MARIVAUDAGES

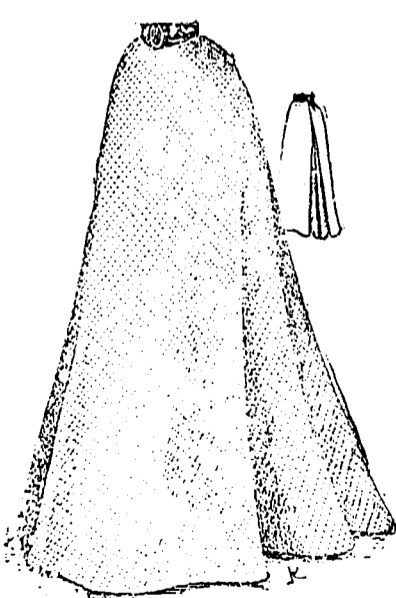


Elle (faiblement) — M. Edouard, cessez de me poursuivre ainsi !
 Lui. — Mais, Estelle, vous me devez une douzaine de baisers pour les paris que vous avez perdus !
 Elle (tendrement) — Je les dois et je les paierai, mais je n'entends pas être pressée aussi durement pour le paiement.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 406. — La plus populaire, la plus gracieuse et la plus pratique pour la rue ainsi que pour la maison est la jupe circulaire modifiée. Le lé de devant étant large, il y a des pinces sur les hanches afin de bien ajuster à la taille comme un costume de tailleur. Toute l'ampleur est arrangée derrière par des plis de chaque côté de la fermeture, le pli de droite reve-



No 406. Jupe à trois morceaux



No 520. — Corsage pour dame

nant sur le gauche. La jupe peut être faite sur une doublure séparée, dans ce cas on mettrait de la mousseline raide sur la doublure. Voici une idée très ingénieuse : mettre un volant de soie de 4 pouces dans l'intérieur de la doublure afin de pouvoir le changer quand cela serait nécessaire. Le drap employé pour cette robe est en drap de matelot orange avec raies noires, étoffe très en faveur.

Il faut 3 verges $\frac{1}{2}$ en 44 pouces pour une dame de grandeur moyenne. No 406 est coupé dans les grandeurs de 22 à 30 pouces, mesure de taille.

No 520. — Une bonne idée pour faire un joli costume pouvant servir comme costume de soirée ou ordinaire est celui que représente notre gravure ; on peut le faire en whipcord, cachemire, serge, cheviotte, popeline ou tout autre étoffe nouvelle combinée avec velours ou satin de couleur différente. Doublure ordinaire pour faire le dessous sur laquelle on arrange le plastron, lequel s'attache à l'épaule et dessous le bras ; le dessus du corsage est arrangé par plis sur le plastron et le bord de chaque pli est garni d'une ganse ou toute autre garniture à volonté ; chaque pli à partir de l'épaule, allant sur le devant, va en diminuant donnant ainsi au plastron une forme nouvelle. Les manches ont deux coutures avec un léger poulf ; les manches sont garnies comme le reste du corsage et sont découpées dans le bas et doublées comme l'étoffe du plastron. Le col est droit avec un autre s'élargissant. Une ceinture finit à la taille.

Matériaux, 3 verges en 44 pouces pour une personne de grandeur moyenne.

No 520 est coupé dans les grandeurs de 32 à 40 pouces du buste.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

CE QUE CELA VOULAIT DIRE

Mme Ladispute (à l'épicier). — Vous voulez me faire payer des choses que je n'ai jamais eues. Que voulez-vous dire par ces articles : une poignée de raisin, une pleine poche d'amandes, deux bouchées de sucre brun, etc ?

L'épicier. — Cela veut dire, Mme Ladispute, que les dames qui emmènent leurs enfants faire le marché avec elles doivent payer pour tout ce qu'ils prennent.

BIEN VRAI

Rouleau. — Quelle sottise commettent les journaux dans les comptes-rendus des mariages, quand ils écrivent que la mariée a été conduite à l'autel.

Bouleau. — Comment cela ?

Rouleau. — Voyons, la plupart des jeunes filles n'en trouveraient-elles pas le chemin, même au milieu de la nuit ?

CELA LUI A FAIT Y PENSER

L'autre jour deux amis marchaient ensemble sur la rue quand il vint un âne qui commença à braire, à souffler et à tousser d'une manière lamentable.

— Quel rhume a cet âne ! dit l'un des deux hommes.

— A propos, répondit l'autre, cela m'y fait penser : comment va votre toux ?

IL LA SAVAIT

Tout récemment, par une nuit très froide, un homme regagnait en toute hâte sa demeure, son paletot boutonné jusqu'au cou. Il aurait bien voulu savoir quelle heure il était, mais il était trop nonchalant pour déboutonner son paletot et atteindre sa montre.

Tout à coup il vit un homme de belle apparence qui venait à sa rencontre à quelque distance et il se dit à lui-même :

— Je vais demander l'heure à ce monsieur, cela m'épargnera la peine de déboutonner mon paletot. En s'approchant, il reconnut que l'étranger était, comme lui, boutonné jusqu'au cou. Quand il fut près, l'homme qui avait besoin de connaître l'heure l'accosta poliment, la main à son chapeau et dit :

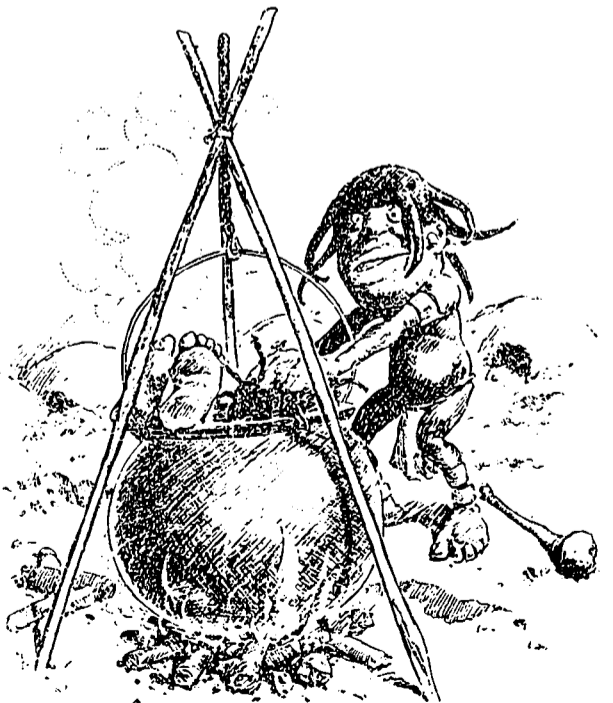
— Monsieur, savez-vous quelle heure il est ?

L'étrangers'arrêta, retira le gant de sa main droite, déboutonna son paletot du haut en bas, déboutonna son habit et finalement atteignit sa montre, tandis que le vent glacé lui fouettait la poitrine. Tenant sa montre en main, il se plaça sous un rayon de lumière, regarda un instant et dit :

— Oui, monsieur.

Et il s'en fut sans ajouter un seul mot.

TERME DE POKER



Ajoutant sa mise pour le pot.

Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent. Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines. Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois. Pour plus amples détails s'adresser à

The Canadian Royal Art Union

LIMITED

238 ET 210 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL, P.Q.

Prochain Tirage : - JEUDI, 30 MARS

TRIO DE PROVERBES

Patience vainc tout.

x

Il ne faut pas attendre la soif pour tirer l'eau du puits.

x

Tout matin devient soir.

SANCIO PANÇA.

Une Recette par Semaine

ENGELURES

Voici un remède contre les engelures dont quelqu'un, qui l'a expérimenté, nous dit beaucoup de bien.

- Chlorure d'ammonium . . . 2 onces
- Sulfate d'alumina . . . 1 "
- Alcoolat vulnéraire . . . 1 "
- Eau distillée . . . 1 livre

Imprégner soir et matin la région enflammée, jusqu'à guérison.

BL. DE S.

— Vous me demandez, mon cher député, de décorer votre protégé... Mais a-t-il quelques titres à la croix ?...

— S'il en a, monsieur le ministre ! Votre prédécesseur la lui a refusée trois fois... Ce sont des titres, ça.

LES INVENTIONS NOUVELLES

Parfois, très heureuses et d'un grand prix pour l'humanité ; cependant, il n'en est pas une seule qui puisse lutter avec le *Baume Rhumal* au point de vue de l'utilité. 37

Mme ANTOINE MARCHAND

Endurait des Souffrances Inouïes. -- Il lui semblait que sa tête allait s'ouvrir. Elle souffrait aussi de plusieurs Graves Maladies

Les Pilules Rouges du Dr Coderre, en peu de temps, ont mis fin à toutes ses souffrances

Combien de femmes souffrent continuellement du mal de tête et endurent des souffrances sans nom. Ces maux de tête peuvent être occasionnés par plusieurs causes différentes, mais dans la plupart des cas ils sont dus à la pauvreté du sang. Le manque de sang et la pauvreté du sang sont la source de presque toutes les maladies qui affligent un si grand nombre de femmes. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le seul remède connu qui rendent le sang pur et riche, donnant par là, la santé, la force et l'activité. Que vous soyez malade ou non, lisez le témoignage de Mme A Marchand, respectable dame de Montréal : "Pendant plusieurs années j'ai été une véritable martyre. La cause de toutes mes maladies était due à la faiblesse et à la pauvreté du sang. Je souffrais de faiblesse féminine, continuellement mal à la tête, mauvaise digestion, pas d'appétit, violentes douleurs dans l'estomac. J'éprouvais aussi une grande fatigue et ne me sentais de goût ni de courage pour rien. Un jour, ayant lu sur les journaux la guérison d'une femme malade comme moi qui avait été guérie par les Pilules Rouges du Dr Coderre, cela ranima mon courage et je commençai de suite d'en prendre. Aujourd'hui, j'ai le bonheur de dire qu'elles m'ont complètement guérie. Il est malheureux que je n'aie pas connu ce précieux remède plus tôt -- que de souffrances endurées auraient été évitées ! Pour prouver toute ma reconnaissance et aussi afin de faire connaître ce remède à d'autres femmes malades, je vous envoie en même temps que mon portrait mon témoignage que vous pourrez publier sur les journaux." Mme Antoine Marchand, 109 rue Quesnel, Montréal. Que faut-il ajouter de plus pour vous prouver que les Pilules Rouges du Dr Coderre pour les Femmes Pâles et Faibles guérissent ? Femmes malades, connaissez-vous un remède aussi honnêtement et hautement recommandé que les Pilules Rouges du Dr Coderre ? Non, sûrement non. Il n'y en a pas. Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent toutes les maladies des femmes, elles guérissent les maladies du changement d'âge, irrégularités de toutes sortes, tiraillements dans les hanches, douleurs dans le bas-ventre, constipation, mal dans les côtés, mal de reins, mal entre les épaules, palpitations du cœur suivies d'affaiblissements, brûlements d'estomac, mauvaise digestion, étour-



MME ANTOINE MARCHAND

dissements, nervosité, elles font disparaître cette pâleur livide, ces cercles noirs autour des yeux, elles guérissent les maux de tête, elles font descendre les pieds et les mains. Les Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent être prises sans danger avant et après la naissance d'un enfant, elles donneront des forces à la mère et aideront à la formation de l'enfant.

Ne cessez jamais de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre sans consulter nos médecins spécialistes. Envoyez leur une description complète de votre maladie -- dites leur tout, vous n'avez rien à craindre. Adressez vos lettres : Dépt. Médical, Boîte 2306, Montréal. Les médecins sous couverture vos lettres qui seront tenues confidentielles. Avec soin, ils étudieront votre maladie et ils vous répondront en vous donnant de bons conseils, qui avec les Pilules Rouges du Dr Coderre, vous guériront rapidement et sûrement. Les femmes qui préfèrent consulter nos médecins personnellement peuvent le faire en s'adressant au No 274 rue St-Denis, Montréal, tous les jours de 10 heures a. m. à 5 p. m. (excepté le dimanche). Toutes celles qui le peuvent devraient profiter de cette chance qui leur est offerte. Avis, consultations et examens gratuits.

En garde. Un grand nombre de femmes nous écrivent qu'elles ont acheté de leur pharmacien des pilules rouges à la douzaine, au cent ou à 25 : la boîte, et qu'elles ne sont pas mieux. Méfiez vous, mesdames, de ces pilules qu'on vous offre ainsi, ce ne sont pas les Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont de dangereuses imitations qui souvent contiennent de la morphine, de la strychnine et de l'arsenic, et comme vous le savez ces drogues sont dangereuses pour votre santé. Si votre marchand n'a pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, envoyez-vous 50c. en timbres canadiens ou américains, pour une boîte, ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre dure plus longtemps qu'aucune bouteille de remède en liquide que vous payez une piastre. Sur réception du montant, nous envoyons les Pilules Rouges du Dr Coderre au Canada et aux États-Unis ; pas de demande à payer. Adressez : Compagnie Chimique Franco-Américaine, Montréal.

ÉPITAPHE D'UN BOULANGER

De son vivant, il ne fit jamais four et quoique sans gallette, il fit beaucoup de braise. C'était une excellente pâte d'homme. La mort l'a mit dans le pétrin et il repose maintenant sous cette croûte de terre. Nous, ses enfants, nous suivrons les conseils qui nous a donnés et l'émierons.

Extrait d'un roman feuilleton en cours de publication :

"L'hidalgo vida d'un trait son verre de Xérès et fit claquer sa langue en espagnol."

**

Coup de vent.

M. et Mme Lerullé passent dans la rue, et une cheminée s'abat sur la tête de madame.

— Cré nom ! hurle monsieur, furieux. Un peu plus, et c'est moi qui la recevais sur la tête !...

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Sang du Dr Lussier, en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps, nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur à tout ce que je connais et indispensable dans chaque famille.

ANTOINE PLANTE
St-Louis dit SAUVÉ.
de Gonzague.

X... est l'esprit de contradiction incarné.

— Comment, lui disait quelqu'un, vous êtes fâché avec votre ami Philippe ?

— Quo voulez-vous ! Il n'y a pas moyen de causer avec lui. Un animal qui est toujours de mon avis !

**

Une fillette poétique à son papa très prosaïque :

— Papa, si tu étais bien gentil, tu me mènerais visiter l'Exposition d'horticulture... Il y a de si jolies espèces de roses, par exemple, la gloire de Dijon...

Le bonhomme, haussant les épaules : — Ma chère enfant, la véritable gloire de Dijon... c'est la moutarde !

Le Souper Indispensable

POUR PLUSIEURS EST

Et ces personnes se demandent : Que devons-nous manger, boire et éviter, le souper étant le dernier repas de la journée.

- Nous devrions éviter tout ce qui n'est pas conforme aux simples règles suivantes de l'hygiène.
- Nous devrions manger tout ce qui s'assimile facilement et ne fatigue pas les pouvoirs digestifs durant la nuit.
- Nous ne devrions boire que ce qui procurera un sommeil paisible et réparateur sans causer une réaction douloureuse le matin.

BOVRIL



Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

Canada Registry Co.,

Limited.

Bureau Principal : 20 rue St-Alexis, Montréal.

DEPENSE ANNUELLE, \$1.00 SEULEMENT

Pas d'Examen Médical — Pas de Cotisation —
Pas d'Autres Frais

Quelques-uns des Avantages Offerts

Aide, Soins et Assistance En Cas d'Accidents, de Maladies, Evanouissements ou de Mort.

Identification immédiate et notification aux amis, qui peuvent l'être par téléphone, télégraphe ou câble.

Identification immédiate aux Banques, Hôtels, Bureaux d'Express, de Poste ou de Télégraphe, ou, dans le cas de fausse arrestation, au pays ou à l'étranger.

Vu que notre agent ne peut voir tout le monde, remplissez ce coupon, envoyez-nous le avec Un Dollar et nous vous enverrons par le retour du courrier une carte et un calepin d'identification, une médaille que vous fixez à votre trousseau de clés, et une police d'assurance de cinq cents dollars contre les accidents de bicyclette, de voyages, soit en voiture, en tramway, en bateaux, en chemin de fer, élévateurs, etc., police émise par la Canada Accident Assurance Co., et une indemnité hebdomadaire de \$6 00.

Nom.....	Age.....
Occupation.....	
Ville.....	
Comté.....	Province.....
Nom et Adresse.....	
De la personne à avertir en cas d'accident.	

GRAPHOLOGIE

(Suite de la page 22)

Une bicycliste d'Arthabaska.—Manque de persévérance et d'initiative. Amour des voyages et des aventures. Humeur capricieuse.

Patle Blanche.—Economie, activité et ambition. Manque d'ordre et de sens pratique. Imagination quelque peu romanesque.

Violette d'Automne.—Nature conciliante. Caractère doux et affable. Assez bon courage et énergie avec peu d'ambition, cependant.

Tête Crasse No 1.—Orgueil, présomption et froideur. Ambition audace et tenace. Caractère peu communicatif.

Bonheur A. G.—Nature superficielle et coquette. Amour du travail et habileté exécutive. Bon courage physique.

Ta-Ta Beaubien.—Curiosité, amour de l'étude et tendance au scepticisme. Esprit quelque peu paradoxal. Capacités artistiques et musicales.

Telesphorme.—Intelligence vive et primesautière. Nature aimante, expansive et sympathique. Très bonne constance en amour.

Petit Paul.—Tempérament très bizarre : tantôt enthousiaste, tantôt apathique. Peu de dispositions à l'amour, et pourtant assez de sensibilité.

Martha.—Tendances artistiques. Caractère un peu opiniâtre et volonté très personnelle. Énergie et ambition. Talent pour la musique.

The warmest baby in the bung.—Sentimentalité, exagération et faiblesse de caractère. Imagination capricieuse et facilement excitable.

Cogito Ergo Sum.—Imagination ardente, aspirations poétiques. Grande délicatesse de sentiments et extrême impressionnabilité.

Rose et Noir.—Nature enjouée, sympathique et quelque peu malicieuse par légèreté, du reste, excellent cœur et bonnes dispositions générales.

Pleur des champs.—Caractère doux, timide, conciliant. Nature droite et franche. Manque d'initiative. Talent pour la musique.

St-Patrice.—Caractère irrégulier et inconsistant. Amour du sport, des betes, du vin et aussi un peu des femmes.

René Muguelle.—Cet échantillon d'écriture montre une nature poétique et tendre, de la fierté et de la délicatesse de sentiments et une certaine tendance à la mélancolie.

Jaimé Oscar.—Très grande simplicité de goût. Une pointe de jalousie et de susceptibilité en amour. Vous pouvez être, par le fait, très constant.

Déla.—Coquetterie, caprice et pourtant nature chagrine et réveuse. Volonté faible et facilement contrôlable. Peu de sensibilité.

Un infortuné.—Indolence, timidité et sensualité. Courtoisie et affabilité. Esprit assez inventif mais peu entreprenant.

Aida.—Orgueilleuse et prétentieuse nature. Un peu d'excentricité et un soupçon de coquetterie. Aptitudes pour la musique.

En route sur la croix.—Ambition, énergie, courage, activité et audace. Caractère original et entreprenant. Vues larges et tolérance.

Danton.—Nature rêveuse de poète ou d'artiste. Esprit délicat, épris d'idéal et de rêve. Caractère peu entreprenant mais toujours passionné.

Paragorie.—Inégalité d'humeur. Caractère morose et acariâtre, assez actif du reste. Susceptibilité, jalousie et défiance. Perspicacité.

O. H. Z. S.—Intelligence mercantile, sens pratique, activité et esprit d'entreprise. Manque de sensibilité. Peu de dispositions amoureuses.

Frank.—Certainement que c'est une bonne idée. Vos dispositions caractéristiques sont généreuses, franches et sensibles. Caractère bienveillant.

Alignon.—Amour du théâtre, du sport et des voyages. Caractère actif et entreprenant, mais très irrégulier. Imagination ardente. Bonté, douceur et franchise.

Toque Blanche.—Nature pondérée et réfléchie. Jugement sain et esprit observateur. Amour du travail et économie domestique. Pensée active.

Malheureuse.—Caractère quelque peu excentrique et capricieux. Amour des aventures extraordinaires et des exercices violents.

Ubaldeine.—Quelques tendances artistiques sont démontrées par votre écriture. Beaucoup d'amour propre et un grand fond d'orgueil.

Vieille fille 18.—Tempérament un peu irrégulier et capricieux, mais vif et entreprenant. Nature ardente et assez impressionnable.

Pitô Trombonetti.—Vous êtes d'une nature originale, audacieuse et active. Assez bien disposé à l'amour et très constante. Aussi quelques capacités musicales.

Jean amoureux.—Nature emportée et prompt à la révolte. Spontanéité dans les résolutions. Caractère enclin à la colère, mais pas rancunier.

Une belle écurante.—Coquetterie et avidité de louanges. Tempérament nerveux et porté à la contradiction. Humeur changeante.

Admiratrice de Boby in the bunch.—Vous êtes doué de beaucoup de sens pratique et d'un esprit très entreprenant. Une bonne dose d'orgueil et de présomption.

Gariçon.—Nature indolente et même paresseuse. Cœur assez tendre et sensible. Jugement droit. Amour du vin et du théâtre.

La Samaritaine.—Manque d'ordre et irrégularité de caractère. Imagination active. Bonté, bienveillance, générosité et franchise.

Marietta.—Cet échantillon d'écriture montre une nature affective et dominatrice, beaucoup de constance dans l'affection et de susceptibilité. Talent musical.

Ontario.—Tempérament vif, turbulent, belliqueux. Grand courage physique et timidité. Manque totalement de persévérance.

Oscar Dorilda.—Exaltation et enthousiasme. Caractère indécis et versatile. Jalousie, défiance, prudence et curiosité.

Alexandre Ter.—Sens littéraire passablement développé. Caractère indépendant et un peu irrégulier. Imagination active. Bienveillance.

Chinonpinacosis.—Intelligence mercantile, activité, ambition. Caractère assez persévérant et volonté tenace.

Jean Louis La Trousse.—Nature enjouée, primesautière et ambitieuse. Goût délicat et sentiments élevés. Aptitudes pour la musique.

Gerbe de pensées.—Caractère ferme, déterminé et excessivement sévère. Nature assez délicate, mais nullement expansive. Concentration d'idées.

Lire, aimer, être aimé.—Votre première lettre ne m'est peut-être pas parvenue. Je ne m'en souviens pas. Voici votre réponse. Nature un peu rêveuse et très enthousiaste. Imagination romanesque et spontanéité d'affection.

E. S. L.—Le premier de ces spécimens montre une nature ardente, audacieuse et d'initiative, de l'énergie et de la persévérance. L'autre dénote plutôt un caractère sensitif et impressionnable. Fortes aspirations, cependant et bonne persévérance.

H. C.—Sens littéraire et goûts artistiques. Peu de dispositions à l'amour et tendance à l'égoïsme. Tempérament délicat et sensible. Vous êtes un peu portée à la rêverie.

Breadown.—Nature calme, froide et quelque peu changeante. Caractère assez actif quoique irrégulier. Peu de sensibilité.

Amour parfait.—Pensée active et féconde. Esprit délicat et observateur. Tempérament quelque peu hautain et orgueilleux.

Ti Claim No 11.—Franchise, confiance et générosité. Manque d'initiative et de persévérance. Assez bon courage physique.

Pépita.—Peut-être caractère assez déterminé et tenace. Volonté personnelle et indépendante. Talent pour la musique.

Oscar-Mouche.—Imagination romanesque et capricieuse. Nature très impressionnable. Volonté changeante et facilement contrôlable.

Annette Suzon.—Indépendance de caractère et scepticisme. Très grande fermeté de volonté et spontanéité de décision.

Toujours M. R.—Caractère à la fois affectueux et irritable. Imagination très vive et un peu portée à l'exagération. Impatience.

Georgine.—Indécision et versatilité. Peu d'ambition et d'énergie, économie domestique et habileté aux travaux de l'aiguille.

Edouard son cheri.—Entente des affaires, ambition et activité. Bonnes dispositions à l'amour, mais peu de constance.

Rossignollette.—Sens esthétique. Très grande impressionnabilité. Esprit, assez subtil, se laisse toutfois entièrement dominer par le cœur.

Eliane M. G. A.—Vous êtes affable, généreuse et charitable. Votre écriture montre aussi de l'économie, de l'activité et un esprit bien équilibré.

(A Suivre.)

Information

Afin de satisfaire à des demandes nombreuses et répétées, Mme T. d'Astour informe le public qu'à l'avenir elle répondra, par lettre particulière à leur adresse, à toutes personnes désirant une consultation complète. Lui adresser, outre une page entière d'écriture, signature avec parole, sur papier non rayé, la somme de 25 centimes en timbres-poste.

Petite Correspondance

Nouvelle Orléans.—Nous n'écritons jamais les communications non signées.

R. D. A. (Montréal).—Ce ne sont pas des vers que vous nous adressez. Cessez de le croire, cher monsieur.

Inglaterra.—Nous nous sommes interdit de rien publier ayant trait à cette affaire.

J. (Hull).—Nous faisons déjà l'échange avec le journal en question.

DE SÉVÈRES REPROCHES

Sont encourus, chaque jour, par ceux qui vendent des remèdes sans vertus et sans effets, mais le Baume Rhumal ne reçoit que des louanges. 33

CONCOURS DE BÉBÉS DU "SAMEDI"

COUPON No 1 (25 Mars 1899)

NUMERO D'ORDRE

Inscrivez ci dessus le numéro d'ordre du Bébé que vous voulez favoriser, détachez le coupon et conservez-le pour l'adresser, au plus tard le 1er juillet 1899, sous enveloppe portant la suscription : "Concours de Bébés", aux bureaux du journal le SAMEDI.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

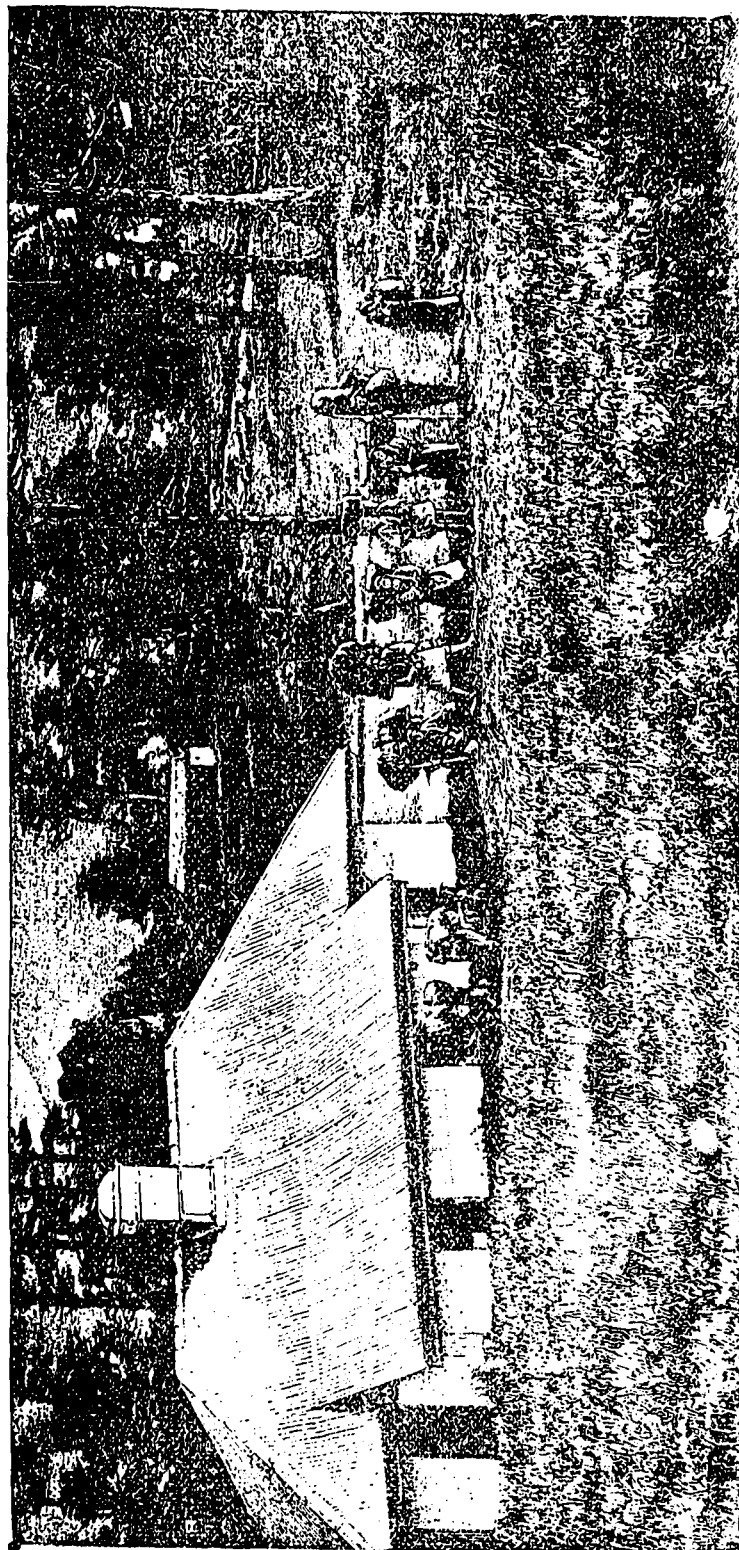
Coupon No 43

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec parole) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. d'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain no, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 173



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mesdames L A Boisseau, J C Brunet, J C Brochu, C Bussière, E Chalifoux, E Choquette, C Cuisset, J McKeunen, E Morin, E Picard, Provencher, A Renaud, A Rioux, H Rousselle, Mesdemoiselles A Aubertin, A Bachand, E Bérubé, J Bolduc, H Pilon, B Fournier, D Gaharneau, M L Gauthier, H Gosselin, A Grégoire, A Grenier, R H, Y Léveillé, B Mayrand, E Millette, B Monette, R Morin, G Payette, M Robillard, V St-Amour, O St-Cyr, M L Trempanier, Anna Vallée, E Verdun, MM A Archambault, Y Archambault, W Bernard, R A Boisvert, J Boucher, W Brossier, Lucien Brossier, E Carmel, J W Carrière, J E Champagne, L H Charbonneau, A Courtenanche, L Creteau, J A Dault, F Deschêne, E Dubuc, O Dulude, J Forest, A Giroux, W Granger, A Holland, L Larose, E Lavoie, J Lawlor, E Lecompte, G Lescaubeau, J Liverois, B O Loranger, J T Martel, A Pétitclair, V Prévost, J O Provost, V Renaud, P O Richard, J Savarin, A Sincennes, J E Tessier, Montréal; A Paris, Buckingham, Q; J Bouchard, Calumet, Q; Mlle P Pepin, Emileville, St Pie; J P Grenon, Henryville; Mme P W Lizotte, Mlle R Durocher, A Lamothé, M O Guénette, Hull; Mlle M Gervais, Joliette; Mme H W Légaré, Labelle; A Nadeau, Lac Mégantic; Mlle L Sauvageau, A A Naud, Lachevrotière; Art Barnabé, Longue Pointe; Mme A Noël, Mlle E Gascou, L Bureau, E Joannin, H Lafleur, Maniwaki; Mlle L Dufresne, Maskinongé; Mlle Bella Sigouin, Norman, Ont; Mlle F Fanteux, Oka; Mme B Sabourin, Mlle M Kimmins, M Bétournay, E Boulay, L Moffat, Ottawa; W Perreault, Parl Laval; P H Lemieux, Pont Etchemin; Mlle L Angers, B Laperrrière, A Vézina, MM R Amiot, R Bédard, W Deschamps, J Gaudin, A Marcolte, A

Tremblay, Québec; Mme H I Dumais, Robertval, Lac St-Jean; Mmes L Dubuc, A Garand, P Riendeau, Sherbrooke; Mlle M Hamelin, F X Cournoyer, E Duhamel, A R Shalyn, Sorel; H Madore, St Anne de Bellevue; M J A Lacerte, Ste Anne Yamachiche; A E Forget, Ste Agathe des Monts; R Desautel, J H Dubourg, St-Césaire; G A Lafontaine, St-Félix de Valois; Mme J Baril, Mlle R Larocque, St-Henri de Montréal; H Messier, P Morin, G Sirois, St-Hyacinthe; Mlle R Decelles, St-Jean; Joseph Pinet, H Valade, St-Laurent; J A Gamache, Ste-Louise, Abt-Nord, St-Marc; Mlle A Hébert, Ste-Martine; Mlle M Vézina, St-Michel, Bellechasse; A Gosselin, St-Odilon, Dorchester; L P Dausereau, St-Ours; B Payette, St-Paul-Émille; J O Lalonde, St-Polycarpe; Mlle A Beauchemin, St-Remi de Tingwick; A Huard, St-Roch de Québec; A Bergeron, St-Romuald; L P A Bruis, Ste-Rose; Mlle B Beaugregard, A Vézina, MM P Cloutier, W de Varennes, St-Sauveur de Québec; Mlle N Freynet, E Lynburner; L R O Dumont, Trois-Rivières; Mlle B Quesnel, Victoriaville; Mme C Lu-sier, Mlle Z Lacoste, Varennes; Mme L Vermette, Village Pichetieu, Co-Rouville; Mme J A Forté, Village Turcot, Montréal; P Morin, Ville St-Louis; J Allard, Woodson Station, Q; Mlle C Gosselin, West-Farnham; Mlle Eva Héroux, Yamachiche; J A Rousseau, Adams, Mass; Mme J L Brochu, Amherst, Mass; J Plante, Arctic Centre, R I; T Beaulieu, Auburn; M Houle, Barrington Centre, R I; C Guimond, Berlin, N H; M Brisebois, Cambridgeport, M; Mlle M Legare, R Palardy, Central Falls, R I; T Dionne, Chicopee, Mass; Mme M Lozanger, Epping, N H; Mme H St-Cyr, Mlle C Gagné, E Villeneuve, MM A Gagné, P Gagnon, A Gendron, J A Létourneau, W H Létourneau, P

Michaud, Inconnu, Fall River, Mass; Mlle M Bertrand, Georgiaville, R I; A Couture, S Rousseau, Haverhill, Mass; Mlle Z Aubin, M Bourgcois, M M L Champagne, A Couture, J Goulet, Inconnu, Holyoke, Mass; Mlle M A Bernby, E Blais, L E Gagnon, J Pelletier, J J Pelletier, G Raymond, Lawrence, Mass; Mlle P Larocque, R Michaud, A Paquette, Lewis-ton, Me; Mlle G Gamache, E Paquin, C Pi-card, MM E Langlois, G Marchand, Lowell, Mass; L P Bedard, L Guertin, Lynn, Mass; Mlle R A Lambert, L Gauthier, Manchester, Mass; Mmes E Dionne, H Lagosse, C Lefebvre, Mlle L Blanchette, M Lesard, MM J Côté, H Lemerise, L Lapointe, L Tremblay, Manchester, N H; A Latime, A Perreault, Nashua; Mlle Z Spirel, N Ganette, New Bedford, Mass; Mmes A M Clere, S Cressy, B Marimus, Red-ounce; J Berthé, Nouvelle-Orléans, La; Mlle J Depatie, Cambridge, Mass; Mlle A Boyer, Oak-dale, Mass; Mlle A R Lafleur, Salem, Mass; A Cloutier, Salmon Falls, N H; F Bélanger, Somersworth; Mme L Fournier, L Faucher, Taftville, Conn; Mme L Morin, A Gervais, Three Rivers, Mass; Mme W F Sharpe, Troye, N Y; Mme E Bellemare, Turners Fall, Mass; L Lafrance, Warren, Mass; P McLean, West

Gardner, Mass; A Blanchette, West Manchester; Mlle A Gird, Winslow, Vt; Mmes A Paquin, C Sylvestre, MM V Decelles, J Duro-cher, W Joret, J Lavallois, Woonsocket, R I; Mme E Roy, Worcester, Mass; J Toulouse, West Bay State Court, MM A F Dupont, R Duquette, H Larose, Montréal; H Laperance, Nicolet; Mme E Ordway, Haverhill, Mass; Mlle A Maillard, New Orleans; Mlle Marie St-Hilaire, Lewiston, Me; Mr Adrien Rodier, Ste-Cécile de Milton, Comté Shefford.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: Mlle M L Gauthier, 119 Sanguinet, J Forest, 194 Pulliam (Montréal); Mlle A Lamothé, 463 Brewery Hill, Q; J Côté, 13 Cedar (Manchester, N H); Mme L Morin (Three Rivers, Mass).

Les cinq personnes dont les noms précédent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Massage Electrique

Ce traitement fait disparaître le Rhumatisme, la Sciatique et toutes les maladies des nerfs.

Departement de Bains Electriques,

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

Entrée privée des dames: 210 RUE CRAIG.

L'APRES-MIDI
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
COIN ONTARIO MONTREAL P.O.
BUREAU TEL. MARCHANDS 843
RESIDENCE TEL. BELL EST 1745

\$1000.00

Nous ne garantissons pas \$1000 à chaque consommateur de notre grand remède contre le rhume

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

Mais nous garantissons un soulagement immédiat.

Guérit promptement.

Bon pour enfants et adultes.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

616 DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

Hier, un Espagnol entre dans un restaurant ordinairement fréquenté par des Américains, et comme un garçon vient lui demander ce qu'il faut lui servir:

—D'abord, un morceau de *zingo* froid! répond l'Espagnol d'un ton féroce, en toisant fièrement les assistants.

LA MINERVE

Journal quotidien du matin fondé en 1826

ABONNEMENT (A Montreal, - \$1.00 par an
Hors Montreal, \$3.00 "

A Montreal, le journal est livré à domicile avant 7 heures du matin.

LE MONDE CANADIEN

Journal hebdomadaire

12 PAGES, grand format

Edition spéciale pour les Cultivateurs

Abonnement: \$1.00 par année

avec le choix sur une collection de Magnifiques Primes. Voir notre annonce de primes dans le numéro du Monde Canadien de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 35 Rue St-Jacques, Montréal

Nouvelle édition du . . .

JEU DE POKER

—PRIX, 10 CENTIMS—

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez:

"Le Samedi",

516 Rue Craig, MONTREAL.

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

516 RUE CRAIG

MONTREAL.

FAITES USAGE
DE LA
GOMME DU Dr ADAM
POUR LE MAL DE DENTS

Arrête le mal en deux minutes

Prix, 10c

EN VENTE PARTOUT

Lady Carteret, femme du lord-lieutenant de l'Irlande, disait un jour à Swift ;

—L'air de votre pays est excellent
—Pour l'amour de Dieu, répondit Swift, n'allez pas le dire à Londres : on mettrait un impôt dessus.

**

—Maman, je veux mettre le portrait de mon fiancé là où je le verrais toujours !

—Eh bien, fillette, accroche-le à la glace...

LE RIFLE Eczéma, Mal de Barbe, Plaies et autres maladies de la peau, guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprême efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Rille de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. F. W. LECOURS, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours, Montréal.

Maladies de la Peau



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électrolysé et par l'anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

HORACE PEPIN
Dentiste

162 RUE SAINT-LAURENT
Montréal.

Un Gascon et un Provençal discutent à propos des calvities précoces causées par le soleil du Midi
—Etonnant, mon cher ! Je vous montrerai à Marseille, des garçons chauves à vingt ans !
—La belle affaire ! Je vous montrerai, à Toulouse des enfants qui viennent au monde sans un cheveu sur la tête.

Pour Chapelets des RR. PP. Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

60 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS **SIROP DU Dr CODERRE**

PILULES DE Noix Longues (Composées) De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

The Promotive of Arts Association, Ltd.

Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

48 RUE ST-LAURENT.

Distribution de Tableaux ET D'OBJETS D'ART

Tous les **MERCREDIS**

Prix du billet, 10 cents

Distribution Mensuelle TOUS Les Premiers Mercredis du mois.

Prix du billet, 25 cents.

PATINS! PATINS!

De tous les patrons et de tous les prix.

Les Rasoirs de Sûreté "Star" Employés par mer et par terre.

Grelots, Clochettes, Cloches, Etc.

SECHOIRS A RIDEAUX Prix, \$2.50 à \$1.00.

COUTEAUX A DÉPECER dans tous les prix.

L. J. A. SURVEYER, Quincaillier

6 RUE ST-LAURENT
Tel. Main 1914.

L'utilisation des forces.
—La grille de votre parc est bien dure à pousser, vous devriez la faire arranger.
—Je m'en garderai bien. Elle commande un système hydraulique, chaque personne qui entre chez moi me monte deux seaux d'eau.

VIN St Lehon

Naturel
Tonique
Stimulant

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE

Seuls Agents pour le Canada.



Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 175



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition : PÈRE ET FILLE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe formée et affranchie à "Sphinx" Journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 29 mars, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centins en argent.

LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Ourling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.